29 cm

R-91216

ANT
XIX
1388

La Puerta de Justicia (entrée de l'Alhambra). — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Une *Casa de Pupilos*. — Le *Patio*. — Les rues de Grenade. — Les louanges des poëtes arabes. — Les origines de Grenade : l'ancienne *Karnattah* phénicienne ; l'*Iliberis* des Romains. — Les Goths et les Arabes. Ibn-Al-Hamar. — Guerres civiles. — Grandeur et décadence de Grenade.

La nuit commençait à tomber quand nous fîmes notre entrée à Grenade ; nous venions de passer sous la *Puerta de Facalauza*, une des anciennes portes de la ville moresque, dont le nom signifie en arabe : Porte des amandiers. L'*arrabal* ou faubourg, que nous traversâmes, est d'un aspect assez misérable et n'annonce guère l'entrée d'une ville aussi riche en merveilles que l'ancienne capitale de Boabdil. Après avoir tourné dans un grand nombre de ces ruelles tortueuses que les Espagnols appellent *callejones*, notre tartane s'arrêta devant une *casa de pupilos* de la Calle de la Duquesa, où notre compagnon de voyage, l'avocat de Velez Rubio, avait l'habitude de descendre. Nous fîmes donc nos adieux à notre calesero Paquito et à ses deux mulets Comisario et Bandolero, et le señor Pozo, tailleur grenadin, — *sastre granadino*, — comme disait fièrement son enseigne, nous admit d'emblée au nombre de ses pensionnaires. Le señor Pozo était un excellent homme, et nous fûmes comblés, par sa femme et par lui, de toutes sortes d'attentions et de prévenances.

La casa de pupilos n'est pas un hôtel, et le nombre des pensionnaires qu'on y reçoit est ordinairement limité à quelques-uns. C'est quelque chose comme la pension bourgeoise chez nous, ou comme le boarding-house des Anglais, avec plus de laisser aller, plus de familiarité. Ces maisons sont ordinairement peu fréquentées par les étrangers : quant à nous, nous les recherchions toujours de préférence aux hôtels, dont le faux luxe et l'hospitalité de mauvais aloi ne valent pas un accueil plus simple, mais presque toujours patriar-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337 ; t. VIII, p. 353 ; t. X, p. 1 et 17.

cal et plein de cordialité; elles ont en outre l'avantage d'obliger, pour ainsi dire, l'étranger à parler la langue du pays.

La casa de pupilos, qu'on appelle aussi *casa de huespedes*, ne s'annonce aux passants que par un petit carré de papier blanc grand comme la main, attaché avec une ficelle à l'une des extrémités de la fenêtre ou du balcon, — en Espagne, il est peu de maisons sans balcon; — lorsque le carré de papier est placé au centre, il signifie qu'il y a simplement un logement à louer.

Le plus ordinairement, la casa de pupilos est tenue par quelque veuve, qui veut augmenter par ce moyen ses modestes ressources; quelquefois par une famille que des revers de fortune forcent à louer à des étrangers les épaves d'un riche mobilier; ou bien tout simplement par d'honnêtes bourgeois qui veulent tirer parti d'un appartement trop vaste pour eux. Tel était le cas de nos hôtes : notre *padrona de huespedes* était une grosse femme d'une quarantaine d'années, — de *cuarenta navidades* (quarante noëls) — comme elle nous le disait elle-même en riant, comptant ses années par noëls comme on les compte chez nous par printemps; toujours gaie, toujours avenante, elle tenait beaucoup à donner à ses pensionnaires une haute idée de l'hospitalité grenadine.

La maison, d'une propreté parfaite, était meublée avec la plus grande simplicité : des chaises et des canapés en bois peint, garnis de paille, composaient le mobilier; les seuls objets de luxe étaient quelques saints et un *pequeño san Juan* en cire, habillés au naturel et qu'une cage carrée en verre garantissait de la poussière et des irrévérences des mouches. Les murs, peints au lait de chaux d'un ton jaune clair, étaient garnis de quelques lithographies coloriées représentant des sujets de *Nuestra señora de Paris*, avec une légende en français et en espagnol, qui expliquait les principaux faits du roman de Victor Hugo. Ces produits de la veuve Turgis avaient pour pendants quelques sujets religieux lithographiés et enluminés chez Mitjana, à Malaga, qui paraît faire une rude concurrence aux produits de la rue Saint-Jacques, d'Épinal et de Saint-Gaudens. Cette description pourrait s'appliquer à un très-grand nombre d'intérieurs espagnols.

Au rez-de-chaussée, était le *patio*, espèce de cour carrée qui peut se comparer exactement à l'*atrium corinthien* des maisons romaines : c'est tout à fait la même disposition. Autour du patio, règne une galerie couverte soutenue par des colonnes : c'est le *cavædium* des anciens; la partie découverte est pareille à l'*impluvium*, et souvent un bassin, situé au centre, tient lieu du *compluvium*, où venaient se réunir les eaux pluviales. Telles sont un grand nombre de maisons de Grenade et, pour compléter la ressemblance avec les maisons qu'on voit encore à Pompéi, la plupart sont pavées d'une mosaïque faite avec de petits cailloux blancs et noirs, représentant des arabesques et autres dessins variés.

Notre patio était soutenu par des colonnes surmontées de chapiteaux moresques de marbre blanc, arrachés sans doute à quelque mosquée, ou à une ancienne maison contemporaine des rois de Grenade. Un détail nous a frappés : c'est qu'un très-grand nombre des maisons de Grenade offrent dans leur construction de ces fragments moresques, tandis que les maisons antérieures à la conquête chrétienne sont tellement rares, qu'on peut à peine en citer quelques-unes. Il est évident qu'à la fin du quinzième siècle les conquérants, peu familiarisés avec les usages orientaux, durent démolir les maisons anciennes et se servir des matériaux pour en reconstruire d'autres suivant la tradition de leur pays.

Cette absence à peu près complète de monuments moresques déçut vivement mes compagnons de voyage, qui croyaient retrouver encore la vieille Grenade du temps des Abencerrages, ou quelque ancienne ville orientale avec des minarets élancés et des moucharabys en relief, comme ceux dont Gentile Bellini aimait à orner ses grandes toiles. Cependant, hâtons-nous de dire que les rues de Grenade, si elles ne rappellent pas tout à fait l'Orient, sont bien loin d'être d'un aspect monotone : les maisons, peintes en rose tendre, en vert clair, en jaune beurre frais, et autres nuances des plus douces, se colorent au soleil des couleurs les plus gaies. « Elle peint ses maisons des plus riches couleurs, » a dit Victor Hugo; on ne saurait être plus vrai. Chaque fenêtre est garnie de longues nattes de sparterie abritant un balcon, d'où pendent, luxuriantes et touffues, des plantes grasses aux fleurs écarlates. Quelquefois des *tendidos*, vastes toiles aux rayures bleues et blanches, forment au-dessus des rues un toit transparent, comme dans certaines de nos villes du midi.

Ajoutons à cela des yeux noirs qui brillent dans l'ombre, à travers les stores d'un *mirador*, ou derrière les longs rideaux d'étoffe rayée qui pendent aux balcons; quelques madones devant lesquelles brûlent des lampes allumées par des mains pieuses, un paysan qui passe embossé dans sa mante de laine brodée, et nous répéterons volontiers l'*Orientale* si connue de notre grand poëte :

Soit lointaine, soit voisine,
Espagnole ou sarrasine,
Il n'est pas une cité
Qui dispute, sans folie,
A Grenade la jolie
La palme de la beauté,
Et qui, gracieuse, étale
Plus de pompe orientale
Sous un ciel plus enchanté.

Il y a de charmantes heures de flânerie à passer en errant à travers les rues de Grenade : à chaque pas, pour ainsi dire, les yeux sont frappés par quelques détails d'architecture ou par une scène de mœurs imprévue : tantôt c'est une caravane de paysans de la Vega, conduisant des ânes qui disparaissent presque entièrement sous d'immenses paniers chargés de fruits et de légumes; tantôt c'est une brune gitana au teint cuivré, à l'air farouche, disant, pour quelques *cuartos*, la bonne aven-

ture en plein air, en examinant la main d'un soldat crédule, qui écoute attentivement l'oracle de la sorcière; ou bien encore, ce sont des musiciens ambulants qui chantent d'une voix nasillarde des *coplillas* populaires, et autour desquels la foule fait cercle.

Un jour que nous nous promenions dans la *calle de Abenamar*, — un nom de rue qui rappelle l'ancienne Grenade moresque, — nous fûmes attirés par des chants étranges qu'accompagnaient tant bien que mal quelques aigres grincements de guitare, et le bourdonnement sourd d'un *pandero* : nous aperçûmes bientôt deux nains portant le costume andalous, et de la difformité la plus singulière; ces curieux musiciens nous firent penser aux nains ou *enanos* que Velasquez s'amusait quelquefois à peindre, et dont on voit plusieurs au musée de Madrid; en eût dit encore des personnages empruntés aux contes fantastiques d'Hoffmann.

L'un d'eux grattait convulsivement de ses doigts osseux les cordes de sa guitare, tandis que l'autre exécutait sur son pandero toutes sortes de variations, en se livrant à la gymnastique la plus amusante. Trois élégantes señoras qui passaient par là s'arrêtèrent un instant pour contempler les exercices des enanos; leur merveilleuse beauté et leur riche toilette faisaient un curieux contraste avec la laideur et le costume délabré des deux pauvres nains. Le concert terminé, les musiciens firent une ample moisson de cuartos, et allèrent recommencer un peu plus loin.

Une autre fois, nous rencontrâmes dans un faubourg de Grenade une famille de musiciens nomades, leurs paquets sur le dos et la guitare en bandoulière; une jeune femme à la figure douce et mélancolique tenait par la main son enfant, qui marchait pieds nus. Ces pauvres gens venaient de parcourir à pied le chemin de Guadiz à Grenade, et avaient à peine gagné de quoi se nourrir en route; aussi voulûmes-nous, pour les dédommager, leur faire chanter tout leur répertoire.

N'oublions pas les mendiants, qu'on ne rencontre que trop souvent et quelquefois par troupes nombreuses; dès qu'ils aperçoivent un étranger, ils se précipitent en se bousculant, et si on leur jette quelques pièces de menue monnaie, c'est une véritable curée. Leur grand nombre témoigne assez de la pauvreté et de la décadence de l'ancienne capitale des rois mores, autrefois si riche, si industrieuse, et si souvent chantée par les poëtes.

Il n'est peut-être pas une ville qui ait été louée autant que Grenade : « *A quien Dios le quiso bien, en Granada le dio de comer.* — A celui que Dieu aime, dit un vieux proverbe, il a permis de vivre à Grenade. »

Et ces deux vers si connus, qu'on ajoute à ceux qui comparent Séville à une merveille :

Quien no ha visto a Granada.
No ha visto a nada!

« Qui n'a pas vu Grenade, n'a rien vu! »

Un écrivain arabe qui vivait au quatorzième siècle, Jbnu-Battutah, appelle Grenade la capitale de l'Andalousie et la reine des cités, et dit que rien ne peut être comparé à ses environs, délicieux jardins de vingt lieues d'étendue. « Plus salubre que l'air de Grenade » est un proverbe encore usité en Afrique.

« Grenade, dit un ancien poëte andalous, n'a pas sa pareille dans le monde entier : c'est en vain que le Caire, Baghdad ou Damas voudraient rivaliser avec elle. On ne peut donner une idée de sa merveilleuse beauté qu'en la comparant à une jeune mariée, resplendissante de grâce, dont les pays voisins formeraient le domaine. »

La plupart des écrivains arabes appellent Grenade *Shámu-l-andalus*, c'est-à-dire le Damas de l'Andalousie, la comparant ainsi à la ville la plus célèbre de l'Orient; quelques-uns disent que c'est une partie du ciel tombée sur la terre. « Ce lieu, dit un autre écrivain en parlant de la *Vega*, surpasse en fertilité la célèbre *Gautah*, ou prairie de Damas; » et il compare les *carmenes* ou maisons de campagne, qui avoisinent la ville, à autant de perles orientales enchâssées dans une coupe d'émeraude.

Les écrivains espagnols n'ont pas été moins prodigues de louanges : les uns l'appellent l'*illustre;* d'autres, la *célèbre*, la *fameuse*, la *grande*, la *très-renommée*, etc. Les rois catholiques lui donnèrent officiellement l'épithète de grande et honorable.

Les historiens étrangers se sont également plu à célébrer les beautés de Grenade : un écrivain du seizième siècle, Pierre Martyr de Angleria, natif de Milan, compare la *Vega*, ou plaine de Grenade, à celle qui entoure sa terre natale; elle a sur Florence cet avantage que les montagnes, qui attirent sur cette ville les rigueurs de l'hiver, garantissent, au contraire, Grenade de l'âpreté des vents pendant la mauvaise saison. Son climat est préférable à celui de Rome exposée au sirocco, ce vent d'Afrique qui apporte les fièvres, tandis que l'air de Grenade est très-sain et guérit de nombreuses maladies. On y jouit d'un printemps perpétuel, et on peut y voir les citronniers et les orangers couverts en même temps de fleurs et de fruits; les jardins toujours verts, toujours en fleurs, rivalisent avec ceux des Hespérides.

Il n'est pas facile de déterminer les origines de Grenade; on ignore vers quelle époque des tribus errantes vinrent se fixer dans ce pays, où les attiraient un climat si salubre et tant de richesses naturelles. Il y a bien des écrivains qui veulent que la ville ait été fondée par Liberia, petite-nièce d'Hercule et quatrième arrière-petite-fille de Noé. Cette Liberia aurait eu une fille nommée Nata, qui régna sur le pays : elle fut trompée par des étrangers qui, attirés par la fertilité du pays, vinrent lui demander de la terre à cultiver, seulement, disaient-ils, la surface occupée par la peau d'un bœuf, ce qu'elle leur accorda facilement; mais les rusés étrangers découpèrent cette peau en bandes tellement minces qu'ils entourèrent une étendue de terrain suffisante pour l'emplacement d'une grande ville. Nata, que cette mauvaise plaisanterie avait désespérée, s'enferma dans une grotte où elle exerça l'astrologie et la magie, sciences qu'elle

tenait de sa mère, sorcière consommée. Pour la consoler, les étrangers donnèrent son nom à la ville qu'ils venaient de fonder, en l'appelant Gar Nata, c'est-à-dire la ville de Nata. Voilà, ajoute le P. Echeverria, un des historiens de Grenade, voilà des contes de vieilles femmes, bons pour charmer les soirées d'hiver.

Sans nous occuper davantage de toutes ces fables qu'on retrouve mêlées à l'histoire de beaucoup de villes espagnoles, disons simplement que l'opinion la plus probable est celle qui fait de Grenade une ancienne colonie phénicienne, et qu'il faut chercher la vraie étymologie de son nom dans le mot *Kar*, qui signifiait ville fortifiée en phénicien, et qui forme la première partie du nom de plusieurs cités situées sur une élévation, telles que Carmona, Carthage, Carteia, etc. Quant au mot Nata, il a été interprété de diverses manières : suivant les uns, l'ancien nom de Grenade signifierait la ville des étrangers; suivant d'autres, la ville de la montagne ou de la grotte. Nous laisserons de côté les autres opinions plus ou moins ridicules, par exemple celle de cet auteur qui veut que Grenade ait été fondée par Nabuchodonosor en personne. On pense que l'ancienne ville phénicienne occupait l'emplacement actuel des fameuses *Torres Bermejas*, les Tours Vermeilles, que nous laisserons tout à l'heure sur notre droite, quand nous monterons à l'Alhambra, et du *campo del principe*.

A quelque distance de l'ancienne cité phénicienne, s'éleva plus tard la ville d'*Illiberis*, qu'on a confondue à tort avec celle qui est aujourd'hui Grenade. Illiberis, dont le nom signifie en langue basque la Ville nouvelle, était bâtie au pied de la Sierra de Elvira, nom qui a probablement la même étymologie; elle devint plus tard une colonie romaine; il est constant que ses ruines servirent à construire Grenade, et qu'on y prit les pierres comme dans une carrière, car il n'en reste plus de trace depuis longtemps. Des fragments d'inscriptions qui ont été conservés montrent qu'*Illiberia*, ou le *municipium Illiberitanum*, avait une certaine importance à l'époque romaine : plusieurs de ces inscriptions portent les noms de divers empereurs, tels que Vespasien, Marc-Aurèle, Gordien le Pieux, etc.

Le nom d'Eliberris ou Iliberis se retrouve sur les monnaies d'or de plusieurs rois goths, notamment sur celles de Svintila, le même prince dont le nom se voit également sur une couronne votive d'or massif, découverte en 1861, actuellement à Madrid, et à peu près semblable aux neuf merveilleuses couronnes trouvées à la Fuente de Guarrazar, près Tolède, et qu'on peut admirer au musée de Cluny.

Lorsque les rois goths furent chassés d'Espagne par les Arabes commandés par Tarick, il existait au-dessus de l'emplacement actuel du Campo del Principe, une enceinte fortifiée appelée Karnattah, qu'ils conservèrent en lui laissant son nom primitif; c'est donc à tort qu'on a voulu chercher l'étymologie de Grenade dans deux mots arabes signifiant la *Crème du couchant* (Garb-nata).

Cette enceinte, après sa reddition à l'un des lieutenants de Tarick, fut abandonnée aux Juifs, qui en firent leur résidence, et les Arabes lui donnèrent alors le nom de *Karnattah al Yahoud*, c'est-à-dire *Grenade des Juifs;* très-peu importante à cette époque, elle était soumise à Elvira, l'ancienne Illiberis, capitale de la province. Quelque temps après l'invasion arabe, le gouverneur qui commandait en Espagne au nom du calife de Damas reçut l'ordre de faire, entre les nouveaux colons arabes et africains, un partage des terres appartenant aux Goths; Elvira et Grenade restèrent jusqu'au commencement du onzième siècle sous la domination des gouverneurs nommés par les califes de Cordoue : à cette époque, leurs nombreux domaines devinrent la proie de conquérants avides, qui se partagèrent le califat de Cordoue, après la ruine complète de la dynastie des Ommiades (Umeyyah).

Un de ces chefs éleva d'importantes constructions à Grenade, et son neveu, qui lui succéda, y fixa sa résidence principale : c'est alors que fut achevée la destruction d'Elvira ; plusieurs inscriptions provenant des ruines de cette ville ont été trouvées parmi celles de la Kassabah arabe, enceinte fortifiée dont le nom s'est conservé dans l'*Alcazaba*.

Vers le milieu du onzième siècle, un prince nommé Badis construisit un palais, dont les restes existent encore et sont connus sous le nom de la *Casa del Carbon*. Peu de temps après il fut détrôné par les Almoravides, dynastie qui venait d'Afrique. Ceux-ci furent émerveillés de la beauté du pays qu'ils avaient conquis; ils tenaient tant à leur nouvel empire qu'un de leurs chefs s'écria un jour, s'adressant à ses compagnons : « L'Espagne est comme un bouclier dont Grenade est le support; tenons les courroies serrées, et Grenade n'échappera pas de nos mains ! »

Vers le commencement du douzième siècle, une autre horde africaine, originaire des déserts voisins de l'Atlas, vint détrôner les Almoravides : c'étaient les Almohades, dont le nom signifie Unitaires. Pendant le treizième siècle, Grenade et la province furent le théâtre de guerres civiles presque continuelles; mais en revanche la capitale reçut de nombreux embellissements. Ibn Al-Hamar, dont le nom signifie en arabe l'*homme rouge*, surnom qu'on lui avait donné à cause de son teint vermeil et de la couleur de sa chevelure, détrôna les Almoravides en 1232. Ce prince gouverna si sagement sa nouvelle conquête, que plusieurs milliers de musulmans accoururent de divers pays pour s'établir dans ses États, notamment après la prise de Séville, de Valence, de Xérès et de Cadix par les chrétiens. Il distribua des terres aux nouveaux venus et les exempta d'impôts ; le commerce devint prospère; des hospices, des colléges pour l'enseignement des sciences furent fondés par lui ; il construisit des aqueducs, des bains publics, des marchés, des bazars; un de ces bazars, l'*Alcayzeria*, destiné à la vente de la soie brute, existait encore il y a une vingtaine d'années. Enfin, et c'est là son plus grand titre de gloire, il fut le premier fondateur de l'Alhambra.

Dames de Grenade écoutant des nains musiciens. — Dessin de Gustave Doré.

Son fils lui succéda sous le nom de Mohammed II, et devint tellement redoutable pour les princes chrétiens, ses voisins, que ceux-ci lui payaient annuellement un tribut pour éviter ses attaques. Les guerres civiles redoublèrent sous le règne de ses successeurs, qui obtinrent néanmoins des succès contre les chrétiens. Yousouf Ier, surnommé Abou-l-Hadjadj, fut un des rois de Grenade qui laissèrent les meilleurs souvenirs : il s'attacha principalement à augmenter la splendeur de l'Alhambra, dont il construisit l'entrée principale, et qui absorba tous ses trésors.

Jamais Grenade ne fut plus prospère que sous Abou-l-Hadjadj ; à aucune époque elle ne fut plus peuplée : un historien espagnol assure que sous son règne la population occupait soixante-dix mille maisons et formait un total de quatre cent vingt mille âmes, plus de sept fois la population d'aujourd'hui. Ce roi, à qui Grenade devait tant, était cependant destiné à mourir sous les coups d'un assassin.

Mohammed V, Al-ghani-billah (celui qui se plaît en Dieu), hérita de ses talents et de son goût pour les arts, et sut vivre en paix avec les chrétiens ; on lit encore des vers à sa louange dans plusieurs des salles de l'Alhambra, car il se plut à embellir ce palais comme ses prédécesseurs.

Les rois qui lui succèdèrent furent plus belliqueux que lui, mais ne furent pas toujours heureux dans leurs guerres : ainsi Yousouf III perdit en 1416 l'importante ville d'Antequera, assez rapprochée de la capitale. Son fils, Abou Abdallah-el-aysar, le gaucher, *el izquierdo*, comme le nomment les auteurs espagnols, fut détrôné en 1428, à la suite de guerres civiles ; mais c'est sous le règne de Mohammed VIII, son cousin et son successeur, surnommé Az-zaghir (le jeune), que les discordes civiles troublèrent plus violemment que jamais le royaume de Grenade ; discordes qui devaient, moins de cinquante ans après, le livrer aux Espagnols comme une proie facile. C'est encore sous le règne de Mohammed Az-zagnir que s'élevèrent entre les Zégris et les Abencerrages ces terribles querelles qui ensanglantèrent la ville et l'Alhambra, et qui ont servi de thème à tant de *romances* moresques et espagnols, sans compter les romans modernes.

Sous Mahommed X, le malheureux royaume de Grenade était déjà au commencement de son agonie : Henri IV, roi de Castille, envahit et ravagea plusieurs fois la fertile *Vega* ; il fit plus : il vint camper avec son armée en vue de la capitale, affront que Grenade subissait pour la première fois. En 1460, les chrétiens s'emparaient de Gibraltar et d'Archidona, et trois ans plus tard, le roi de Grenade se voyait forcé de signer un traité de paix par lequel il s'obligeait à tenir son royaume comme fief de la couronne de Castille, et à payer chaque année au vainqueur un tribut de douze mille ducats d'or. En 1469, le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, en réunissant les deux couronnes, vint augmenter encore la force des ennemis de Grenade, qui n'avait plus que peu d'années à vivre sous ses anciens rois. La ville d'Alhama, un des boulevards du royaume moresque, était enlevée en 1482, et, l'année suivante, les généraux des rois catholiques s'emparaient de plusieurs forteresses également importantes. Pendant ce temps-là, Grenade était toujours déchirée par des discussions intérieures, causées par la rivalité de deux sultanes, Ayesha et Zoraya, rivalité qui avait divisé la ville en deux partis ennemis ; cette dernière était chrétienne d'origine, et les historiens arabes sont d'accord pour la considérer comme la cause première de la perte de Grenade.

Les Zégris avaient embrassé le parti d'Ayesha, et les Abencerrages celui de Zoraya. Au mois de juin 1482, les deux fils d'Ayesha étaient forcés de s'échapper de Grenade, et se réfugiaient à Guadix : l'ainé, Mohammed Abou Abdallah était proclamé roi par les soldats et par les habitants ; bientôt après, il reprenait le chemin de la capitale, et s'en emparait après avoir détrôné son père, qui se réfugia à Malaga.

Abou Abdallah devait être un des derniers rois de Grenade ; c'est lui que les écrivains espagnols désignent sous le nom de Boabdil, corruption de Bo-Abdila, suivant la manière espagnole de prononcer le nom arabe ; ils l'ont aussi appelé *el rey chico*, le jeune roi, traduisant ainsi le surnom de *Az-zaghir*, qu'on lui avait donné, comme à un de ses prédécesseurs. A peine monté sur le trône, il résolut, poussé par les Zégris, de tirer vengeance des Abencerrages, qui l'avaient forcé à s'exiler à Guadix, et il les attira traîtreusement dans un piége ; c'est alors que se passa dans l'enceinte de l'Alhambra, la scène si connue qui ensanglanta le vieux palais des rois mores.

Quand nous visiterons l'intérieur du palais moresque, nous aurons l'occasion de revenir avec plus de détails sur ce dramatique événement, dont l'authenticité a été contestée à tort par plusieurs écrivains.

Cette trahison ne porta pas bonheur à Abou Abdallah : abandonné de la plus grande partie de ses sujets, poursuivi par les vengeances qu'il avait provoquées, il en arriva à ne plus se croire en sûreté qu'à l'abri des épaisses murailles de l'Alhambra ; étant sorti un jour de Grenade pour diriger une expédition contre les chrétiens, il fut vaincu et fait prisonnier par le comte de Cabra.

Aboul-Hasan, qui avait été précédemment détrôné, lui succéda, mais il était âgé, aveugle et infirme, et il ne tarda pas à abdiquer en faveur de son frère, surnommé Az-zaghal, nom emprunté à l'un des dialectes africains parlés à Grenade, et signifiant un homme gai et vaillant.

Ferdinand, en prenant parti pour son rival Boabdil, ralluma la guerre civile dans le royaume de Grenade, et trouva un prétexte pour l'envahir de nouveau : Ronda, Marbella, Velez Malaga, tombèrent successivement entre ses mains ; bientôt il parvint, à force d'intrigues, à rétablir à Grenade le roi détrôné. Peu de temps après il s'emparait de Malaga, la seconde ville du royaume moresque ; il prit enfin toutes les places qui appar-

Une famille de mendiants, à Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

tenaient encore à Az-zaghal, et celui-ci, à bout de ressources, fut obligé de se reconnaître comme son vassal.

Le royaume de Grenade se trouvait donc réduit à la capitale même, et à la contrée montagneuse qu'on appelle l'Alpujarra ou les Alpujarras; les rois catholiques ne tardèrent pas à trouver une occasion de reprendre les hostilités : le roi more s'était engagé à recevoir dans Grenade une garnison de soldats espagnols, mais il s'y refusa, et la guerre recommença aussitôt.

Au mois d'avril 1491, Ferdinand et Isabelle vinrent en personne mettre le siége devant Grenade, dont les défenseurs, réduits par la famine, ouvraient, moins d'un an après, leurs portes aux chrétiens vainqueurs.

La *Calle de los Gomélès*. — La *Puerta de las Granadas*. — *Le Bosque de la Alhambra*. — Le *Pilar de Carlos Quinto*. — La *Puerta Judiciaria;* la Main et la Clef. — La *Plaza de los Algibes*. — *La Puerta del Vino*. — Le palais de Charles-Quint. — Les vases de l'Alhambra.

Nous étions tellement impatients de voir l'Alhambra que nous résolûmes de consacrer notre première visite à l'antique acropole des rois mores, nous laissant à peine arrêter par les beautés d'un genre différent qui se trouvaient sur notre route : nous laissâmes donc de côté la place de Bibarrambla, la majestueuse cathédrale, l'Alcayzeria et le Zacatin, ces vieux quartiers de Grenade, qui ont conservé leur nom et leur aspect moresques, et nous arrivâmes à la *Plaza Nueva*, sous laquelle coule dans l'ombre le poétique *Darro*, recouvert d'une épaisse voûte de maçonnerie. Sur la gauche s'élève une ancienne tour carrée de construction moresque, qui conserve encore ses ornements et de beaux carreaux de faïence incrustés; un peu plus loin s'élève le vaste palais de la *Chancilleria* ou *Audiencia*, dont la belle façade, d'un style sévère, fut achevée sous le règne de Philippe II, comme nous l'apprit une pompeuse inscription gravée sur un écusson que tient un lion placé au-dessus de la porte principale.

Après avoir traversé la Plaza Nueva, nous commençâmes à gravir la *calle de los Gomérès* ou *Gomélès*, rue escarpée et sinueuse qui doit son nom, suivant la tradition, à une famille noble d'origine africaine, laquelle habitait ces parages, au pied de la haute colline sur laquelle est construit l'Alhambra.

Au sommet de la rue de los Gomélès, on arrive à une des extrémités de Grenade, et on se trouve en face de la *puerta de las Granadas*, que les Mores appelaient *Bib-Leuxar :* c'est une espèce d'arc de triomphe construit sous Charles-Quint, et qui fait corps de chaque côté avec les anciennes murailles moresques; l'arc principal, en plein cintre, qui s'ouvre au milieu du monument, est flanqué de deux fausses portes avec colonnes et corniches d'ordre toscan, et de deux bas-reliefs rongés par le temps, qui ont dû représenter la Paix et l'Abondance, sous la forme de deux Génies couchés, imitation de l'antique. L'arc du milieu est couronné de trois grenades, symbole parlant, et dans le tympan s'étale fièrement l'écusson de Charles-Quint, accompagné de l'aigle impérial; une inscription, gravée sur la pierre, nous avertit que c'est là que commence la *Jurisdiccion de la Real fortaleza de la Alhambra*, qui est tout à fait indépendante de celle de Grenade.

Rien ne saurait rendre l'impression qu'éprouve celui qui traverse pour la première fois la « porte des Grenades : » on se croit transporté dans un pays enchanté, en pénétrant sous ces immenses arceaux de verdure formés par des ormes séculaires, et on pense à la description du poëte arabe, qui les comparaît à des voûtes d'émeraude. C'est la plus majestueuse décoration qu'il soit possible de rêver, et si les yeux sont émerveillés, l'oreille n'est pas moins charmée par le chant des oiseaux, et par le bruit des cascades et des fontaines; l'eau limpide des ruisseaux entretient une fraîcheur continuelle dans cet Éden où le printemps dure toujours, et auquel les Grenadins ont donné le nom beaucoup trop modeste de *Bosque de la Alhambra*.

Trois allées s'ouvrent devant nous : celle de droite conduit aux fameuses *Torres Bermejas*, aux Tours Vermeilles, que nous visiterons plus tard, et vient aboutir au *Campo de los Mártires;* celle du milieu conduit presque sans détours au *Généralife*, et enfin celle de gauche, que nous allons suivre, nous mènera, à travers une suite d'enchantements, à l'entrée principale de l'enceinte de l'Alhambra. La route est abrupte, mais la végétation qui s'élève de chaque côté est si magnifique, l'air si pur et si frais sous ce jardin de haute futaie, que l'on monte sans s'apercevoir de la fatigue; de petites rigoles, dans lesquelles l'eau descend avec bruit sur un lit de cailloux, entretiennent l'humidité au pied des grands arbres, sous lesquels s'élèvent, comme chez nous la charmille, des orangers, des lauriers-roses gigantesques (*adelfas*), et autres arbustes inconnus dans nos climats. De toutes parts on voit et on entend les sources et les fontaines s'échapper avec bruit à travers les ruines et la verdure; cette bienheureuse Grenade est tellement privilégiée du ciel, que les eaux deviennent plus abondantes à mesure que la chaleur est plus intense, car elles descendent des cimes toujours blanches de la Sierra-Nevada, dont le soleil le plus ardent ne parvient jamais à épuiser les neiges éternelles.

Nous arrivâmes bientôt, en montant toujours, devant une fontaine monumentale dans le style gréco-romain de la Renaissance, qui s'élevait sur notre gauche, au pied des murs rougeâtres de l'Alhambra, et qu'on appelle *el Pilar de Carlos Quinto* parce qu'elle fut dédiée à cet empereur par le marquis de Mondéjar. Ce monument épais et solide est composé de marbres de différentes couleurs et orné de sculptures représentant des Génies, des Dauphins, des Fleuves, et autres personnages mythologiques; nous y remarquâmes aussi, à côté des armes de la maison de Mondéjar, des rameaux de grenadier avec leur fruit : les Espagnols étaient si heureux de posséder Grenade qu'ils ornaient tous leurs monuments du symbole de la nouvelle conquête. L'écusson impérial est accompagné des colonnes d'Hercule, avec l'ambitieuse de-

Les balcons, à Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

vise : PLUS ULTRA, et de médaillons représentant des travaux d'Hercule, Daphné, et autres sujets de la fable.

En montant un peu plus haut, et en tournant brusquement à gauche, nous nous trouvâmes en face de l'entrée principale de l'Alhambra, que les Espagnols appellent *Puerta Judiciaria*, del Juicio ou del Tribunal. La porte du jugement s'ouvre au milieu d'une tour carrée et massive du ton le plus chaud, entre l'orange et la brique; l'arc est en fer à cheval, en cintre outre-passé inscrit dans un carré, forme que les musulmans d'Espagne ont employée avec une prédilection marquée, et repose sur des jambages en marbre blanc.

Il y avait, du temps des rois de Grenade, quatre entrées à l'Alhambra : la *Torre de Armas*, la *Torre de Siete Suelos*, ou des sept étages, une autre tour à laquelle on a donné depuis le nom des Rois Catholiques, et enfin la *Torre Judiciaria :* la tour et la porte du Jugement étaient ainsi appelées parce que, suivant un usage très-anciennement établi en Orient, les rois de Grenade venaient quelquefois s'y asseoir pour rendre la justice à leurs sujets des différentes classes, comme chez nous saint Louis sous le chêne de Vincennes.

Au-dessus de la porte existe une inscription arabe en deux lignes de caractères africains : cette inscription est très-intéressante, parce qu'elle nous apprend la date de la construction de la porte, et le nom de son fondateur; nous en empruntons la traduction à notre excellent ami M. Pasqual de Gayangos, le savant orientaliste espagnol[1].

« Cette porte, — appelée Bàbu-sh-shari'ah (porte de la loi), — puisse Dieu faire prospérer par elle la loi de l'Islam, — comme il en a fait un monument éternel de gloire, — fut bâtie par les ordres de notre seigneur le commandeur des croyants, le juste et belliqueux sultan Abou-l-hadjàdj Yousouf, fils de notre seigneur le pieux et belliqueux sultan Abu-l-Walid Ibn Nasr. Puisse Dieu récompenser ses bonnes actions dans l'observation de la religion, et agréer ses hauts faits pour la défense de la foi! Elle fut terminée dans le glorieux mois de juin 749 (l'an 1348 de l'ère chrétienne). Puisse le Tout-Puissant faire de cette porte un rempart protecteur, et enregistrer sa construction parmi les impérissables actions des justes! »

Sur les chapiteaux des colonnes se lit cette inscription, si souvent répétée sur les murs de l'Alhambra, comme sur la plupart des monuments musulmans :

« Louanges à Dieu! — Il n'y a de pouvoir ou de force qu'en Dieu! — Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! »

Comme nous aurons plusieurs fois, en visitant l'Alhambra, l'occasion de revenir sur ces inscriptions, disons ici que celles qu'on y voit sont de trois genres différents : *Ayàt*, ou versets religieux empruntés au Coran, — *Asjà*, sentences religieuses ou mystiques, mais ne faisant pas partie du Coran, — et *Ash'ar*, vers composés à la louange des rois de Grenade qui ont successivement contribué aux embellissements du palais. Les deux premières sortes d'inscriptions sont généralement en caractères coufiques, ancienne écriture arabe dont Mahomet se servit, dit-on, pour écrire le Coran : ce sont des caractères pleins de noblesse, réguliers, où les lignes droites se tordent quelquefois en entrelacs variés, et se mêlent rarement à l'ornementation du fond.

Les caractères africains, qu'on appelle également Neskhy, ont été employés exclusivement pour écrire les longs poëmes qui se déroulent sur les murs de l'Alhambra : moins sévères d'aspect que les caractères coufiques, ils sont cependant tracés avec un soin et une précision extrêmes, quoiqu'ils se déroulent avec la fantaisie la plus libre et la plus variée, se confondant souvent avec les fleurons, entrelacs et arabesques dont ils sont presque toujours accompagnés.

Au sommet de l'arc extérieur de la porte du Jugement, on voit une plaque de marbre blanc sur laquelle est sculptée une main, et un peu plus haut, sur la frise, une clef, également sculptée en bas-relief, emblèmes qui nous feraient croire que nous sommes en Orient, si une madone en bois sculpté presque de grandeur naturelle, et d'un travail assez médiocre, placée dans une niche à côté, ne venait nous rappeler que nous sommes en pays catholique. Beaucoup de conjectures ont été faites sur cette main et sur cette clef symboliques : suivant la tradition populaire, les Mores de Grenade disaient : « Quand cette main viendra prendre la clef et ouvrir la porte, les chrétiens pourront entrer dans ce palais. » La main et la clef sont toujours à leur place, et depuis près de quatre siècles les Espagnols sont maîtres de Grenade.

La véritable signification de la clef, c'est que les Mores croyaient que le prophète envoyé de Dieu devait s'en servir pour ouvrir les portes de l'empire du monde. Cette croyance se rapporte à un chapitre du Coran commençant par ces mots : *Dieu a ouvert aux croyants*.... La clef était un signe symbolique très-souvent employé par les Sufis, et représentait l'intelligence ou la sagesse « qui est la clef au moyen de laquelle Dieu ouvre les cœurs des croyants, et les prépare à la réception de la vraie foi. » La clef était encore un symbole général chez les Orientaux, comme la croix chez les chrétiens. Après tout, l'explication la plus simple et la meilleure serait peut-être que la porte était la clef de la forteresse. Quoi qu'il en soit, la clef se retrouve encore sur la porte principale de plusieurs châteaux bâtis en Espagne par les Mores, particulièrement après l'arrivée des Almohades, témoins l'*Alcazaba* de Malaga, et les châteaux d'Alcala del Rio et de Tarifa.

Quant à la main, elle avait plusieurs significations mystérieuses : c'était l'emblème de la Providence divine, qui répand ses bienfaits sur les hommes; c'était aussi la

1. La plupart des auteurs, tant anciens que modernes, ont donné très-inexactement la traduction des inscriptions arabes de l'Alhambra : quelques-uns même, par exemple le P. Echeverria, ont publié des traductions tout à fait de fantaisie, n'ayant aucune espèce de rapport avec le sens véritable. Nous nous servirons de l'excellente et très-exacte traduction de M. Pasqual de Gayangos dont les magnifiques travaux sur les Arabes d'Espagne sont si connus et font autorité partout.

main de la loi, et les cinq doigts faisaient allusion aux cinq préceptes fondamentaux : croire en Dieu et en son prophète, prier, faire l'aumône, jeûner pendant le rahmadan, et aller en pèlerinage à la Mecque et à Médine. Mais la main était surtout un symbole qui avait la vertu d'empêcher la fascination et les sorts; on la portait comme une amulette, et l'usage en était si général chez les Mores de Grenade que l'empereur Charles-Quint, qui ne négligeait aucun moyen de persécution contre les Morisques, défendit, par une pragmatique ou injonction publiée une trentaine d'années après la conquête, l'usage des petites mains d'or, d'argent ou de

Famille de musiciens nomades. — Dessin de Gustave Doré.

cuivre que les femmes et les enfants portaient habituellement à leur cou; et nous ferons à ce sujet une remarque : c'est que les coutumes superstitieuses sont tellement difficiles à déraciner chez les peuples, que l'usage des amulettes ayant la forme d'une main est encore très-répandu en Andalousie ; cette main est ordinairement en jais, et on l'appelle encore de son nom arabe la *mano de azabache ;* on la suspend à la ceinture des enfants, à la tête des chevaux et des mules, et même à la cage des oiseaux, et on lui attribue la vertu de préserver du mauvais œil, — *el mal de ojo,* — dont on croit certaines personnes douées, même involontairement.

La porte, qu'on ferme tous les soirs, s'est parfaitement conservée depuis le temps des Mores; elle est épaisse et massive, et en bois recouvert de lames de fer, comme celles de la même époque qu'on voit encore en divers endroits de l'Espagne. Après avoir passé cette porte, nous aperçûmes à droite sous la voûte une inscription que nous nous amusâmes à déchiffrer. Cette inscription, qui occupe dix lignes de superbes caractères gothiques, est écrite en cette belle et sonore langue espagnole du quinzième siècle, et commence majestueusement par ces mots : « *Los muy altos catholicos y muy poderosos señores don Ferdinando y doña Isabel....* » Elle est très-intéressante en ce qu'elle rappelle des circonstances de la reddition de Grenade, et nous en donnons ici la traduction littérale :

« Les très-hauts, très-catholiques et très-puissants seigneurs don Fernando et doña Isabel, notre roi et notre reine nos maîtres, ont conquis par la force des armes ce royaume et cette ville de Grenade, laquelle, après avoir été assiégée longtemps par Leurs Altesses, leur fut livrée par le roi more Mulei Hasen, ainsi que l'Alhambra et d'autres forteresses, le deuxième jour de janvier de l'année mil quatre cent quatre-vingt-douze. Ce même jour, Leurs Altesses nommèrent comme gouverneur (alcayde) et capitaine de la place don Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, leur vassal, qui fut au moment de leur départ laissé dans l'Alhambra avec cinq cents cavaliers et mille fantassins. Et Leurs Altesses ordonnèrent aux Mores de rester dans la ville et dans leurs villages (alcarias). Ledit comte comme commandant en chef, a fait creuser cette citerne par l'ordre de Leurs Altesses. » (Cette inscription avait été placée primitivement au-dessus d'une citerne; sous le règne de Charles-Quint, elle fut transportée à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui.)

Après avoir passé une seconde porte, on suit une galerie voûtée que les Mores ont eu le soin de faire tortueuse, afin de rendre l'accès de la place plus difficile pour l'assaillant; à l'extrémité de cette galerie, qui aboutissait autrefois à une autre porte semblable à la première, on débouche sur la place des Citernes, la *Plaza de los Algibes*.

Au milieu de cette vaste place se trouve une immense citerne construite sous les rois de Grenade : on la remplit au moyen d'une saignée faite au Darro à une demi-lieue de là; elle est entièrement revêtue de carreaux de faïence, et sa dimension, nous assura-t-on, dépasse huit cents pieds carrés. Cette citerne communique avec l'air extérieur par une espèce de puits dont l'orifice est recouvert d'un toit formé de nattes grossières; nous n'allions guère à l'Alhambra sans venir chercher sous le toit de la citerne un abri contre l'ardeur du soleil, et nous y buvions d'une eau fraîche et délicieuse que de pauvres diables installés à l'ombre nous puisaient pour quelques pièces de monnaie. L'eau de l'Algibe de l'Alhambra, qui conserve toute l'année la même température, jouit à Grenade d'une réputation méritée : c'est la meilleure de la ville, et elle est très-appréciée dans un pays brûlant où l'eau a ses gourmets comme dans d'autres pays le vin; car toutes les fontaines de Grenade ne sont pas également estimées des connaisseurs : aussi c'est un va-et-vient continuel entre la ville et la citerne de l'Alhambra; des *aguadores* au costume pittoresque sont toujours là pour attendre leur tour : les uns transportent l'eau sur des ânes chargés de chaque côté de leur bât d'une énorme *jarra* abritée sous une épaisse jonchée de feuilles, ce qui les fait ressembler de loin à un buisson ambulant; d'autres aguadores plus modestes se contentent de transporter l'eau dans une espèce de tonneau cylindrique garni d'une couche de liége destinée à entretenir la fraîcheur, et terminé à l'une des extrémités par un long tube de fer-blanc, qui leur sert à verser le liquide; avec deux ou trois verres, et une petite fiole d'eau-de-vie anisée dont quelques gouttes versées dans l'eau suffisent pour la blanchir; voilà tout leur attirail, qu'ils portent en bandoulière sur le dos, au moyen d'une courroie; et chaque fois que la soif des buveurs d'eau a épuisé leur provision, ils retournent à l'Alhambra pour remplir de nouveau leur petit tonneau.

Arrêtons-nous un instant devant la *Puerta del Vino*, qui s'élève à droite de la porte que nous venons de franchir; c'est un petit monument moresque, de la plus parfaite élégance, qui fut bâti en 1345 par Yousouf Ier, à l'époque de la plus grande splendeur de Grenade. Au milieu s'élève une arcade de marbre en fer à cheval inscrite dans un carré orné de gracieuses inscriptions, la plupart à la louange de Dieu; on remarque, parmi les ornements, une clef symbolique pareille à celle de la Puerta-Judiciaria. Les *azulejos*, ou carreaux de faïence incrustés sur la Puerta del Vino, sont les plus beaux et les plus grands qui existent à Grenade; cet emploi de la faïence dans la décoration architecturale est de l'effet le plus heureux; les azulejos de la Porte du Vin auraient, sans aucun doute, été enlevés par les visiteurs comme la plus grande partie de ceux de l'Alhambra; fort heureusement ils sont placés à plusieurs mètres au-dessus du sol, ce qui les a préservés de la main rapace de ceux qui aiment à emporter les monuments pièce à pièce. La Puerta del Vino a reçu ce nom après la conquête, parce qu'on y conservait le vin provenant d'Alcala. Les arrieros étaient obligés d'y déposer leurs outres, qui avaient le privilége d'entrer sans payer de droits : cette profanation dut faire frémir les mânes des fervents sectateurs de Mahomet, ennemis des boissons fermentées, car autrefois la Porte du Vin, dont la façade est exposée au soleil levant, était un oratoire où ils venaient faire leurs dévotions.

A côté de la Puerta del Vino s'élève la vaste façade du *Palacio de Carlos-Quinto*, construction majestueuse, mais froide, dans le style gréco-romain de la Renaissance, qu'on attribue à Pedro Machuca et à Alonzo Berruguete. Quand Charles-Quint vint visiter Grenade, il eut la fantaisie de faire jeter à bas toute la partie du palais de l'Alhambra qui composait le palais d'hiver, et en outre plusieurs salles importantes du palais d'été; cet acte de vandalisme était tout à fait dans les mœurs du temps,

Entrée de l'Alhambra, par la rue de los Gomélès. — Dessin de Gustave Doré.

car on regardait comme un acte méritoire la destruction de tout ce qui avait appartenu *a los Moros;* déjà le cardinal de Ximénès avait donné l'exemple en faisant brûler publiquement, sur une des places de Grenade, plus d'un million de manuscrits arabes, auto-da-fé pour lequel les auteurs contemporains l'ont loué à l'envi. Il semble qu'on ait voulu détruire tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de la religion musulmane, et c'est probablement à cette époque que prit naissance le proverbe espagnol : *Buscar a Mahoma en Granada* (chercher Mahomet à Grenade), proverbe encore usité quand on veut parler d'une chose impossible à trouver.

Ce qui ajoute encore à la cruauté de la profanation du César allemand, c'est qu'il obligea les malheureux descendants des Mores de Grenade à payer de leurs deniers la lourde construction qu'il voulait élever sur les ruines du gracieux et léger palais de leurs ancêtres : l'inquisition venait d'être établie à Grenade, et plusieurs évêques avaient ordonné la séquestration des biens appartenant aux Morisques; Charles-Quint voulut bien les en exempter momentanément, à la condition qu'ils payeraient un impôt de quatre-vingt mille ducats, applicable aux frais de la construction du nouveau palais; de plus, les malheureux Morisques furent obligés de payer sous main un pot-de-vin de pareille somme aux favoris de l'empereur qui avaient intercédé pour eux.

Après tout, si le palais de Charles-Quint ne s'élevait pas insolemment au beau milieu de l'enceinte de l'Alhambra, on pourrait assurément le regarder avec plaisir; la façade, ornée de colonnes doriques et ioniques, de trophées, de bucrânes et autres ornements classiques, est d'une parfaite régularité et rappelle quelque peu, dans des proportions réduites, celle du palais Pitti avec ses pierres taillées en pointes de diamant; plusieurs bas-reliefs, dont le travail précieux et fini ne manque pas de mérite, représentent des victoires et des chocs de cavalerie; nous remarquâmes deux médaillons offrant cette particularité qu'ils représentent exactement le même sujet, retourné à la vérité, de sorte que les mêmes personnages tiennent alternativement leurs armes de la main gauche et leurs rênes de la main droite; procédé des plus commodes et qui dut coûter au sculpteur peu d'efforts d'imagination. Un auteur espagnol nous donne le nom de cet ingénieux artiste, Antonio Leval, qui, ajoute-t-il naïvement, combina le tout pour former une exacte symétrie.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on n'a jamais pu tomber d'accord sur la destination du palais de Charles-Quint : suivant les uns, on devait y placer les *caballerizas*, c'est-à-dire les chevaux et carrosses de l'empereur; d'autres prétendent qu'il devait servir d'arène pour les combats de taureaux, car César était un *aficionado*, qui daigna plus d'une fois descendre dans l'arène tauromachique; cette dernière opinion nous paraît la plus vraisemblable, et nous ne voyons guère à quel autre usage aurait pu servir la cour circulaire placée au centre du monument; cette cour, aujourd'hui encombrée de ronces et de débris de toute sorte, est entourée d'une double rangée de superbes colonnes de marbre surmontées de chapiteaux doriques et ioniques, comme celles de la façade.

La construction de ce palais, commencée en 1526, fut continuée, après plusieurs interruptions, jusqu'en 1633, époque où elle fut abandonnée; en sorte que le palais est resté sans toit, les fenêtres sans vitres, les portes sans clôture, sans qu'on ait jamais su quel usage en faire; à tel point qu'à l'époque de la guerre de l'indépendance il fut sérieusement question de l'offrir au duc de Wellington. Aujourd'hui le palais n'est habité que par les lézards et les oiseaux de nuit, et il semble qu'une sorte de fatalité ait voulu, pour punir son usurpation, qu'il restât à jamais inachevé.

A l'autre extrémité s'élève la haute et imposante tour de Comarès, à l'intérieur de laquelle est la splendide salle des Ambassadeurs, que nous visiterons plus tard.

Non loin du palais, existaient jadis les *Adarves*, ligne de bastions moresques que Charles-Quint voulut également renverser, et sur l'emplacement desquels il fit élever des jardins et des fontaines dans le goût italien, aujourd'hui dans un triste état d'abandon; on voit près de cet endroit des vignes énormes, aux ceps noueux, et des cyprès gigantesques, dont la plantation remonte, suivant l'opinion populaire, au temps du dernier roi de Grenade, l'infortuné Boabdil.

C'est sous les fondations des Adarves que furent découverts, si on en croit la tradition, les fameux vases de l'Alhambra : on prétend qu'ils avaient été enfouis pleins d'or, pendant le siége de Grenade, et qu'ils furent retrouvés par le marquis de Mondéjar, gouverneur de l'Alhambra, sous Charles-Quint; il ordonna qu'ils fussent placés comme ornements dans les nouveaux jardins, qui furent payés avec le trésor qu'on venait de découvrir.

Ces magnifiques vases étaient au nombre de trois, desquels il ne reste plus aujourd'hui qu'un seul; celui-ci néanmoins suffit pour donner une idée de l'état avancé où était parvenu autrefois l'art céramique dans le royaume de Grenade.

Le vase de l'Alhambra, si remarquable par la richesse et par la variété des dessins dont toutes ses parties sont couvertes, est sans contredit le plus beau monument connu de faïence hispano-moresque, comme il est aussi le plus ancien qu'on puisse citer. Sa forme rappelle au premier abord celle des amphores antiques : elle est, comme dans ces vases élégants, d'un gracieux ovale, qui va en s'allongeant et en se rétrécissant vers la base, de sorte que cette base se termine à peu près en pointe et fait presque ressembler le vase à une toupie qui se tiendrait en équilibre; les anses sont formées de deux larges ailes qui, partant de l'extrémité d'un col évasé, vont en s'élargissant se relier à la panse [1]. Ces anses sont bordées de *cenefas* ou longues bandes d'inscriptions en caractères africains, au

1. Dans l'état actuel, le vase de l'Alhambra n'a plus qu'une de ses anses; l'autre a été cassée il n'y a pas très-longtemps, et on ne sait se qu'elle est devenue; néanmoins, dans la gravure que

milieu desquelles se jouent les arabesques les plus capricieuses. Une bande d'inscriptions du même genre règne horizontalement autour de la panse, qu'elle sépare en deux : dans la partie supérieure, sont placées en face l'une de l'autre deux grandes antilopes, animaux fantastiques à la tournure naïve, comme se plaisaient à les représenter les artistes musulmans, et qui rappellent la décoration des bronzes damasquinés et des verres émaillés qui se fabriquaient au moyen âge à Damas. Dans la partie inférieure est inscrit un ovale couvert de grandes arabesques, très-franchement dessinées et du plus beau style. L'émail du fond est d'un blanc jaunâtre, sur lequel ressortent admirablement en bleu les lettres et les ornements rehaussés d'un reflet d'or pâle, trois couleurs qui forment l'ensemble le plus harmonieux. D'après un écrivain arabe du quatorzième siècle, la ville de Malaga était particulièrement renommée pour la fabrication de ces belles faïences à reflets métalliques.

Le premier auteur qui ait parlé des vases de l'Alhambra est, je crois, le P. Echeverria, dans ses *Paseos por Granada* ou Promenades dans Grenade, espèce de guide dans la forme naïve de dialogues par demandes et par réponses, entre un Grenadin et un étranger, où il nous apprend l'histoire des fameuses *Jarras*, comme il les appelle.

L'ÉTRANGER. — Parlons de ces vases, qui, me disiez-vous, contenaient un trésor : où se trouvent-ils maintenant?

LE GRENADIN. — Aux *Adarves*, dans un petit jardin délicieux, qui fut mis en état et orné par le marquis de Mondéjar, avec l'or provenant de ce trésor. Peut-être eut-il l'intention de perpétuer le souvenir de cette découverte en plaçant dans le jardin ces vases, qui sont des pièces très-remarquables; rendons-nous à ce jardin et vous allez les voir.

L'ÉTRANGER. — Quel merveilleux jardin! quelle admirable vue! mais voyons les vases. Quel malheur! comme ils sont endommagés! Et ce qu'il y a de plus regrettable c'est que, laissés à l'abandon, comme ils le sont, ils se dégraderont chaque jour davantage.

LE GRENADIN. — Ils finiront même par être entièrement détruits : déjà il ne reste plus que les deux que vous voyez et ces trois ou quatre morceaux du troisième. Chaque personne, en sortant d'ici, veut en emporter un souvenir, et c'est ainsi que les pauvres vases sont détruits petit à petit.

L'ÉTRANGER. — Mais sur ces deux-ci, parmi les belles arabesques dont leur magnifique émail est orné, j'aperçois des inscriptions....

LE GRENADIN. — C'est vrai; mais vous voyez que, dans l'état de dégradation où sont ces vases, il n'est plus guère possible de les lire, leur émail étant usé ou enlevé. Sur ce premier vase, on ne peut guère distinguer que le nom de Dieu, deux fois répété : aucun des deux ne porte une autre inscription entièrement lisible....

Le P. Echeverria a exagéré quelque peu l'état de dégradation du vase qui reste; mais sa prédiction ne s'est malheureusement que trop justifiée. Quant à l'autre, autant qu'on peut en juger par les reproductions qui ont été faites il y a plus de cinquante ans, il était de même forme et de même dimension que celui qui subsiste; seulement, au lieu des deux antilopes affrontées, on voyait sur la panse trois cercles contenant chacun un écusson avec la devise si connue des rois de Grenade : « Il n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu. »

On ne sait ce qu'est devenu le second vase de l'Alhambra.

Un voyageur anglais nous apprend que, vers 1820, le gouverneur Montilla s'en servait pour mettre ses fleurs, et il ajoute qu'il l'offrit un jour à une dame française, qui l'emporta.

D'après une autre version, il aurait été emporté par une dame anglaise. Ce qui est malheureusement certain, c'est qu'il n'en reste plus qu'un seul, qui a été conservé par miracle; car il y a peu de temps encore on en faisait peu de cas. C'est ce que nous apprend M. Théophile Gautier, qui décrit « la pièce où, parmi des débris de toute sorte, est relégué, il faut le dire à la honte des Grenadins, le magnifique vase de l'Alhambra, haut de près de quatre pieds, tout couvert d'ornements et d'inscriptions, monument d'une rareté inestimable, qui ferait à lui seul la gloire d'un musée, et que l'incurie espagnole laisse se dégrader dans un recoin ignoble. »

Le chef-d'œuvre de la céramique hispano-moresque est aujourd'hui placé dans un lieu plus digne de son mérite; il est exposé sous la galerie de la Cour des Myrtes, où les visiteurs peuvent l'admirer en entrant à l'Alhambra.

Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

nous en donnons, Gustave Doré a restitué celle qui manque, afin de rendre au vase son aspect primitif.

On trouvera d'autres détails sur ce vase et sur la céramique espagnole dans notre *Histoire des faïences hispano-moresques*, etc. Paris, 1861, Didron.

Le vase de l'Alhambra a été reproduit très-fidèlement et presque de grandeur naturelle par MM. Deck frères, d'après les dessins et calques pris par nous sur l'original; ces habiles céramistes ont envoyé à la dernière exposition de Londres cette reproduction, qui leur a valu la grande médaille d'or.

Comme les dimensions du vase ont été publiées par différents auteurs avec des différences notables, nous les avons relevées avec le plus grand soin, et nous les donnons ici : hauteur totale : 1^{m},36; circonférence, 2^{m},25; — plus grande longueur de l'anse, 0^{m},61; — hauteur des antilopes, 0^{m},26; — hauteur des lettres, 0^{m},094 à 0^{m},055.

Le vase de l'Alhambra. — Dessin de Gustave Doré.

Les voleurs d'azuléjos, à l'Alhambra. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

La fondation de l'Alhambra. — Les gouverneurs et leurs dévastations. — La tour *de los Siete Suelos*. — Les revenants de l'Alhambra : le *cheval sans tête*, le *fantôme velu*, le *toro feroz* et son trésor. — *La Alcazaba*, la tour *del Homenage* et celle *de la Vela*. — La cloche et les jeunes filles. — La capitulation de Grenade. — L'entrée de la *casa Real*.

Avant de commencer notre promenade autour de la Plaza *de los Algibes*, et de visiter les vieilles tours arabes qui défendaient l'enceinte de l'Alhambra, nous dirons quelques mots de l'histoire du palais-forteresse des anciens rois de Grenade. Sa fondation est due, suivant toute vraisemblance, à Ibn-al-hamar (l'homme rouge), qui construisit beaucoup d'autres monuments; le fait a été contesté, mais il est confirmé par le témoignage de l'his-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17 et 353.

torien arabe Ibn-al-Khattib, qui dit que peu de temps après qu'il eut chassé les Almoravides, le sultan Ibn-al-hamar fit bâtir un palais dans la citadelle ou forteresse de cette ville, et qu'il y fixa sa résidence, dès qu'une partie de l'édifice fut terminée; il n'est donc pas permis d'en douter, c'est à ce sultan qu'est dû le monument où résidèrent ensuite les princes de sa dynastie.

Dès le neuvième siècle, il y avait sur la colline qui s'élève à gauche du Darro, une forteresse appelée Kalat-al-hamra, — le château rouge, et dont les ruines s'appellent encore aujourd'hui les tours rouges, — *torres bermejas*. Lorsque Badis Ibn Habous quitta Elvira pour fixer sa résidence à Grenade, il fit construire des murs autour de la colline et élever une citadelle à laquelle on donna le nom de Kassabah-al-hamra, c'est-à-dire la citadelle rouge, soit à cause de la couleur des murs, soit à cause de la nature du sol, qui est rougi par l'oxyde de fer. C'est dans cette Kassabah que Ibn-al-hamar fit construire le palais qui reçut le nom de *Kars-l-hamra*, c'est-à-dire le palais de l'Alhambra, parce qu'il avait été bâti dans cette enceinte, et non comme on l'a affirmé souvent, en souvenir du surnom d'Al-hamar; si tel avait été le cas, le palais, comme le fait observer M. de Gayangos, aurait été appelé Kars-l-hamri.

Mohammed II, successeur d'Ibn-al-hamar, répara les Torres bermejas, et continua l'Alhambra; il l'agrandit considérablement, et prodigua ses trésors aux nombreux artisans qu'il fit travailler au palais. Ses successeurs contribuèrent encore à embellir leur résidence, et il faut surtout signaler parmi eux Abou-l-hadjadj, qui construisit l'élégante Puerta del Vino, ainsi que la Puerta de Justicia; il fit construire plusieurs salles nouvelles, notamment celle des ambassadeurs, et employa à ces travaux la plus grande partie de ses revenus. Les dépenses étaient si considérables, qu'on était persuadé que ses revenus ne lui suffisaient pas, et qu'il cherchait, comme son contemporain Alphonse le savant, la source de ses richesses dans le secret de la transmutation des métaux. Al-Khattib assure qu'il fit repeindre et redorer tous les appartements du palais, ce qui dut coûter des sommes d'argent au-dessus de tout calcul.

Le règne d'Abou-l-hadjadj fut des plus prospères, et il sut toujours se maintenir en paix avec les Espagnols, fait qui explique bien plus naturellement que l'alchimie les richesses énormes qu'il consacra à l'Alhambra. Les successeurs de ce sultan ajoutèrent également de nouvelles constructions à l'Alhambra, mais le règne d'Abou-l-hadjadj, c'est-à-dire le milieu du quatorzième siècle, peut être considéré comme la plus belle époque de l'Alcazar moresque.

Disons aussi quelques mots de l'histoire des dévastations qu'eut à subir le célèbre palais-forteresse des rois de Grenade; lamentable histoire, car il semble que, dès la conquête, les vainqueurs se soient plu à détruire en quelques années les chefs-d'œuvre accumulés pendant près de trois siècles par la patience et le génie des Mores, dans le plus merveilleux séjour que l'imagination puisse rêver. L'Alhambra, malgré son apparence légère et gracieuse, était une construction solide jusque dans ses plus petits détails, et a bien moins souffert du temps que de la main des hommes.

Dès le temps d'Isabelle la Catholique, le zèle exagéré de quelques moines commença à effacer et à détruire beaucoup d'inscriptions arabes, qui rappelaient le souvenir de « l'abominable secte mahométane. » Nous avons vu précédemment que Charles-Quint, son petit-fils, alla bien plus loin, et qu'il poussa le vandalisme jusqu'à jeter à bas une grande partie de l'Alhambra, pour élever sur ses ruines le massif palais qui porte son nom, lourde construction qui n'a pas été achevée, et qui ne le sera sans doute jamais. L'empereur allemand ne se contenta pas de cette profanation, et nous aurons encore l'occasion d'en constater d'autres consommées par ses ordres, dans le palais moresque qu'il aurait dû respecter.

Pendant le dix-septième siècle, on n'entendit guère parler de l'Alhambra; cependant le poëte andalou Gongora, qui visita en 1627 les antiquités de Grenade, leur a consacré quelques vers très-emphatiques :

Pues eres Granada ilustre,
Granada de Personages,
Granada de Seraphines,
Granada de antiguedades!

A la fin du dix-septième siècle, l'Alhambra devint un asile pour les débiteurs insolvables; il servait en même temps de refuge à toute une population picaresque, comme des soldats vagabonds, des voleurs et autres gens sans aveu.

Plus tard, quand le palais moresque fut confié à la surveillance de gouverneurs, la plupart de ceux qui avaient pour mission de le garder et de le conserver, semblèrent s'être donné à l'envi la tâche de hâter sa ruine. Ce serait une curieuse histoire que celle de ces dévastations : nous y verrions par exemple le gouverneur Savera se servant d'un *mirador* moresque pour y établir sa cuisine; nous en verrions un autre, don Luis Bucarelli, ancien officier catalan, s'établir dans les appartements des rois de Grenade, et y loger successivement ses cinq filles avec ses cinq gendres; c'est le même, assure-t-on, qui vendit un jour, pour payer la dépense d'un combat de taureaux, les plus beaux *azulejos* dont la plupart des salles étaient ornées. A propos des azulejos, un fait bien connu à Grenade, et que nous avons entendu rapporter par plusieurs personnes, c'est qu'on les vendait au premier venu, pour les broyer et en faire du ciment comme avec des tuiles : la charge d'un âne ne coûtait que quelques réaux. Le moment viendra où il ne restera plus un seul de ces beaux carreaux de faïence : nous vîmes un jour, dans une des salles de l'Alhambra, un Anglais qui s'amusait à les enlever du mur, et qui ne se dérangea pas à notre approche, comme s'il eût fait la chose du monde la plus naturelle. Ce rival de lord Elgin paraissait avoir une grande habitude de ce petit travail, qu'il exécutait fort habilement au moyen d'un ciseau et

d'un petit marteau de poche. Doré, qui dessinait en ce moment une frise moresque, interrompit son croquis pour consigner sur son album cette petite scène de vandalisme, que nous vîmes plusieurs fois se renouveler.

Qu'est devenue la belle porte de bronze de la Mezquita? Hélas! on ne le sait que trop : elle a été brisée ainsi que les azulejos, et vendue au poids comme vieux cuivre. Les portes en bois sculpté de la salle des Abencerrages subirent un aussi triste sort. C'est M. de Gayangos qui nous raconte cette incroyable dévastation. Ces belles portes étaient encore à leur place, et en parfait état de conservation, lorsque, vers le milieu de l'année 1837, elles furent déplacées et sciées par ordre du gouverneur, et cela pour fermer une brèche dans une autre partie du palais; mais ce n'est pas tout : comme elles étaient trop grandes pour l'ouverture à laquelle on les destinait, on se servit du restant comme de bois à brûler.

Le gouverneur Montilla ne trouva guère à conserver que les murs du palais, car les serrures, les verrous et jusqu'aux vitres des fenêtres avaient disparu sous ses prédécesseurs; cependant il restait les deux vases de l'Alhambra; on a vu qu'il en offrit un à une visiteuse étrangère : Théophile Gautier nous a dit le peu de cas que l'on faisait de l'autre à l'époque où il visita Grenade.

N'oublions pas dans cette nomenclature le gouverneur Manchot, *el Gobernador Manco*, dont Washington Irving a tracé un portrait si amusant : ce singulier personnage, qui se faisait remarquer par ses moustaches en croc et par ses bottes à retroussis, portait toujours au côté une longue rapière de Tolède avec une garde à panier dans le creux de laquelle, — ô profanation! — il avait coutume de mettre son mouchoir. Ce gouverneur excentrique avait été surnommé *le roi des gueux*, à cause des nombreux fainéants et vagabonds qui vivaient tranquillement dans le palais sous son paternel gouvernement.

Il n'y a pas longtemps encore que l'Alhambra servait de bagne et de magasin aux vivres; d'ignobles *présidiarios* traînaient leurs chaînes et leur vermine dans la salle où Yousouf, commandeur des croyants, recevait ses vassaux; et des tas de morue salée s'empilaient dans celle où jadis la divine Lindaraja respirait les plus suaves parfums.

Après tant d'actes de vandalisme, on songea enfin à prendre quelque soin de cette pauvre Alhambra; des restaurations furent commencées, et on n'a pas cessé de les continuer jusqu'aujourd'hui, avec lenteur, il est vrai, mais non sans habileté; des préposés qui exploitaient à leur profit, de la façon la plus scandaleuse, la bourse des visiteurs, ont été courageusement congédiés, et une inscription, récemment placée au-dessus de la porte d'entrée, défend aux employés de recevoir la moindre *propina*.

Quelques-unes des tours qui s'élèvent au-dessus de l'enceinte de l'Alhambra, renfermaient autrefois de splendides appartements; quoique ruinées en partie aujourd'hui, plusieurs, comme la *torre de las Infantas*, la *torre del Cautivo* et celle de *la Cautiva* (du captif et de la captive), conservent encore les traces de très-belles décorations; on suppose qu'elles faisaient partie du harem et servaient de résidence aux sultanes favorites.

C'est pendant les chaudes et belles nuits du mois de juillet que nous aimions à errer au milieu de ces ruines sans égales, témoins de tant de scènes d'amour et de sang; quand les rayons de la lune venaient glacer d'une lumière argentée la haute tour de *la Vela* ou les créneaux de la *torre de Comarès* qui se détachaient en dents de scie sur l'azur sombre d'un ciel étoilé, quand les hauts cyprès aux formes fantastiques projetaient au loin leurs grandes ombres comme autant de géants, alors nous nous attendions à voir se dresser devant nous les fantômes des anciens hôtes de l'Alhambra; le valeureux More Gazul et sa bien-aimée l'incomparable Lindaraja, du sang des Abencerrages, passaient sous la voûte des figuiers, se tenant enlacés; un peu plus loin, le fier Abenamar se penchait vers la belle Galiana; seule, l'ingrate Zayda, la plus cruelle parmi les beautés moresques, restait insensible à la voix qui chantait dans le silence de la nuit ce *romance morisco* :

Bella Zayda de mis ojos,
Y del alma bella Zayda,
De las Moras la mas bella,
Y mas que todas ingrata!

Mais les dames et cavaliers mores ne sont pas les seuls qui reviennent errer la nuit dans les ruines de l'Alhambra : la tour *de los Siete Suelos*, ou des sept étages, passe pour être visitée par des fantômes, et, suivant la légende populaire, personne n'a jamais pu dépasser le quatrième étage. Des hommes courageux ayant osé tenter l'aventure, ont été repoussés à plusieurs reprises par un souffle furieux, qui non-seulement éteignait leur lumière, mais les laissait sur place immobiles et comme pétrifiés. D'autres fois ces téméraires visiteurs se sont trouvés face à face avec un terrible Éthiopien qui les menaçait de les tuer s'ils ne retournaient sur leurs pas; mais ce qui contribue par-dessus tout à rendre infranchissable ce terrible passage, c'est la présence d'une légion de Mores qui se jettent sur tous ceux qui osent paraître. Quelques personnes, il est vrai, ont essayé d'expliquer l'impossibilité de dépasser le quatrième étage en prétendant que la tour, malgré son nom, n'en a que quatre au lieu de sept; mais ceux-là sont assurément des esprits forts et des gens qui ne croient à rien.

De la même tour sort aussi, quand le ciel est bien noir, un terrible animal auquel la légende populaire a donné le nom de *Caballo descabezado*, c'est-à-dire le *cheval sans tête*, et un autre appelé *el Velludo*, ou le *Velu;* tous deux sont les gardiens perpétuels des immenses trésors enfouis sous ces tours par les Mores, qui les ont confiés à la garde de ces esprits infernaux. Ces deux ombres se promènent toutes les nuits dans les sentiers obscurs des *alamedas* de l'Alhambra, et bien des gens les ont vus : deux d'entre eux vivent encore aujourd'hui, ajoute le P. Écheverria; cet historien de Grenade, qui habita longtemps ces parages, et qui prend le

titre de « Beneficiado de la Iglesia mayor de la real fortaleza de la Alhambra », ajoute que l'un est un personnage distingué et très-connu, et l'autre un militaire, homme de beaucoup de raison et de jugement, et qui mérite toute confiance.

Le premier rencontra une nuit l'un de ces deux terribles fantômes ; seulement il n'oserait affirmer si c'était le Caballo descabezado ou le Velludo ; il incline pourtant à croire que c'était le dernier, parce qu'il lui sembla couvert de laine ou de poil. Le monstre menait à sa suite un cortége de chevaux invisibles, dont la présence ne se manifestait que par le bruit de leurs pas. Aussitôt qu'il le vit s'approcher, il tira un sabre qu'il portait à la ceinture, et lui porta trois ou quatre coups de taille ; le fantôme, que la vue des armes effrayait sans doute, poursuivit son chemin, entraînant sur ses pas la ronde infernale. Ce fait, ajoute le narrateur, me fut raconté par le témoin lui-même sur l'emplacement où arriva l'aventure, et la manière dont il me la raconta m'assure qu'il ne mentait pas.

L'autre témoin est encore plus croyable, parce que non-seulement il vit le fantôme, mais il lui parla :

« Où vas-tu ? lui demanda le Caballo, qui, du reste, était un fantôme tout à fait raisonnable et plein de courtoisie.

— Je me dirige vers l'enceinte de l'Alhambra, où j'ai mon domicile.

— Et y vas-tu avec l'intention de chercher à découvrir quelque trésor ?

— Pas le moins du monde ; je rentre chez moi et ne me soucie pas des trésors.

— C'est bien, lui dit le Descabezado ; pourvu que tu me promettes de n'y pas toucher, tu peux t'en aller où bon te semblera. »

Après ces mots, cette *canalla del otro mundo*, comme l'appelle naïvement le P. Écheverria, disparut pour continuer sa promenade infernale.

C'est aux Mores, ajoute le P. Écheverria, qu'il faut attribuer tous ces sortiléges, car la magie leur était aussi familière que leur couscoussou.

Quittant le domaine du fantastique pour rentrer dans la réalité, dirigeons-nous vers l'*Alcazaba*, dont un soleil ardent colore les murailles rugueuses des tons les plus intenses. L'Alcazaba était la citadelle de l'Alhambra, et passe pour avoir été construite par Alhamar ; on y entrait autrefois par la *torre del Homenage* (la tour de l'Hommage), énorme et massive construction qui sert encore aujourd'hui de prison pour les condamnés militaires. A un des angles de cette tour, nous remarquâmes une pierre en forme de pilier, enlevée sans aucun doute par les Mores aux ruines de l'ancienne Illiberia, et sur laquelle nous lûmes une inscription qui nous apprit qu'elle appartenait à un monument élevé par P. Valerius Lucanus à sa très-douce épouse Cornelia : *Corneliæ uxori indulgentissimæ*. Une petite cour de l'Alcazaba renferme un très-curieux monument de sculpture arabe qui doit remonter à une époque fort ancienne : c'est un grand bassin de marbre dont la forme rappelle à peu près celle des sarcophages romains, mais qui paraît avoir été destiné à recevoir l'eau d'une fontaine.

Sur une des faces sont sculptés quatre groupes affrontés représentant chacun un sujet répété : c'est un lion qui, saisissant par le cou un animal qui peut être une gazelle ou une antilope, s'apprête à le dévorer ; les Orientaux ont assez souvent, malgré la défense du Prophète, représenté des sujets analogues, tels qu'un faucon dévorant un lièvre ou une perdrix. Le bas-relief en question est d'un travail barbare et très-naïf, et rappelle assez comme faire la fontaine des Lions que nous verrons bientôt dans l'Alhambra.

A gauche de la tour del Homenage, s'élève celle *de la Armeria*, où se trouvait autrefois l'arsenal, comme son nom l'indique, et qui sert aujourd'hui de caserne. On nous a assuré qu'au commencement de ce siècle la tour de la Armeria renfermait encore des armes et armures très-curieuses provenant des anciens défenseurs de Grenade, et faisant sans doute partie de celles qui furent déposées à l'Alhambra lors de la reddition de la citadelle ; car un des articles de la capitulation stipulait que toutes les armes devaient être livrées entre les mains des vainqueurs. Or, ces glorieux trophées, précieux à plus d'un titre, furent vendus par le gouverneur don Luis Bucarelli, dont nous avons déjà parlé, pour subvenir à la dépense d'un combat de taureaux. Qui sait à quels vulgaires usages ils ont pu servir ! Peut-être auront-ils partagé le triste sort de l'*espada valenciana* de don Alonso de Céspedès, un des meilleurs capitaines de Charles-Quint : cette fameuse épée, qui pesait quatorze livres, était de la même fabrique que celle dont François Ier se servait à Pavie ; en 1809, elle tomba entre les mains d'un maçon qui, pour utiliser une lame d'une si bonne trempe, la cassa en plusieurs morceaux et en fit des truelles et autres instruments. Triste fin d'une épée qui avait été la terreur des ennemis de l'Espagne !

Pénétrons maintenant dans la fameuse *torre de la Vela* ou *de la Campana*, la plus haute, avec la *torre de Comarès*, de toutes celles de l'Alhambra, et, comme toutes les tours moresques, massive et de forme carrée ; elle servait autrefois de vigie (*vela*), et son autre nom vient de la cloche de l'arrosage (*Campana de los riegos*), qu'on appelle encore *el Reloj de los labradores*, ou l'horloge des laboureurs, parce qu'elle sert à régler pour les laboureurs de la Vega les heures d'irrigations, au moyen des différentes combinaisons des *campanadas* qu'on frappe pendant la nuit. La torre de la Vela, qui passe pour avoir été construite sous le règne d'Alhamar, fait aujourd'hui partie des armes modernes de Grenade, parce que, dit un auteur local, le son de la cloche produisit, en 1843, un effet prodigieux sur les habitants de la ville, leur donnant un courage surnaturel pour repousser les troupes rebelles qui l'assiégeaient.

Après avoir franchi une petite porte basse, nous monterons un étroit escalier qui conduit à la plate-forme de la tour de la Vela, et nous serons éblouis par la plus splendide vue qu'il soit permis à l'homme de rêver : le golfe de Naples vu du haut du Vésuve, Constantinople

La tour de Comarès. — Dessin de Gustave Doré.

vue de la Corne-d'Or, peuvent à peine donner l'idée d'un panorama aussi magique : à nos pieds, Grenade et les clochers de ses cent églises que nous apercevions à vol d'oiseau; plus loin, les hauteurs qui dominent la ville, parsemées de blanches maisons qui se détachaient sur une verdure touffue, éclairées en rose par le soleil du soir, et nous faisaient penser aux vers du poëte arabe qui compare Grenade à une coupe d'émeraude ornée de perles orientales. Plus loin encore, en face de nous, la fertile Vega étendait, comme un immense tapis, ses vingt lieues de verdure où brillaient comme des points blancs les murs de ses *alquerias*, et que sillonnait le Genil, semblable à un long ruban argenté.

Les nombreuses montagnes qui servent d'horizon à ce paysage unique au monde ont chacune un nom célèbre dans l'histoire de Grenade : c'est d'abord la Sierra de Elvira, la plus rapprochée, premier berceau de la ville phénicienne; à notre gauche, le majestueux Mulahacen et les cimes neigeuses des Alpujarras se confondant par des gradations insensibles avec les nuages rosés qui planent à l'horizon; plus loin encore, les montagnes d'Alhama et la Sierra Tejeda aux découpures bizarres; et puis encore le sommet arrondi du mont Parapanda, bien connu des *labradores* de la Vega, pour lesquels il est comme un colossal baromètre; il n'est pas un paysan qui, en voyant la montagne couronnée de nuages, ne répète ce proverbe populaire :

Cuando Parapanda se pone la montera
Llueve aunque Dios no lo quisiera.

C'est-à-dire que lorsque le mont Parapanda se coiffe de son bonnet, il doit pleuvoir quand bien même Dieu ne le voudrait pas.

A droite, également dorée par le soleil couchant, s'élevait la longue *sierra de Susana*, et plus loin encore la *sierra de Martos*, aux pieds de laquelle est bâtie l'antique Jaen.

Il est peu de pays qui rappellent au poëte et à l'historien autant de souvenirs que cette Vega de Grenade. il n'y a pas dans le monde entier, dit Garibay, un territoire qui ait été le théâtre de tant de hauts faits d'armes, et où autant de sang humain ait été répandu.

C'est la tour de la Vela qui excitait tant la convoitise d'Isabelle la Catholique ce jour où, quittant pour quelques heures le camp retranché où elle commandait en personne, elle voulut voir de plus près le siége de Grenade et les tours de l'Alhambra. La reine s'approcha jusqu'à un endroit nommé la Cubia, à une demi-lieue de Grenade, et resta un instant pensive en contemplant les tours vermeilles, la Torre de la Vela, les hauteurs de l'Albayzin et la fière Alcazaba.

C'est tout un poëme que ce long siége de Grenade : les chroniqueurs espagnols contemporains l'ont comparé au siége de Troie; il faut dire aussi que peu de villes étaient entourées d'un prestige aussi grand : Pierre Martyr rapporte que les marchands génois, qui parcouraient le monde entier, considéraient Grenade comme la ville la mieux fortifiée qui existât.

C'est au mois d'avril de l'année 1491 que les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, mirent le siége devant les derniers remparts du royaume moresque, bien décidés à ne pas se retirer avant de s'en être rendus maîtres : l'armée était forte de cinquante mille hommes, suivant les uns, de quatre-vingt mille, suivant d'autres; des étrangers de différents pays en faisaient partie : une compagnie tout entière était composée de mercenaires suisses. Il s'y trouvait même quelques aventuriers français : l'un d'eux, dont le nom n'est pas connu, publia l'année même de la reddition de la ville un intéressant récit du siége, sous le titre de : « La très-célèbre, digne de mémoire, et victorieuse prise de la ville de Grenade. — Escript à Grenade le dixiesme jour de janvier de mil CCCC XC II. » — Ce curieux petit volume in-12, d'une grande rareté, a été imprimé à Paris en 1492.

Les Rois Catholiques, pour mieux manifester leur volonté de ne pas abandonner le siége de Grenade, avaient décidé qu'une ville serait élevée sur l'emplacement même du camp, à une lieue environ de Grenade : au bout de trois mois, la ville était bâtie, et recevait le nom de *Santa-Fé*.

L'érection de Santa-Fé produisit un effet extraordinaire à Grenade, et jeta beaucoup de découragement parmi les défenseurs; cette dernière ville était toujours déchirée par des dissensions intérieures, et des symptômes d'insubordination commençaient à se manifester parmi la population ; en outre, la famine se faisait cruellement sentir, car le nombre des habitants s'était considérablement accru à la suite de l'émigration des Arabes chassés successivement par les Espagnols des différentes villes du royaume moresque.

La garnison de Grenade ne recevait ses vivres et ses renforts que de la contrée montagneuse des Alpujarras, la seule province qui ne fût pas encore soumise aux chrétiens; le marquis de Villena y fut envoyé avec l'ordre de ravager ce pays, le grenier de la capitale; il s'acquitta si bien de sa mission, qu'au bout de peu de temps quatre-vingts villes ou villages furent pillés et rasés. D'un autre côté, toutes les communications entre les Mores d'Afrique et ceux de Grenade avaient été interceptées, en sorte que ces derniers n'avaient plus de secours à espérer d'aucun côté.

Le roi de Grenade, voyant enfin que tout espoir de salut lui était enlevé, songea à faire des propositions de paix aux Espagnols, mais comme le peuple espérait toujours recevoir des renforts d'Afrique, il fut décidé qu'on les ferait dans le plus grand secret. Les premières conférences eurent donc lieu dans la nuit, au village de Churriana, à une lieue de la ville, et les termes de la capitulation ayant été discutés et établis, elle fut ratifiée par les deux parties le 25 novembre 1491.

Les principaux articles accordaient aux habitants de Grenade le libre exercice du culte mahométan et la pratique de leurs cérémonies religieuses; — ils ne devaient être molestés en rien pour leurs usages nationaux, leur langage et leur costume; — les propriétés devaient être respectées, et les Espagnols s'engageaient à fournir des

Galerie du Patio de los Arrayanes. — Dessin de Gustave Doré.

vaisseaux à ceux qui, ne voulant plus rester à Grenade, préféraient passer en Afrique; — toutes les armes devaient être remises aux vainqueurs; quant à Abdallah, on lui assigna une ville et quelques places voisines dans les Alpujarras, avec trois mille vassaux et un revenu de six millions de maravédis.

Abdallah, ou Boabdil, comme l'appellent les Espagnols, s'était engagé à remettre les clefs de la ville et des forts soixante jours après la date de la capitulation; mais les bruits de pourparlers avaient commencé à circuler parmi la population, et les conseillers de Boabdil, craignant une révolte, l'engagèrent à devancer l'époque fixée pour la reddition de la ville. Il fut en conséquence décidé que les Rois Catholiques feraient leur entrée dans Grenade le 2 janvier 1492.

Dans la matinée de ce jour à jamais mémorable, tout le camp espagnol présentait l'aspect de la plus grande allégresse; le cardinal Gonzalez de Mendoza fut envoyé en avant à la tête d'un fort détachement composé des troupes de sa maison et d'un corps de vétérans d'infanterie blanchis dans les batailles contre les Mores; ces troupes prirent possession de la citadelle de l'Alhambra; Ferdinand et Isabelle se placèrent à quelque distance en arrière, près d'une mosquée arabe, consacrée depuis à saint Sébastien. Bientôt la grande croix d'argent portée par saint Ferdinand dans ses campagnes contre les Mores, brilla au sommet de la Torre de la Vela, et les étendards de Castille et de San-Yago flottèrent sur les hautes tours de l'Alhambra. A ce glorieux spectacle, le chœur de la chapelle royale entonna le *Te Deum*, et toute l'armée, pleurant d'émotion, se prosterna à genoux.

Le 2 janvier de chaque année, Grenade est en fête pour célébrer l'anniversaire de l'entrée des Rois Catholiques. Il y a ce jour-là une foule énorme à l'Alhambra, et on peut y voir beaucoup d'habitants des montagnes voisines dans leurs costumes les plus pittoresques.

Les jeunes filles ne manquent jamais de monter à la tour de la Vela, car, suivant une croyance très-ancienne, celles qui frappent un coup sur la cloche doivent être mariées dans l'année; on ajoute même que celles qui frappent très-fort auront un meilleur mari.... On peut imaginer facilement quel vacarme il y a ce jour-là au sommet de la tour.

Sur un des piliers qui supportent la cloche placée au sommet de la tour, nous lûmes une inscription gravée en espagnol sur une plaque de bronze, et dont nous donnons la traduction à cause du grand événement qu'elle rappelle.

« Le deuxième jour de janvier 1492 de l'ère chrétienne, après sept cent soixante dix-sept ans de domination arabe, la victoire étant déclarée, et cette ville étant livrée aux S. S. rois catholiques, on plaça sur cette tour, comme une des plus hautes de la forteresse, les trois étendards, insignes de l'armée castillane; et les saintes bannières étant arborées par le cardinal Gonzalez de Mendoza et par don Gutierre de Cardenas, le comte de Tendilla agita l'étendard royal, tandis que les rois d'armes disaient à haute voix : *Granada ganada* (Grenade gagnée) par les illustres rois de Castille don Fernando et doña Isabel. »

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la disposition d'esprit des habitants de Grenade pendant les jours qui suivirent la prise de possession de leur ville par les troupes espagnoles. Suivant quelques-uns, ils se trouvèrent si heureux de cet événement, que tous en pleuraient de joie; le son des trompettes guerrières et de mille instruments de musique résonna dans l'enceinte de l'Alhambra. Les Mores partisans du roi Boabdil, qui s'étaient déclarés pour les chrétiens, et à la tête desquels était le *valeroso Muça*, se promenèrent par toutes les rues de la ville au son des tambours, des trompettes et des dulzaynas; les cavaliers mores passèrent toute la nuit à exécuter le jeu des lances et toutes sortes d'exercices équestres auxquels les rois catholiques assistèrent avec le plus grand plaisir. Cette nuit-là Grenade devint folle de gaieté, et les illuminations étaient si brillantes qu'on aurait cru que la terre était en feu.

Suivant le récit d'autres écrivains, récit beaucoup plus vraisemblable, Grenade était loin de présenter cet air de fête; la ville avait un aspect triste et morne; les rues étaient silencieuses et désertes, car les habitants s'étaient renfermés dans leurs maisons pour pleurer la perte de leur ville.

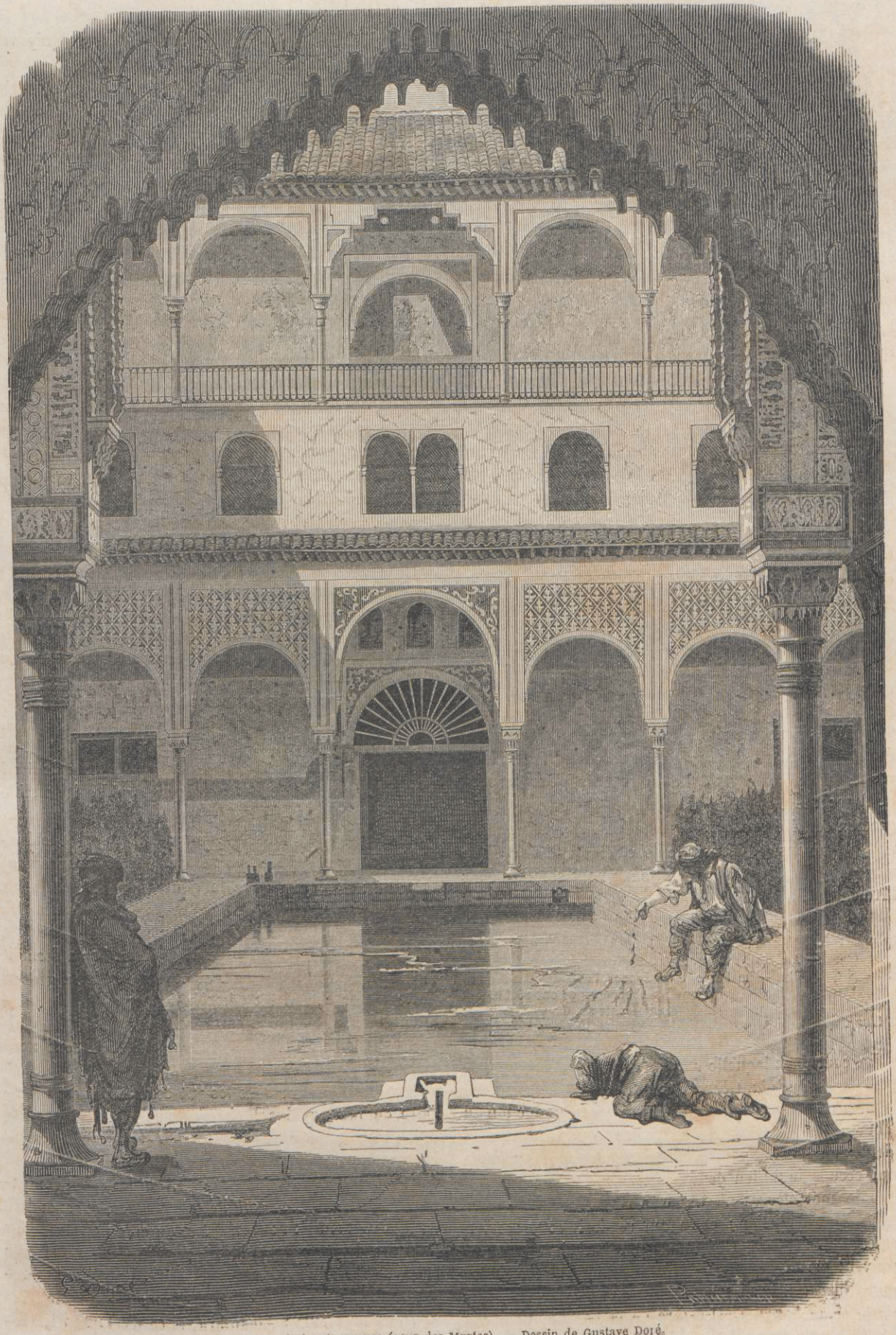
La reddition de Grenade excita dans tous les pays chrétiens une sensation immense, comme peu de temps auparavant parmi les musulmans la prise de Constantinople. A Rome, la chute de la cité moresque fut célébrée par une messe solennelle, par des processions et des fêtes publiques. A Naples, on représenta à cette occasion une espèce de drame, *Farsa*, mélange allégorique dans lequel la Foi, l'Allégresse et le faux prophète de Mahomet remplissaient les principaux rôles.

Les Mores d'Afrique apprirent avec consternation la triste fin du royaume de Boabdil; pendant plusieurs années, ils continuèrent à prier tous les vendredis dans les mosquées pour que Dieu rendît Grenade aux musulmans; et aujourd'hui encore, lorsqu'ils voient un des leurs mélancolique et pensif, ils disent : *Il pense à Grenade!*

Il ne nous reste que peu à voir avant d'entrer dans le palais des rois mores; l'église de Santa-Maria de la Alhambra, bâtie vers la fin du seizième siècle, n'a rien qui puisse nous arrêter, et nous en dirions autant de l'ancien couvent des moines Franciscains, si leur église n'avait reçu, le 18 septembre 1504, la dépouille mortelle d'Isabelle la Catholique, qui resta là jusqu'à ce qu'elle fut transportée dans la cathédrale de Grenade, après la mort de Ferdinand, son époux.

Ces églises et bien d'autres constructions occupent la place de divers édifices moresques, de la grande Mezquita, du harem; l'aspect primitif est bien changé, hélas! et si un des rois de Grenade revenait, il pourrait demander à Abenamar, *Moro de la Moreria*, comme on lui demandait dans le célèbre *romance morisco* :

Quelles sont ces hautes forteresses
Qui brillent devant moi?



Patio de los Arrayanes (cour des Myrtes). — Dessin de Gustave Doré.

— C'était l'Alhambra, seigneur,
Et cet autre la mosquée,
Et ici étaient les Alixares,
Travaillés à merveille;
Le More qui les orna
Gagnait cent doublons par jour;

Et le jour qu'il ne travaillait pas,
Il en perdait tout autant.
Cet autre, c'est le Generalife,
Jardin qui n'a pas son pareil;
Et cet autre, les tours Vermeilles,
Château de grande valeur.

. . . . . .

— Si tu le voulais, Grenade,
Avec toi je me marierais;
Cordoue et Séville
Comme arrhes et dot je t'apporterais!

— Je suis mariée, roi Don Juan,
Mariée et non pas veuve,
Et le More qui me possède
M'aime d'un grand amour!

Dans cette antique enceinte de l'Acropole des rois de Grenade il n'est pas une pierre, pour ainsi dire, qui n'ait sa légende, et qui ne rappelle un événement chanté dans quelque *romance morisco*, comme celui qui précède.

Nous allons maintenant pénétrer dans le palais proprement dit, la maison royale, *Casa real*, comme on l'appelle aujourd'hui. Passons de nouveau devant la façade imposante, mais tant de fois maudite par nous du palais de Charles-Quint; arrivé à l'un des angles, nous tournerons brusquement à droite, et nous suivrons une étroite et triste ruelle percée dans un coin obscur; arrivés en face d'une petite porte de construction moderne et de l'aspect le plus vulgaire, nous sonnons, et aussitôt un gardien coiffé du sombrero andalous vient nous ouvrir; nous le suivons, et bientôt le spectacle le plus magique vient tout à coup éblouir nos yeux; nous sommes dans l'Alhambra.

Le palais de l'Alhambra. — Le *Patio de la Alberca* ou *de los Arrayanes*. — Andrea Navagero, ambassadeur vénitien, visite l'Alhambra en 1524. — Le *Patio de los Leones*, la *Taza de los Leones*, les taches de sang. — Comment les Abencerrages ont réellement existé. — Les Zégris en massacrent trente-six dans la cour des Lions.

La cour dans laquelle nous pénétrâmes d'abord s'appelle le *Patio de la Alberca*, ce qui signifie en espagnol la cour du Réservoir, et n'est autre que la traduction du mot arabe *al-ber kah*, qui a le même sens; son nom lui vient d'un bassin ayant la forme d'un parallélogramme qui occupe le milieu de la cour. On prétend cependant que le mot *alberca* n'est que la corruption de l'arabe *barkah*, bénédiction; et ce qui rendrait cette version assez vraisemblable, c'est que le mot barkah se retrouve souvent parmi les inscriptions arabes qui décorent les murs du *patio*. Les Espagnols appellent aussi cette cour *patio de la barca*, c'est-à-dire de la barque, nom qui n'offre aucun sens raisonnable pris dans cette acception, mais qui s'explique parfaitement, si l'on veut n'y voir que la répétition du mot arabe *barkah*.

De chaque côté du bassin s'élève une haie de myrtes épais et touffus, qui ont fait donner à cette délicieuse entrée de l'Alhambra le nom très-euphonique de *patio de los Arrayanes*, cour des myrtes. *Ar-rayhan* signifie myrte en arabe, et ce mot, comme tant d'autres de la même langue, s'est conservé en espagnol sans aucune altération.

Il serait difficile de donner une idée de l'extrême élégance de ce *patio*, le plus grand et en même temps un des mieux ornés de ceux de l'Alhambra : à chaque extrémité de la pièce d'eau s'élève une galerie; les arceaux, ornés d'arabesques encadrées dans des quadrilles, sont supportés par de légères colonnes en marbre blanc de *Macael*, dont la forme élancée se reflète dans l'eau de l'*estanque*, calme et unie comme la surface d'un miroir. Les ornements des murs sont d'une délicatesse extraordinaire et beaucoup mieux conservés que ceux des autres pièces; entre les fenêtres et aux angles on voit l'écusson des rois de Grenade, de la forme usitée au quinzième siècle, sur laquelle se lit la devise arabe si connue : *Wa la ghalib illa Allah*, Et Dieu seul est vainqueur! Citons encore, parmi les inscriptions qui ornent le *patio*, ces vers d'un poëte arabe :

« Je suis comme la parure d'une fiancée douée de toutes les beautés et de toutes les perfections;

« Regarde plutôt ce vase, et tu comprendras toute la vérité de mon assertion. »

A gauche se trouve la salle où était relégué avec des débris sans valeur le magnifique vase de l'Alhambra, aujourd'hui mieux placé, comme nous l'avons dit. Est-ce à ce vase que font allusion les vers qu'on vient de lire? Ils nous paraissent trop vagues pour qu'il soit possible de rien décider à ce sujet.

L'*estanque* était autrefois entouré d'une riche balustrade moresque, qui existait intacte au commencement de ce siècle; c'est encore le gouverneur Bucarelli, ce grand dévastateur de l'Alhambra, qui la fit enlever à cette époque, et la vendit ensuite.

A l'époque des Mores, le Patio de la Alberca formait le centre de l'Alhambra; à droite, s'élevait la grande porte d'entrée, qui fut démolie du temps de Charles-Quint, ainsi que toute la partie composant le palais d'hiver, pour faire place à la vaste construction dont nous avons parlé.

Avant de pénétrer dans les autres salles, il est nécessaire de faire quelques observations sur les procédés employés par les Mores pour les ornements qui couvrent les murs du palais; malgré leur légèreté inouïe et une délicatesse infinie dans les détails, qui les a fait comparer à la guipure, leur solidité est extrême, et cependant ils sont tout simplement en plâtre durci, ou en stuc, dans le genre du *gesso duro* dont les Italiens du quinzième siècle se servaient pour mouler ces madones en bas-relief qu'ils ont répétées à l'infini. Le marbre a été très-peu employé dans l'Alhambra, si ce n'est pour les colonnes et chapiteaux, pour quelques fontaines et salles

Patio de los Leones (cour des Lions). — Dessin de Gustave Doré.

de bains, et pour de grandes dalles de pavage. Si nous en croyons un voyageur italien qui visita Grenade peu de temps après la chute de la ville, Andrea Navagero, « certains ornements étaient en ivoire : *I lavori parte son di gesso, con oro assai, e parte di avorio e oro accompagnato ;* — « ces travaux sont partie en plâtre, avec de riches dorures, et partie en ivoire accompagné d'or. »

Le même auteur nous apprend que, de son temps, le Patio était déjà planté de myrtes, et qu'on y voyait aussi quelques orangers : « *Da un canto all'altro del canale vi e una spallera di mirto bellissima, e alquanti pe di naranci.* »

A droite du Patio de la Alberca, se trouve le *Cuarto* de la Sultana, autrefois un des plus beaux appartements de l'Alhambra, mais bien dégradé aujourd'hui, car il n'y a pas très-longtemps encore il servait de magasin pour la morue dont on nourrissait les galériens.

De là nous passerons à la célèbre cour des Lions, la merveille de l'architecture moresque. Le *Patio de los Leones*, la partie la plus parfaite du palais de l'Alhambra, est bien loin d'avoir les grandes dimensions qu'on pourrait croire, et que lui donnent ordinairement les gravures de keepsakes ; c'est un parallélogramme qui ne mesure guère plus de cent pieds sur cinquante, entouré d'une galerie couverte, avec de petits pavillons à chaque extrémité. La galerie est supportée par cent vingt-huit colonnes de marbre blanc que surmontent des arceaux d'un fini et d'une délicatesse de travail extraordinaires ; les soubassements, en mosaïque de faïence de couleurs variées, ont été restaurés de manière à conserver leur aspect primitif. Les chapiteaux des colonnes, qui offrent tous les mêmes contours, paraissent uniformes au premier abord ; mais si on les examine avec attention, on s'apercevra facilement que les dessins, arabesques et inscriptions fouillés dans le marbre sont de la plus grande variété. Ces chapiteaux étaient autrefois peints et dorés ; ceux qui ont conservé leurs couleurs primitives font voir que les arabesques étaient peintes en bleu et les fonds en rouge ; les inscriptions étaient en or, ainsi qu'une partie des ornements. L'or dont on se servait venait d'Afrique, et on le battait en feuilles minces à Grenade. Cette immense quantité d'or employée explique les versions fabuleuses dont nous avons parlé, et par lesquelles on cherchait à expliquer les prodigieuses dépenses d'un des rois de Grenade.

On remarque une légère irrégularité dans la disposition des nombreuses colonnes, tantôt accouplées deux par deux, tantôt isolées ; irrégularité d'un effet charmant, qui a été calculée sans aucun doute pour rompre la monotonie. Ces colonnes étaient autrefois entièrement dorées ; après la prise de Grenade, on recula devant la dépense qu'il fallait faire pour réparer les dorures, et on trouva beaucoup plus simple et surtout plus productif de gratter les ornements pour enlever l'or. Les inscriptions, en caractères coufiques, sont prodiguées partout et chantent la louange de Dieu ; sur la bande qui entoure le tympan de l'arc principal, on en remarque une en caractères cursifs d'une élégance extrême, qui contient des souhaits de bonheur pour le sultan : « Puissent un pouvoir éternel et une gloire impérissable être le partage du maître de ce palais ! » Cette inscription rappelle l'usage, très-ancien parmi les Orientaux, de tracer sur la plupart des objets usuels des souhaits de bonheur pour le propriétaire.

Au centre du Patio, s'élève la fontaine des Lions (*la Taza de los Leones*), grande vasque dodécagonale de marbre blanc, surmontée d'une autre plus petite de forme ronde, toutes deux ornées d'inscriptions et d'arabesques en relief du plus beau travail. La vasque inférieure est supportée par douze lions, également en marbre blanc ; ces lions, qu'on pourrait tout aussi bien appeler des tigres ou des panthères, sont en réalité des animaux fantastiques ; les artistes mores, habitués à obéir à leur fantaisie, ne se sont jamais exercés à imiter la nature avec fidélité : la tête de ces lions, puisqu'il faut les appeler ainsi, est grossièrement équarrie et du dessin le plus primitif ; un trou rond figure la gueule ouverte, par laquelle s'échappe l'eau qui retombe dans la vasque ; la crinière est figurée par quelques rayures parallèles, et quatre supports carrés représentent les pattes. Malgré cette naïveté, qui va jusqu'à la barbarie, ces monstres ont un très-grand caractère décoratif qui vous saisit et vous charme, et nous avons vu peu de fontaines dont l'ensemble soit d'un effet aussi heureux que la Taza de los Leones. Les inscriptions tant soit peu emphatiques dont la fontaine moresque est ornée, ont été, la plupart du temps, traduites infidèlement. En voici la traduction littérale, que nous empruntons à M. de Gayangos :

. . . . . .

« Vois cette masse de perles scintiller de toutes parts et lancer dans les airs ses globules prismatiques,

« Qui retombent en un cercle d'écume argentée et s'écoulent ensuite parmi d'autres joyaux surpassant tout en beauté, comme ils surpassent le marbre même en blancheur et en transparence. »

« En regardant ce bassin, on croirait voir une solide masse de glace d'où l'eau s'écoule, et pourtant il est impossible de dire laquelle des deux est liquide. »

« Ne vois-tu pas comme l'onde coule à la surface, malgré le courant inférieur qui s'efforce d'en arrêter le progrès,

« Comme une amante dont les paupières sont pleines de larmes et qui les retient, craignant un délateur ? »

« Car, en vérité, qu'est cette fontaine, sinon un nuage bienfaisant qui verse sur les lions ses abondantes eaux ? »

« Telles sont les mains du calife quand, dès le matin, il se lève pour répartir de nombreuses récompenses entre les mains des soldats, les lions de la guerre. »

« O toi qui contemples ces lions rampants, sois sans crainte ! la vie leur manque et ils ne peuvent montrer leur furie. »

« O héritier d'Ansar[1] ! à toi, comme au plus illustre rejeton d'une branche collatérale, appartient cet orgueil

1. Ansar ou Ansariun est le nom qu'on donne à ceux qui suivirent Mahomet dans sa fuite de Médine. La tribu de Khazraj, à

Porte de la Torre de las Infantas. — Dessin de Gustave Doré.

de ta race qui te fait regarder avec mépris les autres rois de la terre. »

« Puissent les bénédictions de Dieu être toujours avec toi ! Puisse-t-il rendre tes sujets obéissants et t'accorder la victoire sur tes ennemis. »

Rien ne saurait donner une meilleure idée de la vie voluptueuse des Mores que cette cour des Lions, surtout si on veut se transporter par l'imagination quatre siècles en arrière : on se représentera le roi de Grenade entouré de ses femmes favorites et de ses courtisans, assis, à l'ombre des palmiers et des orangers, sur des tapis persans ou sur des coussins de cette belle soie qui se fabriquait à Grenade ; les poëtes récitaient des vers, ou les musiciens jouaient, sur le *laud* et la *dulçayna*, des *zambras* et des *leylas* moresques, dont le son se mêlait au murmure des eaux tombant de la fontaine dans les rigoles de marbre.

Lorsqu'Andrea Navagero visita l'Alhambra, en 1524, le Patio de los Leones fit une vive impression sur l'ambassadeur, habitué cependant aux merveilles de Venise ; après avoir manifesté son admiration, il ajoute ce détail, relatif à la fontaine : « Les lions sont faits de telle sorte, que lorsqu'il n'y a pas d'eau, si on prononce même à très-basse voix une parole à la bouche de l'un desdits lions, ceux qui placent leur oreille à la bouche des autres lions entendent la voix très-distinctement. »

La Cour des Lions était alors parfaitement conservée ; elle a malheureusement subi, depuis, bien des dégradations : les fines moulures ont été empâtées par un badigeon périodique ; la peinture et la dorure ont disparu en partie, et une toiture d'un aspect désagréable a remplacé les élégantes tuiles vernissées du temps des Mores. Néanmoins, tel qu'il est aujourd'hui, ce patio est le plus beau monument de ce genre qu'on puisse voir en Espagne.

Lorsque vous visiterez la cour des Lions, le guide ne manquera pas de vous faire remarquer des taches rougeâtres au fond du bassin et sur les larges dalles qui forment le pavage : c'est le sang des Abencerrages que le marbre a bu et qu'il conserve depuis quatre cents ans pour accuser chaque jour de lâches assassins. Il est vrai que les sceptiques vous diront que ces taches ne sont pas autre chose qu'une rouille rosée que le temps dépose à la longue sur le marbre blanc, et qu'il n'est pas vrai que les Zégris attirèrent les Abencerrages dans un guet-apens ; d'autres iront même plus loin, affirmant que ces deux tribus de Grenade n'ont jamais existé, si ce n'est dans l'imagination des romanciers.

Empressons-nous d'affirmer à ceux qui ne croient à rien que les Zégris et les Abencerrages ont bien et dûment existé ; d'anciens historiens arabes et espagnols très-sérieux en font mention, ainsi que des auteurs modernes très-autorisés. Rien ne nous empêche donc de croire que les taches en question sont véritablement du sang, et, pour notre part, nous croyons à ce sang comme à celui de saint Janvier.

Les Abencerrages et les Zégris étaient deux familles nobles de Grenade qui se haïssaient mortellement : les premiers, tant chantés par les *romances* moresques, et dont le nom arabe était Beni-Serraj, descendaient d'un nommé Aben-Merwan-Ibn-Serraj, qui était le vizir de Mohammed-Ibn-Iewar, roi de Cordoue vers le milieu du onzième siècle. Lors de la prise de cette ville par les chrétiens, en 1235, ils se réfugièrent à Grenade, et leur famille s'accrut à tel point que, vers la fin du quinzième siècle, elle comptait plus de cinq cents membres.

Quant aux Zégris, ils étaient originaires de Saragosse et d'autres villes d'Aragon. Quand les Espagnols s'emparèrent de ce pays, ils se retirèrent à Grenade, où on leur donna le nom patronymique de Tsegrium (pluriel de Tsegri), c'est-à-dire habitants de Tseghr ou Tsagher, nom sous lequel les Arabes connaissaient l'Aragon.

La haine que se portaient ces deux tribus s'accrut encore à l'occasion de la rivalité des deux femmes d'Abdallah. L'une, nommée Ayesha, était sa cousine ; l'autre était de naissance espagnole, et s'appelait Zoraya, c'est-à-dire étoile du soir ; les auteurs arabes s'accordent, comme nous l'avons dit, à la considérer comme la cause première de la perte de Grenade ; son nom de chrétienne était Isabelle de Solis, et elle était fille d'un gouverneur de Martos ; à la prise de cette ville par les Mores, elle fut amenée comme captive à Grenade, et comme elle était de la plus merveilleuse beauté, on la destina au harem du roi, qui ne tarda pas à ressentir pour elle un très-vif attachement. Ayesha, qui détestait sa rivale, craignit que le roi ne prît un successeur parmi les fils de Zoraya au préjudice de ses propres enfants, et intrigua secrètement contre elle. Deux partis se formèrent bientôt : les Abencerrages embrassèrent la cause de Zoraya, les Zégris se déclarèrent pour Ayesha, et bientôt la ville et l'Alhambra devinrent le théâtre de querelles sanglantes qui devaient affaiblir le royaume et amener sa chute prochaine.

Les Zégris, dont la tribu des Gomélès avait embrassé la cause, imaginèrent, pour perdre Zoraya, de l'accuser d'adultère avec un des Abencerrages, et un jour un Zégri osa s'écrier devant le roi :

« Vive Allah ! tous les Abencerrages doivent mourir, et la reine doit périr par le feu ! »

Un des Gomélès, qui était présent, fit observer qu'on ne devait pas toucher à la reine, car elle avait des défenseurs trop nombreux, et tout serait perdu.

« Tu sais, ajouta-t-il en s'adressant au roi, qu'Halbinhamad convoquera tous les siens et qu'il sera suivi des Alabezes, des Vanegas et des Gazules, qui sont tous la fleur de Grenade.

« Mais voici ce que tu dois faire pour te venger : appelle un jour tous les Abencerrages à l'Alhambra, en ayant soin de les faire venir un à un, et dans le plus grand secret ; vingt ou trente Zégris dévoués et sûrs se tiendront près de toi, armés jusqu'aux dents, et à mesure qu'un des seigneurs abencerrages entrera, il sera saisi et égorgé. Et quand il n'en restera plus un seul, si leurs amis veulent les venger, tu auras pour toi les Gomélès, les Zégris et les Maças, qui sont forts et nombreux. »

laquelle appartenaient les rois de Grenade, prétendait descendre d'un des Ansars.

Le roi finit par consentir; sur quoi Ginès Perez, qui raconte cette dramatique histoire, s'écrie : « O Grenade infortunée, quels malheurs t'attendent; tu ne pourras te relever de ta chute, ni recouvrer ta grandeur et ta richesse ! »

Le roi ne put dormir de toute la nuit : « Malheureux Abdilli, roi de Grenade, s'écria-t-il, tu es sur le point de te perdre, toi et ton royaume. »

Le jour arrivé, il se rendit dans une salle de l'Alhambra où l'attendaient beaucoup de seigneurs zégris, gomélès et maças; tous se levèrent de leurs siéges, et saluèrent le roi, en lui souhaitant une heureuse journée.

A ce moment, entra un écuyer qui apprit au roi que Muça et d'autres seigneurs abencerrages étaient arrivés pendant la nuit de la Vega, où ils avaient combattu les chrétiens avec succès, et qu'ils rapportaient deux drapeaux espagnols, et plus de trente têtes.

Le roi parut se réjouir de cette nouvelle; mais d'autres pensées le préoccupaient, et ayant appelé à part un des Zégris, il lui ordonna de faire venir dans la Cour des Lions trente des siens bien armés, et un bourreau avec tout ce qu'il fallait pour ce qui avait été convenu.

Le Zégri sortit et exécuta ponctuellement les ordres du roi, qui se rendit à la Cour des Lions, où il trouva trente cavaliers zégris et gomélès bien armés, et avec eux le bourreau. Aussitôt il ordonna à son page d'appeler Abencarrax, son alguazil mayor, qui devait être la première victime; au moment où il entra dans la Cour des Lions, les conjurés se saisirent de lui sans qu'il pût faire aucune résistance, et lui tranchèrent la tête au-dessus d'un grand bassin de marbre. Ensuite fut appelé Halbinhamad, celui qui était accusé d'adultère avec la reine, et il partagea le même sort. Trente-quatre seigneurs abencerrages, la fleur de la noblesse de Grenade, furent ainsi égorgés un à un, sans qu'on entendît le moindre bruit. Les Abencerrages avaient toujours traité les chrétiens avec humanité, et on assure que plusieurs d'entre eux déclarèrent au moment suprême qu'ils mouraient chrétiens.

Les autres seigneurs durent la vie à la présence d'esprit d'un petit page, qui entra, sans qu'on fît attention à lui, au moment même où son maître était égorgé; frappé d'épouvante en voyant tant de cadavres, il put cependant s'échapper par une porte secrète au moment où on faisait entrer un autre Abencerrage. A peine sorti de l'enceinte de l'Alhambra, il aperçut, près de la fontaine, le seigneur Malique Alabez avec Abenamar et Sarrazino, qui se rendaient au palais, où le roi les avait appelés comme les autres :

« Ah! seigneurs, leur dit le page en pleurant, par Allah! n'allez pas plus loin, si vous ne voulez mourir assassinés !

— Que veux-tu dire ? répondit Alabez.

— Sachez, seigneur, que dans la Cour des Lions on a massacré un grand nombre d'Abencerrages, parmi lesquels mon malheureux maître, que j'ai vu décapiter; Dieu a permis qu'on ne fît pas attention à moi, et j'ai pu m'échapper furtivement. Par Mahomet, seigneurs, soyez en garde contre la trahison! »

Les trois cavaliers mores restèrent pétrifiés, se regardant et ne sachant s'ils devaient croire le page. Enfin ils redescendirent, se consultant sur ce qu'ils devaient faire. Au moment où ils allaient entrer dans la rue de los Gomélès, ils rencontrèrent le capitaine Muça accompagné d'une vingtaine de cavaliers abencerrages : c'étaient ceux qui avaient été combattre les chrétiens dans la Vega, et ils venaient trouver le roi pour lui rendre compte du combat.

« Seigneurs, leur dit Alabez aussitôt qu'il les aperçut, un grand complot a été tramé contre nous; » et il leur raconta ce qui se passait.

Ils se rendirent tous à la place de Bibarrambla, et Muça, qui était capitaine général des hommes de guerre, fit sonner les *añafiles* (trompettes moresques) pour appeler ses partisans à la vengeance. Bientôt l'Alhambra fut assailli; les portes massives, qui résistaient aux coups, furent brûlées, et les Abencerrages entrèrent dans le palais comme des lions furieux, et se précipitèrent sur les traîtres : plus de cinq cents Zégris, Gomélès et Maças périrent sous leurs poignards; pas un seul ne fut épargné.

Un *romance* ou complainte populaire, qu'on chanta longtemps à Grenade, rappelle le souvenir du massacre des Abencerrages :

. . . . . .
Dans les tours de l'Alhambra
S'élevait une grande rumeur,
Et dans la ville de Grenade
Grande était la désolation,
Parce que, sans raison, le roi
Ordonna d'égorger un jour
Trente-six Abencerrages
Nobles et de grande valeur,
Que les Zégris et les Gomélès
Accusaient de trahison.

Nous allons quitter ce merveilleux Patio de los Leones, si riche en poétiques légendes; quelques-unes des plus belles salles de l'Alhambra s'ouvrent sous ses portiques, notamment la *sala de Justicia*, celle *de las dos Hermanas* (des deux sœurs), et celle des *Abencerrages;* c'est dans cette dernière que nous allons pénétrer, et nous y retrouverons encore le souvenir du dramatique événement que nous venons de raconter.

CH. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

Porte de la Sala de Justicia. — Dessin de Gustave Doré.

Croquis fait dans un faubourg de Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

La salle des Abencerrages; encore des taches de sang; histoires de revenants : les ombres des chevaliers abencerrages. — La *sala de las dos Hermanas*. — La *sala de los Embajadores;* le plafond *Artesonado;* les *Azulejos*. — Réponse d'un roi de Grenade; le récit d'un chevalier zégri : la revanche des Abencerrages; la *Hermosa Galiana*. — Le *Peinador de la reina*. — Le jardin de Lindaraja. — Le *Mirador*. — Les *Baños de la sultana*. — La *sala de Secretos*. — La *Mesquita* ou *Capilla real*. — Le *Patio de la Reja*. — Les peintures de la *sala del Tribunal*.

La salle des Abencerrages est une des plus belles de l'Alhambra, sinon une des plus grandes : la voûte, en forme de *media naranja* — de moitié d'orange — suivant l'expression espagnole, est du travail le plus merveilleux qu'on puisse imaginer : des milliers de pendentifs, ou petites coupoles pendantes, d'une variété infinie, se détachent de la voûte et s'y suspendent comme autant de stalactites. On ne pourrait mieux comparer ces étonnants plafonds moresques qu'aux alvéoles innombrables d'une ruche. Rien n'est plus curieux que leur construction purement mathématique, et d'une symétrie parfaite, malgré une apparence d'irrégularité : ces pendentifs sont formés par la combinaison de sept prismes de formes différentes, surmontés de courbes tantôt en plein cintre, tantôt en ogive. On est étonné de l'effet extraordinaire

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353 et 369.

que les architectes mores savaient obtenir avec des éléments d'une aussi grande simplicité.

La salle des Abencerrages doit son nom à ce que, suivant une tradition accréditée à Grenade, plusieurs de ces seigneurs mores y furent assassinés; des taches couleur de rouille se voient sur le rebord d'un grand bassin qui occupe le centre de la salle, et on assure que le sang est celui de plusieurs Abencerrages qui auraient été égorgés au-dessus de ce bassin, en même temps que les têtes de leurs frères tombaient dans celui de la fontaine des Lions. Le fait s'explique très-naturellement par le voisinage du *Patio de los Leones*, qui est contigu, comme on sait, à la salle des Abencerrages.

Le P. Écheverria, qui nous a raconté avec un si grand sérieux l'histoire du *Cheval sans tête* et du *Fantôme velu*, plaisante agréablement les visiteurs naïfs et sensibles qui, de son temps, s'apitoyaient sur le sort des victimes. « Il vient ici, dit le chanoine de Grenade, des hommes et des femmes qui visitent l'Alhambra, et, arrivés à la salle des Abencerrages, ils regardent avec attention le sol, et fixent leurs yeux sur le bassin; ils croient voir les ombres de ces malheureux seigneurs se dessiner sur les murs, leurs corps traînés sur les dalles, et ils voient même sur le bassin les taches de leur sang innocent; les hommes demandent vengeance au ciel contre une pareille injustice, et les femmes pleurent amèrement le malheureux sort des victimes, se répandant en malédictions contre le roi impie, tandis que d'autres bénissent mille fois le petit page qui alla porter la nouvelle du massacre à ceux qui n'étaient pas encore venus au fatal rendez-vous. »

Ainsi, ajoute le P. Écheverria, tout cela n'est que mensonge et fausseté, — *todo es mentira, falso todo*. Cela n'empêche pas le brave chanoine de nous raconter, quelques pages plus loin, que les ombres des Abencerrages reviennent chaque nuit dans la Cour des Lions, et dans la salle où plusieurs d'entre eux périrent; ces revenants font entendre, à l'heure de minuit, un lugubre murmure, « aussi fort que le bruit qu'on entend dans la cour de la Chancilleria les jours d'audience, quand il y a une grande foule; et ce murmure est produit par la voix de ces pauvres chevaliers traîtreusement égorgés, qui viennent, avec beaucoup d'autres membres de la même tribu, demander justice de la mort cruelle qu'on leur a fait souffrir; un prêtre qui venait de dire la messe à l'église de San-Cecilio m'a assuré à plusieurs reprises, en mettant la main sur son cœur, que rien n'était plus vrai que tout cela. »

C'est dans la salle des Abencerrages que se trouvaient les belles portes en bois dont nous avons parlé précédemment, et qui furent enlevées en 1837, par ordre du gouverneur, et sciées pour fermer une brèche dans une autre partie de l'Alhambra. Rien n'est plus curieux que le travail de ces portes moresques; elles sont composées d'une infinité de petits morceaux de bois résineux, ordinairement en forme de losange, et qui s'emboîtent parfaitement ensemble, de manière à former un tout très-solide. Nous avons vu chez un de nos amis des fragments presque semblables, provenant d'une ancienne mosquée du Caire.

En face de la salle des Abencerrages se trouve celle de *Las dos Hermanas*, des deux sœurs, où nous nous rendrons en traversant de nouveau la Cour des Lions. La sala de las dos Hermanas doit son nom, à ce qu'on assure, à deux larges dalles de marbre blanc qui se font remarquer, parmi celles qui forment le pavage, non-seulement par leur dimension, mais par leur couleur et leur forme, d'une égalité si parfaite, qu'on les a appelées *les Deux Sœurs*. Cette explication ne nous satisfait que médiocrement, mais il faut nous en contenter : nous avons eu beau en demander une meilleure aux auteurs les plus anciens qui ont parlé de l'Alhambra, jamais nous n'avons pu en trouver d'autre.

La sala de las dos Hermanas faisait autrefois partie des appartements particuliers des rois de Grenade; de chaque côté on remarque deux alcôves qui ont dû être destinées autrefois à recevoir des lits, et qui sont ornées les plus riches arabesques, et d'inscriptions à la louange du sultan Abou-l-Hadjadj, celui qui contribua le plus aux embellissements de l'Alhambra.

Au milieu de la salle des Deux Sœurs se trouve un bassin de marbre, comme dans celle des Abencerrages; du reste ces deux salles offrent entre elles une assez grande ressemblance quant à la disposition; seulement la première l'emporte pour l'élégance de ses ornements et pour la richesse de sa voûte ou *media naranja*. Voici quelques-unes des inscriptions qu'on y remarque, elles offrent un intérêt particulier en ce sens qu'elles se rapportent à la décoration de la salle même :

« Observe attentivement mon élégance : elle te fournira un utile commentaire sur l'art de la décoration.

« Regarde cette merveilleuse coupole! A la vue de ses admirables proportions toutes les autres coupoles pâlissent et disparaissent.

« Vois aussi ce portique, qui contient des beautés de toutes sortes.

« En vérité, ce palais n'aurait pas d'autres ornements, qu'il surpasserait encore en splendeur les hautes régions du firmament!

« Voici des colonnes ornées de toutes les perfections, et dont la beauté est devenue proverbiale.

« Lorsqu'elles sont frappées par les premiers rayons du soleil levant, elles ressemblent à autant de blocs de perles. »

Les jambages des portes présentent encore les inscriptions suivantes, dont le premier verset nous fait voir que les Mores avaient l'habitude d'orner de vases les appartements de leurs palais :

« Ceux qui me contemplent me prennent pour une fiancée qui s'adresse à ce vase, et recherche ses faveurs comme celles de son bienaimé.

« Et pourtant, je ne suis pas la seule merveille de ces lieux, car je plane avec étonnement sur un jardin dont jamais l'œil d'un homme n'a vu le semblable.

« Je fus bâtie par l'Iman Ibn-Nasr; puisse Dieu conférer à d'autres rois la majesté de ce prince! »

La salle des Deux Sœurs contient encore d'autres inscriptions, dont une partie a été cachée par des piliers de bois que l'Ayuntamiento de Grenade fit dresser aux quatre angles, dans sa barbare tentative pour décorer cette pièce, à l'occasion d'une visite que l'infant don Francisco de Paula fit à l'Alhambra en 1832.

Précédemment on y avait établi un atelier, et plus anciennement encore on y avait exécuté de maladroites restaurations, lorsque cette pièce fut habitée par Isabelle la Catholique, et par Éléonore de Portugal, femme de Charles-Quint. La voûte en *artesonado* ou stalactites est d'un travail très-compliqué, et on assure qu'elle se compose de près de cinq mille morceaux ajustés ensemble.

Les salles que nous venons de visiter ne sont rien, malgré leur élégance et leur richesse, en comparaison de la salle des Ambassadeurs, qu'on peut appeler la merveille et le chef-d'œuvre du palais des Mores; nous nous rencontrâmes, pendant notre séjour à Grenade, avec un original qui ne voulut jamais visiter les autres pièces de l'Alhambra, prétendant que celle-ci résumait toutes les beautés possibles, et qu'il était parfaitement inutile, après avoir vu la pièce capitale, de perdre son temps à des objets secondaires. Cet étrange sophiste avait tort assurément; mais si quelque chose pouvait donner à son obstination une apparence de raison, ce serait l'aspect majestueux et la rare perfection de la pièce qui faisait l'objet de son admiration exclusive.

La *sala de los Embajadores* occupe tout l'intérieur de la *torre de Comarès*, la plus vaste et la plus importante des tours de l'Alhambra; on l'appelle aussi quelquefois *sala de Comarès* ou *Comaresch*, soit parce que les artistes qui la décorèrent étaient originaires de la ville de ce nom, soit, suivant Simon de Argote, à cause du genre de ses ornements, nommé *comarragia* par les Persans, expression qui fut adoptée par les Mores; on traverse, avant d'y pénétrer, une espèce de galerie ou d'antichambre (*antesala*) plus longue que large, appelée la *sala de la Barca*, nom qui lui vient, dit-on, de sa forme allongée, ou, ce qui est plus probable, du mot arabe *barkah*, souvent répété, et qui signifie bénédiction; cette antesala est digne elle-même de la pièce à laquelle elle sert d'entrée : elle est surmontée de deux arcs qui supportent une voûte à stalactites aussi riche que celles que nous venons de décrire.

De chaque côté de la porte d'entrée sont percées, dans l'intérieur de l'arcade, deux petites niches en marbre blanc ornées des sculptures les plus délicates et du meilleur style; imitées très-probablement de celles beaucoup plus anciennes qu'on voit encore dans la mosquée de Cordoue, ces niches étaient, dit-on, destinées à recevoir les sandales des visiteurs qui les déposaient en signe de respect avant d'entrer, comme on fait encore aujourd'hui en Orient à la porte des mosquées. On a prétendu également qu'on y plaçait des *alcarrazas* ou vases de terre poreuse, dont on se sert encore en Espagne pour faire rafraîchir l'eau.

La salle des Ambassadeurs, la plus grande de celles de l'Alhambra, mesure environ quarante pieds sur chaque face, et soixante-dix de hauteur depuis le sol jusqu'à la media-naranja, dimensions très-considérables eu égard à celles des autres pièces. Cette media-naranja est faite d'un bois résineux de la famille des cèdres ou des mélèzes, que les Espagnols appellent de son nom arabe *alerce*, mot qui, soit dit en passant, a été pris assez plaisamment pour un nom d'artiste par l'auteur d'un guide en Espagne, qui attribue le plafond à *Alerce*. Les innombrables morceaux de bois qui composent la coupole s'enchevêtrent les uns dans les autres avec une variété infinie qui défie toute description. Ce genre de travail, d'une complication extrême, s'appelle, en espagnol, *artesonado*. Tout cela est peint en bleu, rouge et vert, et rehaussé de dorures auxquelles le temps a donné un ton des plus harmonieux.

Quant aux murailles, c'est toujours le même luxe d'arabesques en stuc, exécutées avec très-peu de relief et avec la délicatesse de la dentelle, au moyen du moulage; de manière qu avec quelques éléments très-simples qui se reproduisent et se combinent entre eux, les dessins se développent et se varient à l'infini. On assure qu'au seizième siècle la salle des Ambassadeurs fut restaurée sous la direction de Berruguete, le célèbre sculpteur et architecte; un fait très-curieux, c'est qu'il se servit, pour mouler les arabesques en stuc, d'anciens moules moresques en bois, conservés à l'Alhambra.

A la hauteur de cinq ou six pieds au-dessus du sol, les arabesques font place aux *azulejos*, ces carreaux de faïence vernissée dont nous avons déjà parlé et dont le nom, qui signifie *bleu* en arabe, vient probablement de ce que les premiers qu'on fit étaient de cette couleur. Ces azulejos sont de formes et de couleurs variées : tantôt ils offrent une teinte plate — ordinairement en bleu, vert, jaune orange ou violet — et forment, par la juxtaposition, les combinaisons les plus variées, où la symétrie n'exclut pas le caprice; tantôt chaque carreau présente un dessin avec diverses couleurs qui sont séparées entre elles par des traits en relief; quelquefois, dans ces derniers, la couleur brune est introduite parmi les ornements, comme, par exemple, dans les azulejos sur lesquels on voit l'écusson contenant les armoiries des rois de Grenade, avec la devise : « Il n'y a d'autre vainqueur que Dieu. » Ceux-là sont les plus beaux et aussi les plus rares; presque tous ceux qui restaient ont été enlevés, et c'est à peine si on en voit encore quelques-uns.

Les azulejos avec reliefs étaient probablement employés pour le pavage des salles, les parties en saillie préservant le fond de l'usure produite par le frottement continuel des pieds. On a objecté, il est vrai, qu'il était peu vraisemblable que des carreaux portant le nom de Dieu fussent placés à terre et foulés aux pieds, les Orientaux évitant soigneusement de marcher sur le moindre morceau de papier, dans la crainte que le nom de Dieu ne s'y trouve écrit; mais on peut répondre à cela que les Mores d'Espagne observaient beaucoup moins strictement que les musulmans orientaux les préceptes religieux du Coran, comme le prouvent la fontaine

des Lions, le bas-relief de l'Alcazaba, et les curieuses peintures que nous verrons tout à l'heure dans la salle du Jugement.

Nous ajouterons ici une observation : c'est que les azulejos sont toujours en *faïence*, et non pas en *porcelaine*, comme on l'a imprimé si souvent; il faut en dire autant du beau vase de l'Alhambra, qu'on présente aussi quelquefois comme une porcelaine, bien qu'il soit antérieur de plusieurs siècles à la fabrication de ce genre de poterie en Europe.

Les inscriptions de la salle des Ambassadeurs sont nombreuses; nous n'en citerons que quelques-unes :

« Gloire à notre sultan, le roi guerrier Abou-l-hadjadj, — que Dieu rende victorieux ! »

On lit encore, au-dessus d'un soubassement en azulejos, dans le cabinet ou *alcoba* qui fait face à la porte d'entrée :

« Ici tu es accueilli matin et soir par des paroles de bénédiction, de paix et de prospérité.

« Voici le dôme élevé et nous sommes ses filles (ceci fait allusion aux *alcobas*, qui forment dans la salle comme autant de pièces plus petites).

« Pourtant, je possède une excellence et une dignité au-dessus de toutes celles de ma race. »

La salle des Ambassadeurs était, comme l'indique son nom, la pièce d'honneur du palais, celle où avaient lieu les réceptions solennelles; c'est là que les rois de Grenade recevaient les envoyés des princes africains, porteurs quelquefois de présents perfides, témoin la tunique empoisonnée, offerte par Ahmed, roi de Fez, à Yousouf II, qui mourut, dit-on, peu de temps après l'avoir portée ; c'est là que le sultan Aboul-Hasen faisait, à l'époque de la splendeur de Grenade, cette fière réponse à l'envoyé du roi de Castille, qui exigeait un tribut en argent : « Allez dire à votre maître que dans mon hôtel des Monnaies, on ne frappe pour lui que des fers de lance ! »

Plus d'une fois aussi, ces murs si élégants furent témoins de drames sanglants : Mohammed-Ibn-Ismael ayant, dans une cérémonie publique, essuyé une insulte de son souverain, qui lui reprochait de s'être conduit lâchement dans une attaque contre les chrétiens, jura de s'en venger, et le frappa d'un coup de poignard dans cette salle, ainsi que son grand-vizir.

C'est encore dans la salle des Ambassadeurs que Boabdil, le dernier roi de Grenade, reçut la nouvelle de la mort de trente cavaliers zégris, massacrés dans la Vega par les Abencerrages, qui avaient embrassé le christianisme, et étaient devenus les vassaux du roi Ferdinand ; scène que rapporte ainsi un *romance morisco :*

« Devant le roi *Chico*, de Grenade, sont arrivés des messagers entrés par la puerta de Elvira, qui se sont rendus à l'Alhambra. Celui qui est arrivé le premier est un Zégri de renom, coiffé en signe de deuil d'un capuchon noir; après avoir mis les genoux à terre, il s'est exprimé ainsi : « Je t'apporte, seigneur, les nouvelles les plus douloureuses : sur les fraîches rives du Xenil s'étend une nombreuse armée; elle y a déployé ses enseignes de guerre, un étendard doré sur lequel est brodée une magnifique croix, plus brillante que l'argent. Et le général de ces troupes s'appelle le roi Ferdinand : tous ont fait le serment de ne pas quitter la Vega avant de s'être rendus maîtres de Grenade. Et cette armée est aussi commandée par une reine très-aimée des soldats, appelée doña Isabel, reine de haute noblesse et de grand renom. Tu me vois ici blessé dans un combat qui vient d'avoir lieu dans la Vega entre les chrétiens et les Mores : trente Zégris sont restés sur le terrain, passés au fil de l'épée ; les Abencerrages chrétiens, accompagnés d'autres chevaliers de la même religion, ont montré un courage incroyable, et ont fait ce massacre des gens de Grenade.

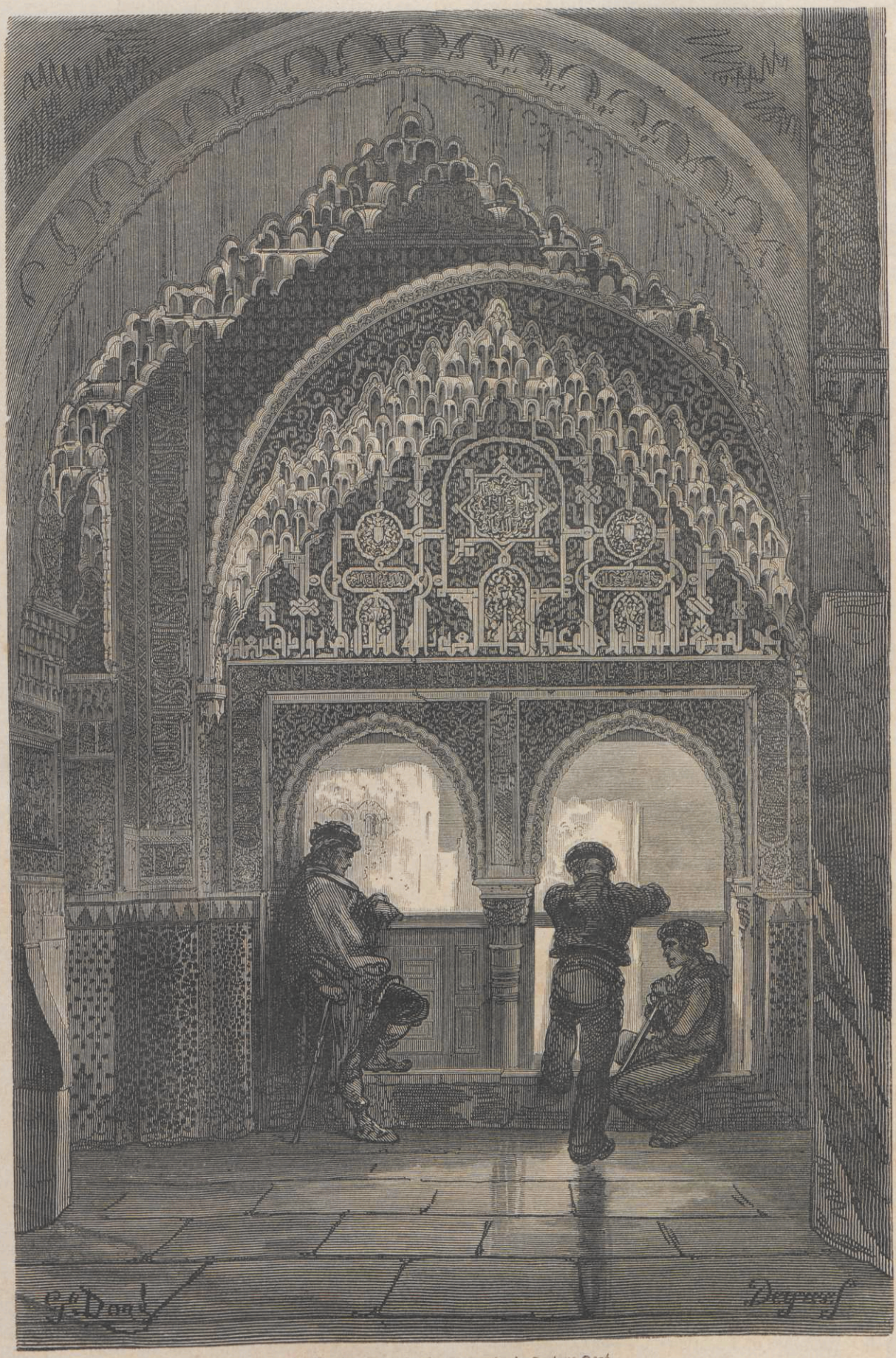
« Pardonnez-moi, pour Dieu, ô roi ! Affaibli par la perte de mon sang, je sens que la voix me manque.

« En disant ces mots, le Zégri s'évanouit, et le roi en fut tellement attristé qu'il ne put prononcer une parole. »

Si la salle des Ambassadeurs fut le théâtre de ces événements dramatiques, quelquefois aussi des scènes charmantes venaient l'égayer : c'était la belle Galiana qui, assise dans le *cuarto de Comarès* (autre nom qu'on donnait à cette salle), achevait, de ses doigts délicats, une riche broderie d'or et d'argent, émaillée de perles, de rubis et d'émeraudes ; merveille destinée au vaillant More qui rompait en sa faveur des lances dans les tournois; « le More vit content d'une pareille faveur de la dame qui règne sur son cœur, et qu'il adore de toute son âme ; si le More l'aime beaucoup, la dame le chérit plus tendrement encore, car il n'y a pas de plus vaillant chevalier dans tout le royaume de Grenade. »

En el *cuarto de Comarès*
La Hermosa Galiana,
Con estudio y gran destreza,
Labrava una rica manga
Para el fuerte Sarrazino
Que por ella juega cañas;
De aljofar y perlas finas
La manga yva esmaltada,
Con muchos recamos de oro
Y lazos finos de plata;
De esmeraldas y rubies
Por todas partes sembrada.
Contento vive el Moro
Ton el favor de tal dama
La tiene en el Corazon
Y la adora con su alma :
Si el Moro mucho la quiere
Ella mucho mas le ama,
Y no le hay mas esfuerço
En el reyno de Granada.

La salle des Ambassadeurs reçoit le jour sur chacun de ses côtés par trois fenêtres surmontées d'un double cintre; l'épaisseur des murs de la tour est telle, que ces embrasures forment comme autant d'alcôves de près de dix pieds de profondeur. De la fenêtre qui fait face à la porte d'entrée la vue est splendide : on domine, à vol



Le Mirador de Lindaraja. — Dessin de Gustave Doré.

d'oiseau, une colline surchargée de la végétation la plus luxuriante, au pied de laquelle coule le Darro.

Revenant sur nos pas, nous suivrons une longue galerie construite après la conquête, et qui vient aboutir à un petit pavillon qu'on appelle *Tocador de la Reina* ou *Peinador de la Reina*, deux noms qui signifient cabinet de toilette de la reine. Cette petite pièce, qui servait autrefois d'oratoire aux sultanes, paraît avoir été reconstruite à l'époque de Charles-Quint; elle n'a plus rien de moresque; les quatre murs sont décorés de fresques dans le goût italien de la première moitié du seizième siècle, représentant des *grotesques* en arabesques imitées de celles de Jean d'Udine et de Battista Franco. Ces fresques, d'un style excellent, ont malheureusement beaucoup souffert, et sont couvertes de noms propres et de toutes sortes d'impertinences, gravées sur la peinture par plusieurs générations de visiteurs de tous les pays. Les peintures de la voûte, moins exposées, sont un peu mieux conservées, et représentent des médaillons avec bustes, fleuves, métamorphoses et autres sujets mythologiques. Des documents conservés à la *Contaduría* nous apprennent que les auteurs de ces fresques sont des Espagnols nommés Bartolomé de Ragis, Alonzo Perez et Juan de la Fuente, et qu'elles furent exécutées en 1524.

A travers les légères colonnes de marbre blanc surmontées d'arcs surbaissés qui supportent la toiture, la vue s'étend sur un des plus merveilleux panoramas qui existent au monde : on aperçoit quand on se penche en dehors un ravin d'une profondeur immense, sur les bords duquel s'élèvent des peupliers, trembles et autres arbres touffus et serrés; on a le vertige en découvrant, bien bas sous ses pieds, les hautes cimes de ces arbres, qu'on ne voit qu'en raccourci. D'un côté s'élève l'imposante tour de Comarès, d'un autre les murs blancs du Généralife, qui ressortent sur une masse de verdure sombre. Quant à l'immense tableau de la Vega, qui se développe à l'infini, avec un horizon de montagnes formant une succession graduée de plans, il faudrait, pour essayer d'en donner une idée, employer la comparaison des opales, des saphirs et autres pierres des nuances les plus douces; c'est surtout une heure ou deux avant le coucher du soleil, après avoir passé notre journée à l'Alhambra, que nous aimions à admirer cet étonnant spectacle, et nous restions quelquefois à le contempler jusqu'à l'heure où commence le crépuscule.

Du Peinador de la Reyna on descend dans le *Patio* ou *Jardin de Lindaraja*, encombré d'une végétation touffue d'orangers, de citronniers, d'acacias et autres arbres qui croissent au hasard dans un désordre charmant. Le milieu du Patio est occupé par une belle fontaine, et de deux côtés règne une galerie supportée par de sveltes colonnes de marbre blanc.

Le *Mirador de Lindaraja*, qui domine ce petit jardin, est formé de deux fenêtres en ogive séparées par une colonne de marbre blanc; il n'est peut-être aucune partie de l'Alhambra où les ornements soient plus riches et d'un meilleur style que dans le Mirador. Le tympan qui s'élève au-dessus des deux fenêtres présente une vaste décoration composée de caractères coufiques formant des entrelacs et autres dessins variés, et peut passer pour le spécimen le plus beau et le plus complet qui existe en ce genre; aussi les inscriptions font-elles allusion à cette richesse d'ornements :

« Ces appartements renferment tant de merveilles que les yeux du spectateur y restent fixés pour toujours, s'il est doué d'une intelligence qui puisse les apprécier.

« Ici descend la tiède brise pour adoucir la rigueur de l'hiver, et apporter avec elle un air salubre et tempéré.

« En vérité, telles sont les beautés que nous renfermons, que les étoiles descendent du ciel pour nous emprunter leur lumière. »

Le Mirador doit son nom à une princesse, dont la beauté est souvent célébrée dans les *romances* et légendes moresques, sous le nom de *Zelindaraja*, *Lindaraja*, ou simplement *Daraja*. La *Hermosa lindaraja*, comme on l'appelle souvent, était du sang des Abencerrages, et fille de Mahamete, alcayde de Malaga; les romances la représentent souvent comme la dame des pensées du valeureux More Gazul, ce qui n'empêche pas qu'elle épousa le prince Nasr, frère de Yousouf, un des rois de Grenade.

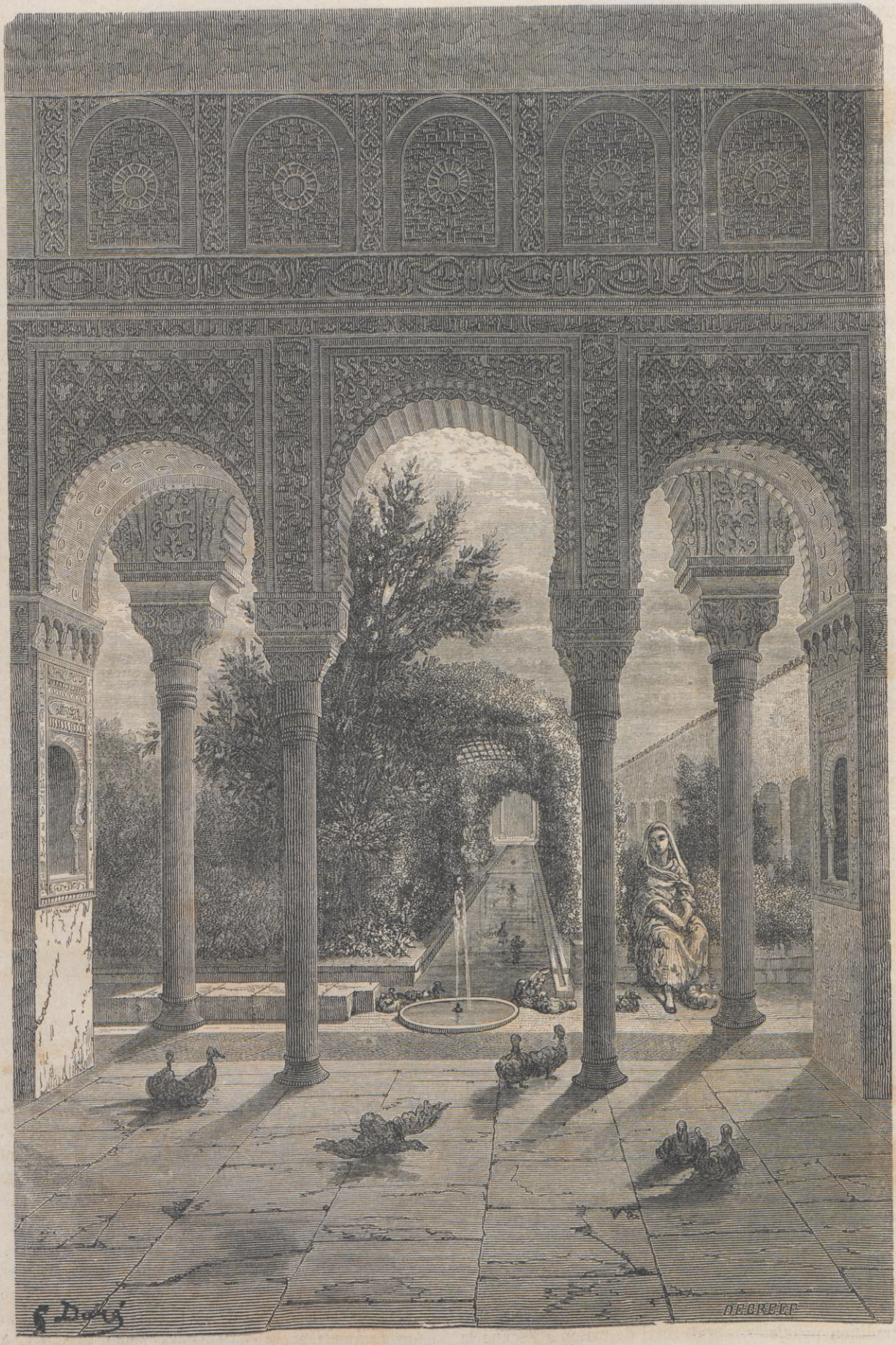
En quittant le *Jardin de Lindaraja*, nous traverserons la *Sala de Secretos*, construite sous Charles-Quint, et qui doit son nom à un effet d'acoustique produit par la conformation de la voûte, effet déjà connu du temps des Romains, et qu'il n'est pas rare de rencontrer dans d'autres édifices de différentes époques : on n'a qu'à chuchoter quelques mots dans l'un des angles, et si basse que soit la voix, elle est entendue très-distinctement par la personne qui applique son oreille à l'angle opposé.

La *Sala de las Ninfas* doit son nom à deux statues de marbre représentant des déesses; nous remarquâmes au-dessus de l'arcade intérieure un très-beau médaillon en bas-relief, dont le sujet est Jupiter sous la forme d'un cygne et caressant Léda; cette remarquable sculpture, qu'on est assez étonné de rencontrer là, est probablement l'ouvrage d'un des nombreux artistes italiens qui vinrent s'établir en Espagne dès la première moitié du seizième siècle, peut-être du Florentin Torrigiano, qui travailla quelque temps à Grenade.

A côté du Jardin de Lindaraja se trouvent également les anciens bains moresques, *los Baños de la Sultana*; ils sont composés de deux salles qu'on appelle également *el Baño del Rey* et *el Baño del Principe*, et furent construits par Mohammed V, Alghani Billah (celui qui se plaît en Dieu), dont la louange se lit parmi les inscriptions; celle-ci, qu'on lit également, montre qu'un autre sultan contribua à embellir ces bains : « Gloire à notre seigneur, Aboul Hadjadj Yousouf, commandeur des croyants : Puisse Dieu lui donner la victoire sur ses ennemis!

« Rien n'est plus merveilleux que le bonheur dont on jouit dans ce délicieux séjour. »

Les soubassements sont garnis de beaux azulejos, formant des bandes d'ornements qu'on appelle *cenefas*,



Généralife. — Dessin de Gustave Doré.

et le parement est formé de dalles de marbre blanc; le plan et la disposition intérieure de ces bains ont beaucoup d'analogie avec ceux en usage aujourd'hui dans l'Orient : les baigneurs laissaient leurs vêtements dans un élégant petit salon placé à l'entrée, et où ils retournaient après le bain ; les proportions restreintes de ces salles montrent du reste qu'elles avaient une destination privée et ne servaient qu'à un petit nombre de personnes ; nous aurons occasion de voir dans Grenade d'anciens bains publics beaucoup plus vastes, et d'une disposition différente.

La partie supérieure de la chambre de repos, supportée par quatre élégantes colonnes de marbre, était destinée aux musiciens qui jouaient de la *dulçayna*, de l'*anafil*, des *atabales* et autres instruments moresques, pendant que les personnes royales se reposaient sur des carreaux de soie après le bain; car, les Mores de Grenade étaient loin d'observer à la lettre ces versets du Coran : « Entendre la musique, c'est pécher contre la loi ; faire de la musique, c'est pécher contre la religion; y prendre plaisir, c'est pécher contre la foi, et se rendre coupable du crime d'infidélité. »

La voûte est parsemée d'étroites ouvertures en forme d'étoiles, entourées d'azulejos ; ces ouvertures ne laissaient filtrer que quelques rayons de lumière arrivant d'en haut, sans permettre à la chaleur de pénétrer dans la pièce. Andrea Navagero, l'ambassadeur vénitien dont nous avons déjà parlé, nous apprend qu'il vit ces bains tels qu'ils étaient du temps des Mores, et que ces ouvertures étaient garnies de verres de couleur. On retrouve exactement la même disposition dans les anciens bains arabes, soit en Orient, soit en Espagne ; nous l'avons observée notamment à Barcelone, à Valence et à Palma, dans l'île de Majorque.

Il ne nous reste plus que quelques salles moins importantes à visiter dans l'Alhambra : *la Mezquita*, ancienne mosquée dont Charles-Quint fit une chapelle chrétienne, qu'on appela *la Capilla real*, ne conserve que peu de traces de sa destination primitive ; cependant on voit encore près de l'entrée l'ancien *mihrab*, ou sanctuaire de la mosquée, offrant cette inscription, destinée sans doute à stimuler le zèle des croyants : « Et ne sois pas un des retardataires ! » Les autres inscriptions arabes ont fait place à la devise de Charles-Quint, qu'on lit ainsi écrite en vieux français : PLVS OVLTRE, et accompagnée des colonnes d'Hercule et autres emblèmes. Près de l'entrée de la Mezquita, le guide nous fit remarquer une fenêtre par laquelle, suivant la tradition, la sultane Ayesha fit échapper secrètement son fils Boabdil, qui gagna le quartier populeux de l'Albayzin, pour se mettre à la tête des ennemis de son père, et obtenir par la force son abdication.

Nous traverserons sans nous arrêter la *Sala de las Frutas*, qui doit son nom à des fruits qu'on voit représentés sur la voûte, et le *Patio de la Reja*, petite cour garnie d'un grillage de fer, ou *reja* qui, suivant une tradition populaire, aurait servi de prison à Jeanne la Folle, *doña Juana la Loca*, mère de Charles-Quint ; il n'y a qu'un petit malheur, c'est qu'un archéologue malavisé a trouvé dans les archives la preuve que le grillage en question avait été posé cent cinquante ans plus tard.

Nous terminerons notre visite, en revenant sur nos pas, par *la sala de Justicia*, ou salle du Jugement, appelée aussi *sala del Tribunal;* c'est plutôt une galerie divisée en trois compartiments, dont chacun est couvert d'une coupole ou voûte concave de forme ovale; on voit sur cette voûte les fameuses peintures moresques de l'Alhambra ; ces peintures sont faites sur des panneaux de cuir cousus ensemble, et cloués sur une surface concave composée de planches d'un bois résineux: le cuir est revêtu d'un enduit de plâtre qui nous a paru semblable à celui des tableaux de l'école primitive italienne; une autre analogie, c'est que les couleurs, qui paraissent préparées à la colle, ou à la détrempe, sont également sur un fond d'or semé de petits ornements en relief.

La peinture qui occupe le milieu représente dix personnages assis sur deux rangs, et à chaque extrémité de l'ovale, l'écusson des rois de Grenade supporté par deux lions ; ces personnages, au teint brun et à la barbe noire taillée en fourche, sont assis sur des coussins, et portent le costume des Mores d'Espagne, costume d'une grande simplicité : la tête est couverte du turban oriental et de la *marlota*, espèce de capuchon qui retombe sur les épaules ; le reste du vêtement se compose d'un ample *albornoz* ou burnous, descendant jusqu'aux pieds. Les dix Mores sont armés de l'*alfange*, épée moresque longue et large, exactement semblable pour la forme à celle conservée dans la famille de Campotejar, dont nous parlerons plus loin. On a pensé que ces dix personnages représentent des rois de Grenade, les dix successeurs du roi Bulharix, suivant Pedraza ; ou bien un conseil de chefs délibérant : le mouvement des mains, qui indique une discussion, rend la dernière opinion assez probable.

Une des autres peintures représente différents sujets de chasse; ici c'est un cavalier chrétien, la lance en arrêt comme un picador, perçant un lion qui se précipite sur son cheval ; à côté, un autre cavalier portant le costume moresque, combat un animal qui paraît être un ours ou un sanglier; plus loin un autre More, tenant son cheval par la bride, présente le produit de sa chasse à une dame vêtue d'une longue robe. De chaque côté s'élèvent des tours et d'élégantes fontaines d'où s'échappent des jets d'eau. Les couleurs sont encore très-vives, et forment des teintes plates, sans que les ombres soient indiquées; celles qui dominent sont le rouge vif et le rouge brique, le vert clair et foncé, et le blanc; les contours sont tracés au moyen d'un trait de bistre assez épais.

Dans le dernier tableau, on voit encore un cavalier chrétien tuant un ours de son épée et un cavalier more perçant un cerf de sa lance; un autre More, portant son *adarga*, grand bouclier de cuir exactement semblable à ceux qu'on voit à la *Real Armeria* de Madrid, frappe de

Les Torres bermejas et le Généralife. — Dessin de Gustave Doré.

sa lance un chrétien qui semble sur le point de tomber de cheval; du côté opposé deux personnages jouent aux dames (le *dâmeh* des Arabes); enfin la partie la plus intéressante du tableau représente une dame tenant enchaîné un lion couché à ses pieds; à sa droite un homme velu et barbu, tel qu'on représente les hommes sauvages dans les anciennes armoiries espagnoles, est percé d'un coup de lance par un cavalier qui fond sur lui au galop. On a fait beaucoup de suppositions au sujet de ces derniers personnages, sans avoir jamais donné une explication satisfaisante : nous croyons avoir trouvé le mot de l'énigme dans les anciens *romances moriscos*, où il est question de la devise des Zégris : *une femme tenant un lion enchaîné*, pour montrer que l'amour triomphe des plus forts; celle des Abencerrages était *un homme sauvage terrassant un lion;* il paraît donc incontestable, après ce rapprochement, que cette partie du tableau doit renfermer une allusion aux deux célèbres familles ennemies.

A quelle époque ont été faites ces curieuses peintures? on a prétendu qu'elles étaient postérieures à la prise de Grenade; mais pourquoi, si elles dataient de la domination chrétienne, aurait-on représenté les chrétiens vaincus dans le combat? En outre, le costume des chrétiens est celui de la première moitié du quinzième siècle; l'architecture, le paysage très-naïf, et d'autres détails annoncent aussi la même époque. Quant à l'auteur, il est tout à fait inconnu, mais on peut supposer que c'était quelque chrétien renégat fixé depuis longtemps à Grenade. Quoi qu'il en soit, les peintures de l'Alhambra sont du plus grand intérêt, et uniques en leur genre.

Avant de quitter l'enceinte du palais moresque, n'oublions pas de mentionner comme très-digne d'admiration, même après tant de merveilles, la porte de la *torre de las Infantas*, d'une richesse d'ornementation extraordinaire; cette tour, après avoir été du temps des Mores habitée par des princesses de la famille royale, ou par les sultanes favorites, sert aujourd'hui d'asile à quelques familles pauvres, dont la misère contraste étrangement avec le luxe d'autrefois.

Tel est cet admirable palais de l'Alhambra, si riche et si somptueux qu'on peut encore, malgré les nombreuses dégradations qu'il a subies, l'appeler avec Pierre Martyr un palais unique au monde : il faudrait, pour le bien connaître, y passer des semaines entières; et encore trouverait-on, à chaque visite nouvelle, des détails restés inaperçus d'abord. La première fois que l'on quitte ces salles féeriques, ces patios si élégants et si voluptueux, mille images délicieuses, mais confuses, se présentent à l'esprit; il semble qu'on vient de faire un rêve, et on se plaît à répéter avec Victor Hugo :

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies;
Forteresse aux créneaux festonnés et croulans,
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trèfles blancs!

Le Généralife; les cyprès de la sultane. — La Sella del Moro. — Les *Carmenes del Darro*. — La *Fuente del Avellano;* les villas moresques en 1524. — Le *Darro* et son or. — La *Plaza Nueva* et le *Zacatin*. — La cathédrale de Grenade; Alonzo Cano. — La *real Capilla;* la *Reja;* les tombeaux de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, et celui des rois catholiques.

Le *Généralife* n'est éloigné de l'Alhambra que de quelques centaines de pas; nous passerons pour nous y rendre sous la *Puerta Judiciaria*, et laissant derrière nous la fontaine de Charles-Quint, nous suivrons une des allées ombreuses du *Bosque de la Alhambra*, qui descend en suivant l'ancienne enceinte de la citadelle moresque. Après avoir traversé un ravin sombre et encombré de broussailles, la *Cuesta de los Molinos*, qui sépare la colline de l'Alhambra du *cerro del sol*, nous gravirons de nouveau un chemin ombragé par la végétation la plus charmante et la plus plantureuse : ce sont des lauriers-roses chargés de fleurs, des figuiers au feuillage sombre, des vignes séculaires, et d'énormes grenadiers dont les fruits, entr'ouverts par le soleil, laissent voir leurs grains transparents comme des rubis. Telle est l'entrée du Généralife, ancienne maison de plaisance moresque, dont le nom arabe, Jennatu-l'-arif, signifie le Jardin de l'architecte. On raconte qu'un architecte du palais en était d'abord propriétaire, et qu'un des rois de Grenade, Ismaïl-Ibn-Jaraj, étant venu le visiter, fut si émerveillé de la position qu'il acheta le jardin, et y fit construire un palais, en 1320. On passe, en entrant dans le Généralife, sous des galeries à cintre surbaissé dont les ornements en stuc, semblables à ceux des salles de l'Alhambra, sont malheureusement cachés en partie sous de nombreuses couches de badigeon. Le milieu du vaste palais qui forme l'entrée est occupé par un long bassin plein d'une eau transparente, dans laquelle se reflètent des lauriers-roses et des ifs touffus qui se courbent pour former une arcade de verdure. Parallèlement au bassin nous suivons une autre galerie, d'où la vue s'étend sur l'Alhambra; on domine de là toute l'enceinte fortifiée et le palais moresque; en voyant ces murailles épaisses et ces tours carrées et massives, on ne devinerait jamais qu'elles renferment des chefs-d'œuvre aussi délicats.

A l'extrémité opposée à l'entrée se trouve le palais proprement dit du Généralife; bien que d'une architecture et d'une décoration très-élégantes, il n'offre rien qui puisse surprendre après qu'on a visité l'Alhambra. L'extérieur est de la plus grande simplicité; les salles, peu nombreuses, du reste, sont à peine meublées; dans l'une d'elles, nous vîmes quelques portraits parfaitement ridicules représentant, avec toutes sortes d'anachronismes dans les costumes, différents personnages tels que Boabdil (el rey Chico), Gonzalve de Cordoue, et un arbre généalogique de la famille génoise de Palavicini, à laquelle appartient le marquis de Campotejar, propriétaire actuel du Généralife, qui ne l'habite jamais, et le laisse sous la garde d'un administrador. Suivant l'arbre en question, cette famille descendrait d'un prince more renégat nommé Sidi-Aya, qui se serait fait chré-

Une soiree dans la campagne de Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

lieu à l'époque du siége de Grenade, et aurait aidé les Espagnols à se rendre maîtres de son pays.

Un gros livre, ouvert sur une table, est destiné à recevoir les noms et les pensées des visiteurs; ce recueil polyglotte rempli d'impertinences, a été sans doute placé là comme dérivatif, afin d'empêcher les étrangers de salir les murs de toutes sortes de sottises.

On voyait autrefois au Généralife une magnifique épée ou *alfange* moresque, ayant appartenu, suivant la tradition au dernier roi de Grenade, et qui se trouve maintenant dans une autre propriété appartenant à la famille de Campotejar. La garde est formée de deux têtes de monstres qu'on peut prendre pour des éléphants, et est ornée de l'écusson des rois mores; la poignée et le pommeau sont couverts de diverses légendes en arabe; tout cela est du travail le plus merveilleux, en émail, ivoire et filigrane; le fourreau, également d'une conservation parfaite, est en cuir très-délicatement orné, genre de travail pour lequel les Mores d'Espagne et ceux de Fez étaient autrefois très-renommés. Cette superbe épée est une pièce de la plus grande rareté, et pourrait faire à elle seule la gloire d'une collection d'armes anciennes.

Le Généralife renfermait aussi autrefois des armures moresques rares et curieuses : « On voit deux ou trois casques placés à l'entrée, dit le P. Écheverria; il y a aussi des cottes de mailles, dont plusieurs personnes ont pris des morceaux; et il n'y a guère d'enfants qui ne gardent comme des reliques quelques fragments de cette armure défensive, qui passe pour neutraliser l'influence malfaisante du *mauvais œil*. Les amateurs d'armes anciennes qui visitent Grenade n'ont donc que peu de chances d'y trouver des cottes de mailles.

On fait voir aux étrangers, dans un des jardins du Généralife les *Cypreses de la sultana* : ce sont des cyprès vraiment gigantesques, et qui étaient déjà vieux, suivant la tradition, lorsque la sultane Zoraya allait s'asseoir sous leur ombre; on vous montrera celui sous lequel cette sultane était en conversation familière avec un seigneur abencerrage lorsqu'elle fut surprise par un membre de la tribu des Gomélès.

Ce qui fait surtout du Généralife un lieu de délices, c'est l'abondance extraordinaire de ses eaux; jamais la passion des Mores pour les irrigations ne s'est montrée avec autant de charme : ce ne sont que bassins, fontaines, jets d'eau et sources; on ne peut faire deux pas sans rencontrer un canal ou une petite rigole formée de tuiles creuses, servant de conduit à l'eau qui se précipite en bouillonnant. Les Mores, pour obtenir un pareil luxe de jeux hydrauliques, firent à deux lieues de là une large saignée au Darro, dont ils amenèrent au Généralife l'eau limpide au moyen d'un canal ou *acequia* (*ciquia* en arabe), qui traverse l'épaisse colline appelée *Cerro del sol*. Il y avait également, du temps des Mores un viaduc qui reliait le Généralife à l'Alhambra, ce qui évitait de descendre la *cuesta de los Molinos* et de remonter un coteau escarpé; c'est à peine s'il en reste des traces aujourd'hui.

Au-dessus des jardins s'élève un belvédère d'où la vue est étendue et magnifique : en tournant le dos à l'Alhambra on aperçoit au sommet du *Cerro del sol* une ruine moresque qui se détache sur cette colline brûlée par le soleil : c'est la *Silla del Moro*, la Chaise du More; On prétend que c'était autrefois une mosquée, et que ce nom vient de ce que Boabdil s'y réfugia lors des émeutes qui eurent lieu à Grenade à la suite du massacre des Abencerrages. On dit aussi que c'est de ce point élevé que ce prince regardait les combats que se livraient dans la Vega les seigneurs mores et les chevaliers espagnols; ce qui est certain c'est que de la Silla del Moro la vue est des plus étendues : on domine le cours du Darro, le Généralife et l'Alhambra, l'Albayzin, le Sacro-monte et un grand nombre de villages qu'on aperçoit comme des points blancs épars dans la Vega.

En redescendant les pentes escarpées du Cerro del Sol on arrive par un chemin très-pittoresque au milieu de charmants jardins plantés de figuiers, de vignes, de citronniers et d'orangers, qui abritent sous leur feuillage épais de petites maisons de campagne aux murs blanchis à la chaux : ce sont les *Cármenes del Darro*, petites villas dont le nom vient de l'arabe *karm*, qui signifie une vigne. C'est une des plus belles promenades de Grenade et une des plus fréquentées. Un peu plus loin se trouve la *Fuente del Avellano*, la Fontaine du Noisetier, célèbre du temps des Mores sous le nom d'*Ayn-ad-dama* (la Fontaine des Larmes), dont les Espagnols ont fait *Dinadamar*. Cette fontaine est souvent mentionnée, ainsi que celle d'*Alfacar*, par les historiens et les géographes arabes, qui leur attribuaient toutes sortes de vertus merveilleuses; on venait du Maroc et d'autres parties de l'Afrique, exprès pour boire leurs eaux. Andrea Navagero, dit que les Morisques de l'Albayzin ne voulaient boire que de l'eau de la Fuente de Alfacar; lors de son voyage à Grenade (1524), ces parages n'étaient déjà plus ce qu'ils étaient avant la conquête; alors les Mores les plus riches y avaient leurs maisons de plaisance : « La plupart sont petites, dit-il, mais toutes ont leurs eaux, et sont entourées de rosiers et de myrtes, et gracieusement ornées; ce qui fait voir que du temps que le pays était aux mains des Mores, il était beaucoup plus beau qu'aujourd'hui. Il y a beaucoup de maisons qui tombent en ruines et de jardins abandonnés, car le nombre des Mores va plutôt en diminuant qu'en augmentant, et ce sont eux qui ont si bien cultivé et planté ce pays. Les Espagnols, non-seulement dans cette ville de Grenade, mais dans tout le reste du royaume également, ne sont guère industrieux, ne plantent pas, et ne travaillent pas volontiers la terre; ils préfèrent s'adonner à la guerre ou aller chercher fortune aux Indes. Bien que Grenade ne soit pas aussi peuplée que sous les Mores, il n'y a peut-être aucune partie de l'Espagne qui soit si habitée. »

C'est ainsi que le voyageur vénitien nous dépeint la rapide décadence de Grenade sous la domination espagnole : que dirait-il s'il voyait aujourd'hui l'ancienne capitale des rois mores? Elle ne vit plus que des souvenirs du passé, et sa population, qui comptait autre-

Les bords du Darro. — Dessin de Gustave Doré.

fois près de cinq cent mille habitants, est au plus aujourd'hui de soixante-dix mille.

C'est à peine si on aperçoit aujourd'hui, dans les faubourgs de Grenade, quelques traces de ces vieilles villas moresques dont parle le voyageurs vénitien : quelques familles misérables y vivent au milieu des pourceaux qu'elles engraissent au moyen des fruits du cactus, *higos chumbos*, comme on les appelle en Andalousie. Une fois nous fûmes témoins d'une scène moitié dramatique, moitié grotesque : une mère défendait ses enfants contre une truie à laquelle ceux-ci voulaient enlever sa progéniture; scène dont Doré ne manqua pas de faire son profit.

Nous rentrerons dans Grenade en suivant les bords du Darro, encombrés d'une végétation plantureuse; comme ses sables roulent des parcelles d'or, les étymologistes, qui ne sont jamais au dépourvu, ont ainsi expliqué l'origine de son nom, *quia dat aurum;* mais c'est tout simplement l'ancien *Hádaroh*, si souvent chanté par les anciens poëtes, et dont le nom arabe signifie courant rapide, car il roule ses eaux comme un torrent. Le Darro prend sa source dans la Sierra Nevada, et arrose, avant d'entrer à Grenade la fertile vallée que les Mores appelaient Axarix, et à laquelle les Espagnols ont donné le nom de Val Paraiso, la Vallée du Paradis; outre qu'il charrie de l'or, on prétend qu'il a la vertu beaucoup moins poétique de guérir toutes les maladies des bestiaux. Au sujet de l'or du Darro, Bermudez de Pedraza raconte que lors de la visite de Charles-Quint à Grenade en 1526, la municipalité en fit faire une couronne qui fut offerte à l'impératrice Isabelle. Le même auteur parle des vases qu'on fabriquait de son temps avec la terre du Darro, « et dans lesquels, dit-il, on voit briller beaucoup de paillettes d'or; chaque vase, qui se vend deux maravédis, contient cependant plus d'un quartillo d'or, mais le travail pour l'extraire passe le profit qu'on en pourrait tirer. »

Un autre auteur espagnol nous apprend que parmi les présents offerts par les rois Mages au divin Enfant figurait de l'or du Darro; « un d'eux, ajoute-t-il, était notre compatriote : il s'appelait Ophir, et n'appartenait ni à Cadix, ni à aucune autre partie de notre Espagne, mais au fertile territoire de Grenade. » Voilà un historiên consciencieux, et qui n'omet pas les détails.

Après avoir arrosé une ravissante promenade, la *Carrera del Darro*, que domine la colline de l'Alhambra, la célèbre rivière traverse la Plaza Nueva sous une large voûte, que le P. Écheverria appelle avec emphase le plus beau pont de l'Europe et du monde entier; un pont sur lequel on a donné des fêtes, des tournois, et même des combats de taureaux.

Le Darro déborde de temps en temps, et plus d'une fois il a été sur le point de détruire la Plaza Nueva et la Zacatin qui lui fait suite et d'aller se joindre au Genil; de là cette *Coplilla* ou *Seguidilla* si connue, que les enfants chantent depuis nombre d'années :

Darro tiene prometido
El casarse con Genil,
Y se ha de llevar en dote
Plaza Nueva, y Zacatin.

Le Darro a promis
De se marier avec le Génil,
Et de lui apporter en dot
La Place-Neuve et le Zacatin.

Le Darro s'appelait autrefois el Dauro : c'est le titre qu'a pris le journal de Grenade : *El Dauro, Diario Granadino*, paraît presque tous les jours, et son format ne dépasse pas de beaucoup celui du *Tour du Monde;* un tout petit *premier Grenade*, une *gacetilla* qui donne les nouvelles locales, la *parte religiosa* qui annonce les messes, sermons, processions, neuvaines et rosaires du jour : tel est, avec l'annonce d'une *modista de Paris* ou d'une *corsetera de Madrid*, le menu ordinaire des abonnés du *Dauro*.

Entrons dans le *Zacatin*, et nous serons au cœur de la vieille ville moresque; c'était autrefois, sous le même nom, la rue commerçante par excellence; et encore aujourd'hui des centaines de marchands y vivent dans des boutiques étroites et obscures, qui n'ont guère dû changer depuis le temps de Boabdil; à voir ces piliers épais, dont l'intervalle est occupé par quelques pièces d'étoffe et autres marchandises de toute sorte, ces boutiques d'orfévres devant lesquelles les ouvriers travaillent en plein jour, on se croirait volontiers transporté cent ans en arrière dans une de nos villes de province. Il est peu de ces magasins primitifs qui n'aient leur madone, devant laquelle une petite lampe brûle jour et nuit; quelquefois le marchand s'amuse à gratter les cordes d'une guitare en attendant ses pratiques, et il arrive souvent, lorsqu'elles entrent, qu'il ne se dérange qu'après avoir achevé la *copla* commencée.

En sortant du Zacatin, on arrive à la place de Bibrambla, et, après avoir traversé quelques petites rues, on se trouve en face de la cathédrale. La façade date de la seconde moitié du seizième siècle, et, quoique d'un style bâtard, ne manque pas d'une certaine grandeur; l'intérieur est préférable : d'énormes piliers supportent une voûte majestueuse d'un très-bel effet. Nous remarquâmes une inscription assez singulière, répétée sur plusieurs de ces piliers, et commençant par ces mots : *Nadie paseo con mugeres....* c'est-à-dire : Que personne ne se promène avec des femmes.... Le reste de l'inscription menace en outre d'excommunication et d'une amende de quarante réaux (plus de dix francs) ceux qui formeront des groupes et causeront pendant le service. C'est sans doute au dix-septième siècle que le chapitre métropolitain fulmina cet arrêt : il se passait à cette époque, dans certaines églises d'Espagne, des scènes peu convenables, si nous en croyons ce passage de Mme d'Aulnoy : « Lorsque la messe étoit finie, les galants alloient se ranger autour du bénitier; toutes les dames s'y rendoient, et ils leur présentoient de l'eau bénite; ils leur disoient en même temps des douceurs.... Mais M. le nonce a défendu aux hommes, sous peine d'excommunication, de présenter de l'eau bénite aux femmes. »

Quelques chapelles très-riches en marbre du pays; de beaux vitraux et deux orgues d'une grandeur remarquable, voilà tout ce qui mérite d'être cité dans la cathédrale de Grenade; nous noterons cependant quelques ouvrages d'Alonzo Cano, peintre et sculpteur, qui était un enfant de Grenade; ses tableaux sont peu nombreux, et ne valent pas ceux qu'on voit au musée de Madrid; parmi les sculptures, il faut citer deux belles Vierges et quelques bustes en bois, malheureusement couverts de peinture, comme la plupart des statues qu'on voit dans les églises d'Espagne. Alonzo Cano eut une vie quelque peu agitée : entre autres aventures il fut un jour accusé d'avoir assassiné sa femme, et condamné à la torture, qu'il subit avec courage; on raconte même que le bourreau, par égard pour son talent, épargna son bras droit. Tout cela n'empêcha pas Alonzo Cano de devenir *racionero*, ou chanoine résidant, malgré l'opposition du chapitre de Grenade, et d'occuper ce poste pendant seize ans.

L'intérêt principal de la cathédrale de Grenade est dans la *real Capilla*, la chapelle royale, construite sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, et qui communique avec l'église, bien qu'elle ait son clergé à part. La Capilla real est une vraie merveille, décorée avec autant de goût que de richesse dans le style gothique de la fin du quinzième siècle; on y trouve partout le souvenir des rois catholiques, qui sont représentés pieusement agenouillés à droite et à gauche du grand autel. Nous remarquâmes au-dessus de cet autel quatre bas-reliefs de bois sculpté et peint extrêmement intéressants, contemporains de la reddition de Grenade, et qu'on attribue à un sculpteur nommé Vigarny; d'un côté on voit Ferdinand et Isabelle à cheval, accompagnés de leur suite et d'hommes d'armes à pied armés de fauchards, de vouges, et autres armes d'hast. L'autre bas-relief représente le roi de Grenade à pied, faisant sa soumission; il est coiffé du turban surmonté d'une couronne, et vêtu de l'*albornoz;* son cheval est tenu par deux Mores, dont l'un porte l'*adarga* ou bouclier moresque aux armes de Grenade. On voit au fond l'Alhambra et ses tours crénelées; sous la porte d'entrée défilent deux par deux des prisonniers mores, les mains liées sur la poitrine.

Les deux autres bas-reliefs représentent la conversion des vaincus; dans l'un d'eux on en voit plusieurs s'approcher de la vasque élégante d'un bénitier, et des moines, la croix dans une main, les baptisent de l'autre. Le second bas-relief offre un sujet analogue, mais il est encore plus intéressant parce qu'on y voit de nombreuses Moresques la tête couverte d'un long voile qui ne laisse apercevoir que les deux yeux.

Ces scènes de baptême nous faisaient penser au cardinal Ximénès, qui disait : « Si on ne peut conduire doucement les Mores dans le chemin du salut, il faut les y pousser. »

Un témoin oculaire, Andrea Navagero, nous apprend ce qu'étaient ces conversions : « Les Mores, dit-il, parlent leur ancienne langue; peu veulent apprendre l'espagnol. Ils sont chrétiens moitié par force, et les prêtres se soucient peu de les instruire des choses de notre foi, trouvant leur avantage à les laisser ainsi; mais, en secret, ils sont Mores comme auparavant. »

Autour des murs de la Capilla real règne une longue inscription en beaux caractères gothiques, à la louange des rois catholiques don Fernando et doña Isabelle « qui conquirent ce royaume de Grenade, le réduisirent à notre foi.... détruisirent l'hérésie, chassèrent les Mores et les Juifs de leurs royaumes, et réformèrent la religion. »

La *reja*, immense grille de fer ciselé, avec des parties dorées, est une des plus belles qu'on puisse voir; outre que le travail en est très-précieux, le style en est excellent; elle porte la signature de *Maestre Bartolomé*, avec la date de 1522. Il n'est pas de pays où les grands travaux en fer aient été mieux exécutés qu'en Espagne; nous en avons déjà admiré à Barcelone, nous aurons encore l'occasion d'en voir de très-remarquables à Tolède, à Alcala de Hénarès et dans bien d'autres endroits.

C'est dans la Capilla real qu'on voit le tombeau de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, à côté de celui où reposent Ferdinand et Isabelle. Ces deux magnifiques tombeaux égalent pour la beauté et la richesse du travail les plus beaux monuments de ce genre qui existent à Dijon, à Bruges et à Burgos; les ornements les plus riches et du meilleur goût italien de la Renaissance sont finement ciselés dans le marbre, auquel le temps a enlevé ce que sa blancheur avait de trop cru. Aux quatre angles du tombeau des rois catholiques sont assis des docteurs de l'Église, et sur les côtés on voit les douze apôtres; au sommet du monument sont couchées côte à côte, dans une attitude pleine de calme et de noblesse, les statues de Ferdinand et d'Isabelle qui reposent, tenant le sceptre et l'épée, unis comme ils le furent pendant leur glorieux règne; la tête d'Isabelle est d'une grande majesté. L'inscription qu'on lit sur le tombeau est très-caractéristique : « Les vainqueurs de la secte de Mahomet et destructeurs de la méchanceté hérétique, don Fernando, roi d'Aragon, et doña Isabelle, reine de Castille, appelés les Catholiques, sont enfermés dans ce tombeau de marbre. » « L'an 1506, dit un écrivain français contemporain, une des plus triomphantes et glorieuses dames qui depuis mille ans aient esté sur la terre alla de vie à trespas : ce fust la royne Ysabel de Castille qui ayda, le bras armé, à conquester le royaume de Grenade sur les Mores. Je veux bien asseurer aux lecteurs de ceste présente hystoire que sa vie a esté telle, qu'elle a bien mérité couronne de laurier après sa mort »

Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

Tombeau de Ferdinand et d'Isabelle, dans la cathédrale de Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

Le bohémien Rico. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Le palais de l'archevêque. — La *Plegaria.* — La *Plaza de Bibrambla;* joutes et tournois moresques; l'*auto-da-fé* du cardinal Ximenès. La porte des Oreilles. — La rue des Couteaux et la rue des Cuillers. — La place des Loups. — L'*Alcaiceria.* — Le musée.

En sortant de la cathédrale, nous traversâmes la place de las Pasiegas, où se trouve le *Palacio del Arzobispo;* cet édifice, de fort mauvais goût du reste, nous fit penser au roman de Lesage où il est question de l'archevêque de Grenade. Il était trois heures, et nous entendîmes trois coups très-sonores, paraissant frappés sur une cloche énorme : c'était en effet la plus grosse cloche de la cathédrale, appelée la *Plegaria*, qui sonnait trois heures. C'est à trois heures, le 2 janvier 1492, que les Mores livrèrent Grenade aux Espagnols, et que

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369 et 385.

les rois catholiques, qui attendaient ce signal sur les bords du Genil, virent leur étendard flotter au sommet de la *torre de la Vela*, et se prosternèrent à genoux avec toute leur armée, en remerciant Dieu de la victoire. Depuis ce temps, c'est la Plegaria qui sonne cette heure mémorable ; et lorsqu'on récite à ce moment trois Pater et trois Ave, on gagne une indulgence plénière; cette faveur fut octroyée par le pape Innocent VIII, sur la demande d'Isabelle la Catholique.

La place de las Pasiegas communique avec celle de *Vivarrambla*, ou Bib-rambla, comme on l'appelle aujourd'hui, nom qui signifie en arabe Porte du Sable, et qui vient de ce que cet endroit était autrefois couvert du sable amené par les inondations du Darro. La place de Bib-rambla est un vaste parallélogramme entouré de maisons peintes de toutes sortes de couleurs, desquelles se détachent des balcons d'un aspect très-délabré et tout à fait pittoresque ; ces maisons ont remplacé des palais moresques dont il ne reste plus de traces; c'était autrefois la place par excellence, ce que le Forum était dans la ville éternelle ; c'était aussi, au temps de la splendeur de Grenade, le théâtre des joutes, des tournois et des fêtes les plus brillantes ; aux miradores délicatement sculptés étaient suspendus des tapis de velours et de drap d'or, au lieu des lambeaux de linge qui aujourd'hui sèchent prosaïquement sur les balcons.

Les *romances* moresques sont remplis de récits de ces brillantes *escaramuzas*, ou les Zégris luttaient, sous les yeux des sultanes, de courage et d'adresse avec les Abencerrages :

Con mas de treynta en quadrilla
Hidalgos Abencerrages,
Sale el valeroso Muça
A Vivarrambla una tarde,
Por mandado de su rey
A jugar cañas, y sale,
De blanco, azul y pagizo,
Con encarnados plumages,
Acostumbrada divisa
De moros Abencerrages.

« A la tête d'une troupe de trente nobles abencerrages, arrive un soir sur la place de Vivarrambla le valeureux Muça ; il va rompre des lances pour obéir aux ordres de son roi, et porte un vêtement bleu, blanc et jaune, avec des plumes rouges, couleurs accoutumées des Abencerrages. » Les Zégris avaient des costumes vert et or, semés de croissants d'argent; toute la ville avait été convoquée au combat de taureaux, au jeu de bagues et de lances, au son des *atabales*, des *clarines* et des *añafiles*. Les plus belles dames de Grenade et des villes voisines, vêtues de leurs plus brillants atours, étaient assises aux *miradores*. A la place d'honneur on voyait la reine, toute vêtue de brocart semé de pierreries, et les cheveux ornés d'une rose rouge d'un merveilleux travail, au milieu de laquelle brillait une escarboucle qui, seule, valait une cité; à ses côtés étaient assises la brune Galiana, la belle Fatima, la divine Zayda; mais on remarquait surtout la *hermosa* Lindaraja, vêtue de toile d'argent et de damas couleur d'azur, et qui surpassait toutes les autres dames en beauté.

Toutes les dames cherchaient des yeux les Abencerrages, car il y en avait peu qui ne leur fussent favorables; aussi, dit le *romance morisco*, lorsqu'au galop de leurs chevaux aussi blancs que le cygne ils traversèrent comme le vent la place de Vivarrambla, ils laissèrent mille blessures au cœur des dames qui garnissaient les balcons.

Atraviesan qual el viento
La plaza de Vivarrambla,
Dexando en cada balcon
Mil damas amarteladas.

Les Zégris venaient ensuite, montés sur de superbes chevaux bais, puis suivaient, marchant quatre de front, les Gomélès, les Mazas, les Gazules, les Alabezes et autres familles nobles de Grenade.

La fête commença par la course de taureaux; les Abencerrages et les Zégris, jaloux de se surpasser, les combattaient avec un courage si téméraire que chacun en était effrayé : l'alcayde Alabez attira un taureau devant le balcon où se tenait sa dame, la belle Cohayda, et appelant son page : « qu'on m'apporte, dit-il, la toque couleur d'azur que m'a brodée de ses mains la belle Cohayda, fille de Llegas Hamete ; si elle jette les yeux sur moi, aucun malheur ne s'aurait m'arriver. »

Traygan me la toca azul
Que me dio para poner me
La hermosa Cohayda,
Hija de Llegas Hamete;
Que si ella me esta mirando.
Mal no puede suceder me.

Et prenant le taureau par les cornes, l'alcayde Alabez le força à baisser la tête devant la belle Cohayda. Le valeureux Albayaldos, en passant devant le mirador où était assise la dame de ses pensées, fit mettre son cheval à genoux; c'était à qui se ferait le plus remarquer par son courage et par son adresse.

Après les taureaux vinrent les jeux de bagues et les joutes de lances : plus d'une fois il arriva que ces joutes courtoises dégénérèrent en querelles auxquelles prenaient part les tribus rivales, et qui ensanglantaient Grenade.

Après la chute du royaume moresque, la place de Bib-rambla ne vit plus de ces brillantes fêtes : elle fut choisie pour l'emplacement du fameux auto-da-fé de livres arabes ordonné par le cardinal Ximénès. Ce zélé défenseur de la foi ne se contenta pas de persécuter les Mores de Grenade à cause de leur religion, malgré la clause formelle de la capitulation qui leur garantissait le libre exercice de leur culte : il fit rassembler tous les manuscrits arabes qu'on put trouver dans la ville; on les porta sur la place de Bib-rambla, et un More converti au christianisme, qui recevait du cardinal une pension de cinquante mille maravédis, eut le triste hon-

neur d'y mettre le feu de ses propres mains. On porte jusqu'à un million et vingt-cinq mille le nombre des livres ainsi détruits; ce chiffre a sans doute été exagéré par les panégyristes même du cardinal, qui croyaient exalter sa gloire en augmentant l'importance de l'auto-da-fé. Trois cents volumes seulement furent sauvés du feu : on les envoya à la bibliothèque d'Alcala de Hénarès; on assure que parmi les ouvrages précieux à divers titres qui furent détruits, un grand nombre étaient des merveilles de peinture et de calligraphie; d'autres étaient précieux par leurs reliures ornées de nacre, de perles fines, de broderies ou de ce cuir que les Mores savaient travailler si habilement.

La place de Bib-rambla ne sert plus aujourd'hui de théâtre qu'aux *Pasos* et autres processions religieuses; en temps ordinaire c'est un marché : des melons et des oignons énormes s'y empilent en tas; les tomates, ce légume favori des Espagnols, s'amoncellent semblables à de grosses vessies pleines de vermillon, les monstrueuses grappes de raisin couleur d'ambre font penser à la terre de Chanaan, et les figues entr'ouvertes, qui distillent un suc appétissant, attirent des légions de mouches bourdonnantes que les marchandes ont grand'peine à chasser.

A un des angles de la place est la *Pescaderia* ou marché au poisson, riche en *bacallao* ou morue salée, et qui s'annonce de loin en affectant l'odorat de la manière la plus désagréable. Du côté opposé se trouve *el Arco de las Orejas*, — l'Arcade des Oreilles, ancienne porte qui donne sur la place de Bib-rambla, et qui communique avec la *calle de los Cuchillos* — la rue des Couteaux. La tradition rapporte un événement qui eut lieu près de cette Arcade, le 25 juillet 1621, jour où l'on célébrait une proclamation de Philippe V : une maison voisine, surchargée de curieux, s'écroula subitement, entraînant sous ses décombres plus de deux cents personnes. Or, il y avait parmi les victimes un grand nombre de femmes ornées de riches bijoux; les voleurs profitèrent du désordre pour s'en emparer, et comme ils perdaient du temps à enlever les boucles d'oreille, ils trouvèrent plus expéditif de couper les oreilles des femmes. Depuis ce temps cette porte a pris le nom d'*Arco* ou *Puerta de las Orejas*.

La rue dont nous venons de parler s'appelle *calle de los Cuchillos*, parce qu'autrefois les *alguaciles* y réunirent les poignards enlevés aux assassins. Pour terminer cette nomenclature de noms bizarres, il faut encore citer une rue voisine qui peut faire pendant avec la précédente, la *calle de las Cucharas* — la rue des Cuillers; et enfin une petite place, voisine de la *calle de la Duquesa*, et que nous traversions quelquefois pour nous rendre à notre casa de Pupilos : c'est la *placeta de los Lobos* — la place des Loups. Nous étions curieux de savoir d'où pouvait venir ce singulier nom; nous finîmes par apprendre que c'était là qu'on apportait autrefois les têtes des loups tués dans les environs de Grenade, et qui étaient payées aux chasseurs à raison de quatre ducats chaque.

L'*Alcaiceria*, située à peu de distance de la place de Bib-rambla et du Zacatin, était, dit-on, du temps des Mores, un des marchés les plus riches de la Péninsule; on y vendait particulièrement de la soie venant de l'Alpujarra, pour laquelle le royaume de Grenade était très-renommé. C'était comme un bazar, composé d'un grand nombre de petites rues étroites et dont les entrées étaient fermées par de solides chaînes de fer. Ce curieux marché moresque, qui jouissait autrefois de nombreux priviléges, dépendait de la *jurisdiccion* de l'Alhambra : il a été complétement détruit par un incendie en 1843. Depuis on l'a reconstruit et on a pu lui rendre son aspect primitif en surmoulant, sur des fragments échappés au feu, des ornements en stuc dans le style de ceux de l'Alhambra.

Grenade possède un *Museo de pinturas*, mais, à part quelques peintures de l'école espagnole primitive, c'est une des plus tristes collections de mauvais tableaux qui se puisse voir; il n'y a pas, à vrai dire, dans toute l'Espagne un seul musée de province qui mérite ce nom, si on excepte celui de Séville. En revanche, nous signalerons aux amateurs et aux curieux une très-précieuse merveille d'art — et d'art français — qui est allée, nous ne savons comment, s'échouer à Grenade il y a plus de trois siècles. Cette merveille est un ancien autel portatif, composé de six émaux de Limoges, qui, autrefois, appartenait au couvent de San Geronimo, où fut enterré le célèbre Gonzalve de Cordoue, le *grand capitaine*. On assure même, d'après une ancienne tradition, qu'il en fit don au couvent. Quoi qu'il en soit, ces remarquables plaques, dans le style des plus anciens peintres émailleurs de Limoges, et qui peuvent être attribuées à Jean Pénicaud l'Ancien, sont d'un prix inestimable et pourraient figurer à la place d'honneur parmi les trésors de la plus riche collection.

Le musée occupe les bâtiments de l'ancien couvent de *Santo Domingo*, fondé en 1492, l'année même de la conquête de Grenade, sur l'emplacement d'un édifice moresque dont on ignore la destination. Une partie des anciens jardins existe encore : c'est une des plus délicieuses retraites qu'on puisse rêver. On assure que l'ancien palais moresque communiquait autrefois avec l'Alhambra au moyen d'un de ces nombreux souterrains qui parcouraient la ville dans tous les sens et dont quelques-uns existent encore.

Le couvent de *Santo Domingo;* Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine. — La chapelle de l'*Ave Maria;* Hernan Perez del Pulgar. — La *Cartuja*. — La *Carrera de las Angustias*. — Mariana Pineda. — Le *Salon*. — Le Genil; Boabdil et Ferdinand. — L'*Albayzin*. — La *casa del Chapiz*. — Le *Cuarto Real*. — Les bains moresques. — Philippe II défend aux Morisques de se baigner. — Le *Sacro Monte*. — Un faubourg souterrain. — Les gitanos anthropophages. — Les Vulcains du Sacro Monte. — Maquignonnage et sorcellerie. — Le bohémien *Rico*. — Un bal de gitanas; nos succès comme danseurs. — La *Pelra*. — Le *Zarandeo*. — La vieille sorcière; une scène de *Buena ventura*. Le *Calo*. — Mariages et religion des gitanos.

Les couvents étaient très-nombreux à Grenade avant leur suppression, en 1835; la plupart de ces établissements avaient été construits peu de temps après la con-

quête; celui de San Geronimo, dont nous venons de parler, était un des plus remarquables; la chapelle seule a été conservée, et on lit encore cette inscription latine sur la façade extérieure : « Gonsalvo Ferdinando de Cordova magno Hispanorum duci, Gallorum ac Turcorum terrori. » — A Gonzalve Ferdinand de Cordoue, le grand capitaine espagnol, la terreur des Français et des Turcs. Les autres parties du couvent de San Geronimo servent aujourd'hui de caserne de cavalerie.

Parmi les nombreux couvents que possédait autrefois Grenade, peu d'ailleurs méritent d'être cités. La chapelle de l'*Ave Maria*, où reposent les restes du célèbre Hernan Perez del Pulgar, *El de las Hazañas*, « celui des exploits, » comme l'appellent les Espagnols, rappelle un de ses hauts faits : se trouvant à Alhama à l'époque du siége de Grenade, il fit vœu à la sainte Vierge d'entrer dans cette ville, et de fixer un flambeau et un *Ave Maria* sur les murs de la grande mosquée, ce qu'il exécuta ponctuellement. Son tombeau se trouve entre la cathédrale et la chapelle royale, où sont enterrés les rois catholiques, ce qui a donné lieu à ce proverbe connu à Grenade : *Como Pulgar, ni dentro ni fuera*, comme Pulgar, ni dedans ni dehors.

La Chartreuse, ou *Cartuja*, est située à peu de distance de Grenade, dans une position des plus pittoresques, d'où on domine toute la Vega; l'intérieur est orné avec le plus grand luxe; il y a là des portes garnies d'ébène, d'écaille et de nacre, et des ornements en marbre d'une richesse extraordinaire. On nous fit voir quelques ruines moresques dans le jardin; il est probable qu'il y avait encore là un riche palais qui fut détruit, comme tant d'autres, pour faire place au couvent.

L'église de *San Juan de Dios* n'est remarquable que par le luxe d'ornements du plus mauvais goût, si général en Espagne à la fin du dix-septième siècle, et qu'on a appelé *Churrigueresco*, du nom de l'architecte Churriguera; c'est la caricature très-exagérée de ce que nous appelons le style rocaille ou rococo. L'église de *las Angustias*, dédiée à Notre-Dame des Douleurs, pour laquelle les Grenadins ont une vénération particulière, est également dans le style churrigueresque; elle est située sur la *Carrera de Genil*, et c'est l'église à la mode, la paroisse aristocratique de Grenade.

Cette église a donné son nom à une des promenades les plus fréquentées de la ville, la *Carrera de las Angustias;* c'est là que, dans les belles soirées, si nombreuses à Grenade, la société élégante se donne rendez-vous; les femmes sont renommées pour leur beauté, témoin le proverbe : *Las Granadinas son muy finas;* presque toutes portent la mantille noire, que le chapeau parisien, fort heureusement, n'est pas encore parvenu à détrôner; cette élégante mantille, accompagnée d'une fleur rouge simplement placée dans les plus beaux cheveux du monde, forme une coiffure naturelle qui peut défier les inventions les plus ingénieuses des modistes de l'autre côté des Pyrénées. Les femmes de Grenade sont d'une beauté plus sévère que celles des autres parties de l'Andalousie, comme les Gaditanes et les Sévillanes, par exemple, qui ont moins de noblesse, mais plus de coquetterie et plus de *brio*.

A côté de la promenade, sur la place du *Campillo*, se trouvent les principaux cafés de la ville et le théâtre, monument fort simple construit par les Français pendant qu'ils occupaient Grenade : on y donne des drames, des comédies, des *zarzuelas* ou opéras-comiques, sans préjudice du *baile nacional* (ballet national), le complément obligé du spectacle.

Sur la *Plaza de Bailen*, contiguë au Campillo, s'élève d'un côté une colonne commémorative érigée à l'acteur espagnol Maiquez, par Julian Romea, Matilde Diez et d'autres de ses camarades; de l'autre le monument expiatoire élevé par l'Ayuntamiento, ou conseil municipal de Grenade, à la mémoire de l'infortunée *Mariana Pineda*, qu'on appelle la victime de la tyrannie royale; cette dame, d'une naissance élevée et d'une beauté remarquable, fut condamnée à mort en mai 1831, et monta sur l'échafaud qu'on avait dressé sur la Plaza de Bailen pour y subir le supplice du *garrote*. Son crime était d'avoir possédé un drapeau constitutionnel, qu'on trouva dans sa maison. On assure qu'elle était innocente du prétendu crime qui lui était imputé, et que son dénonciateur, un employé subalterne du nom de Pedroza, qu'elle avait rebuté, avait traîtreusement caché chez elle le drapeau qui devait la perdre. Aujourd'hui, la victime est devenue une héroïne, et tous les ans, le jour anniversaire de sa mort, son sarcophage est porté en grande pompe à la cathédrale, où un service solennel est célébré à sa mémoire.

Le monument de Doña Mariana Pineda se compose uniquement d'un piédestal : on devait lui élever une statue de bronze, mais soit que les fonds aient manqué, soit que l'enthousiasme politique se soit refroidi, le piédestal attend toujours la statue.

Rien n'est plus merveilleux que le spectacle dont on jouit de la Carrera de las Angustias, quand on se dirige vers le *Salon*, autre splendide *alameda* qui fait suite à la Carrera : par-dessus la haute barrière de verdure formée par les arbres du Salon, on voit s'élever, comme une immense toile de fond, les cimes neigeuses de la Sierra Nevada; il n'existe pas dans le monde entier une promenade d'où l'on jouisse d'un pareil spectacle : vers le soir, les sommets de l'immense montagne se revêtent des couleurs les plus riches et les plus transparentes : le manteau de neige qui la couvre, éclairé par les rayons du soleil couchant, prend des tons de nacre et d'opale, tandis que les anfractuosités restées dans l'ombre se colorent d'un bleu aussi pur mais plus doux que le saphir. Nous nous plaisions chaque soir à observer les jeux de lumière et les changements incessants que le soleil, en s'abaissant vers l'horizon, mêlait à ce sublime spectacle, jusqu'à ce que, le jour finissant, les lumières et les ombres disparussent dans les demi-teintes du crépuscule; alors la Sierra Nevada ne nous apparaissait plus que comme une grande masse d'un blanc uniforme, dont les déchirures se découpaient nettement sur un ciel rougeâtre parsemé de longs nuages violacés.

Les grottes des Gitanos, au Sacro Monte. — Dessin de Gustave Doré.

Le *Salon*, qui fait suite à la Carrera de las Angustias, est la plus vaste et la plus belle promenade de la ville; et il n'en est guère en Espagne qui puisse lui être comparée, pas même celle de Madrid qui porte le même nom. C'est une large allée de quatre cents pas de long, ornée à chaque extrémité d'une grande fontaine, l'une appelée la *Bombe*, et l'autre la *Fontaine des Grotesques*, à cause de certains monstres ou dieux marins de l'aspect le plus comique. L'allée principale est formée d'arbres gigantesques dont les branches entrelacées se rejoignent pour former une voûte élevée, impénétrable aux rayons du soleil; cette grande allée, comparable à la voûte d'une cathédrale, est flanquée de deux petites allées latérales, qui formeraient les bas côtés; le parfum des jasmins et des myrtes, le murmure des fontaines lançant leurs eaux limpides jusqu'à la cime des arbres, l'ombre et la fraîcheur qui ne cessent de régner, font du *Salon* un séjour délicieux pendant les chaleurs de l'été.

Le Genil, cette rivière au nom si poétique, roule, en suivant l'allée de droite du salon, ses eaux transparentes sur un lit de cailloux; plus modeste que le Darro, dont le sable contient de l'or, il se contente, dit-on, de rouler des parcelles d'argent : le nom du Genil vient de l'Arabe *Shinil* ou *Shingil*, et n'a aucun rapport, comme on l'a prétendu, avec le *rio de San Gil*, ou rivière de Saint-Gilles; on assure même que le nom arabe n'est que la corruption du *Singilis* des Romains. Le Genil prend naissance dans les flancs de la Sierra Nevada, dans le *barranco* del infierno, — le ravin de l'enfer, — et après avoir reçu près de l'Alameda du Salon, les eaux du rapide Darro, il court, grossi de nombreux affluents, à travers la Vega qu'il fertilise; aussi les poëtes arabes ont-ils comparé la rivière de Grenade au Nil, non-seulement à cause de la fertilité qu'il apporte dans la vallée qu'il parcourt, mais à cause de son nom, dont la première moitié signifie *cent* en arabe : « Que le Caire, disent-ils en jouant sur le double sens, ne vante pas tant son *Nil*, puisque Grenade en possède *cent*. » Le Genil passe ensuite à Loja, arrose la vallée d'Ecija, et va mêler, près de Palma, ses eaux à celles du Guadalquivir.

C'est sur le pont du Genil que le malheureux Boabdil, peu de temps après avoir quitté son palais qu'il ne devait jamais revoir, et accompagné pour toute escorte de cinquante cavaliers fidèles, rencontra Ferdinand et Isabelle, qui se dirigeaient vers l'Alhambra; d'après le récit de Mendoza et de Pierre Martyr, aussitôt que l'ancien roi de Grenade aperçut le roi d'Espagne, il voulut descendre de cheval pour baiser la main du vainqueur, en signe d'hommage; mais Ferdinand s'empressa de le prévenir, et l'embrassa avec toutes les marques de la sympathie et du respect. Boabdil remit alors au vainqueur les clefs de l'Alhambra, en lui disant : « Elles t'appartiennent, ô Roi puissant et exalté, puisqu'Allah l'ordonne ainsi : use de ta victoire avec clémence et modération! »

Il existe une très-grande contradiction entre ce récit et celui des auteurs arabes : ils prétendent que Boabdil fut obligé de descendre de cheval, et de baiser la main du roi d'Espagne, qui lui adressa la parole en termes très-durs; on a peine à croire à un pareil manque de générosité envers un vaincu; mais il est avéré que Ferdinand n'usa de sa victoire ni avec clémence, ni avec modération. Toutes les clauses de la capitulation furent violées une à une, plusieurs même le furent, dit un écrivain, avant que l'encre qui servit à l'écrire fût encore sèche. Des insurrections éclatèrent à Grenade et dans les montagnes de l'Alpujarra, et il s'ensuivit des guerres qui ne furent terminées que près de quatre-vingts ans après la reddition de Grenade.

Après avoir visité l'Alhambra et la partie la plus élégante de Grenade, il nous restait à parcourir les faubourgs et les quartiers habités par le peuple, qui ne sont pas la partie la moins curieuse de la ville : l'*Antequeruela* est un de ces quartiers; son nom vient de ce qu'il fut peuplé autrefois par les habitants fugitifs de la ville d'Antequera.

L'*Albayzin*, un quartier plus populeux encore, doit son nom à une cause analogue : en 1227, la ville de Baeza, alors peuplée et importante, fut prise et saccagée par saint Ferdinand; une partie des habitants vint chercher un refuge à Grenade, et on leur accorda en dehors de la ville un terrain où ils construisirent un faubourg qui fut nommé *Rabadhu-l-Bayzin*, le faubourg du peuple de Baeza, nom dont on a fait plus tard l'Albayzin.

Le faubourg de l'Albayzin est bâti sur une colline qui fait face à l'Alhambra; c'est le quartier de Grenade qui a le mieux conservé son ancien aspect, autant à cause de sa population que de quelques vieilles maisons moresques échappées à la destruction presque générale de la ville ancienne; une des plus remarquables parmi celles que nous pûmes découvrir est la *Casa del Chapiz*, sur la *cuesta* ou côte du même nom. On entre dans cette maison par un patio, ou petite cour entourée de galeries formant balcon au premier étage; nous y remarquâmes une fenêtre assez bien conservée, séparée en deux par une élégante et mince colonne de marbre; c'est ce que les Mores nommaient *ajimez* : on jouit de cette fenêtre de la plus belle vue sur la colline de l'Alhambra. On voit encore dans la Casa del Chapiz des restes remarquables de décoration en stuc, avec d'élégantes colonnes en marbre blanc de Macael, et de curieuses sculptures moresques en bois résineux. Une autre villa moresque non moins remarquable, c'est le *cuarto real*, c'est-à-dire l'appartement royal, situé dans l'intérieur de Grenade; nous y vîmes de très-beaux ornements en stuc contemporains de ceux de l'Alhambra, et des *azulejos* ou carreaux émaillés et ornés de reflets métalliques, spécimens très-rares et très-anciens, qu'il faut signaler particulièrement aux amateurs d'anciennes faïences, si nombreux aujourd'hui.

Retournant à l'Albayzin, nous visiterons encore les anciens bains moresques, dont on a fait un lavoir, le *Lavadero de Santa Inés*. Ces bains, qui étaient publics, sont d'une construction tout à fait différente de ceux de l'Alhambra, destinés à peu de personnes seulement; bien que les ornements aient presque tous disparu, ils sont encore assez bien conservés pour donner une idée

Senoras consultant une gitana du Sacro Monte. — Dessin de Gustave Doré.

parfaite de ce qu'ils étaient au temps de la domination musulmane : nous admirâmes surtout des colonnes avec de très-curieux chapiteaux ornés de caractères coufiques très-anciens, qui peuvent remonter au dixième ou au onzième siècle. Au milieu de la salle principale est la piscine où l'on se baignait, et où les ménagères de l'Albayzin viennent aujourd'hui laver leur linge. Dans d'autres pièces contiguës on voit le long des murs des estrades en maçonnerie, destinées à recevoir les lits de repos; ces pièces, où l'on se rendait après le bain, étaient chauffées, probablement au moyen de tuyaux placés dans l'épaisseur du mur; à l'extrémité se trouve un patio et petit jardin dans lequel les baigneurs allaient respirer le frais. La disposition de ces bains a beaucoup d'analogie avec celle des thermes romains; on y retrouve l'*apodyterium* dans la première salle, et dans la suivante le *tepidarium* ou étuve; c'est également, du reste, la distribution des bains actuels si communs en Orient.

Un édit de Philippe II ayant défendu aux Morisques l'usage des bains, ils chargèrent un vieux gentilhomme more, nommé Francisco Nuñez Muley, de porter leurs plaintes au président de *la Audiencia* de Grenade, don Pedro de Deza, qui appartenait au Saint-Office. Ce curieux mémoire nous a été conservé : « Peut-on dire que les bains soient une cérémonie religieuse? Non certes : ceux qui tiennent les maisons de bains sont chrétiens pour la plupart. Ces maisons sont des lieux de société et des réceptacles d'immondices, elles ne peuvent donc servir aux rites musulmans, qui exigent la solitude et la propreté. Dira-t-on que les hommes et les femmes s'y réunissent? Ils est notoire que les hommes n'entrent pas dans les bains des femmes. Les bains ont été imaginés pour la propreté du corps : il y en a toujours eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient la force et le courage des hommes de guerre. Mais les habitants de Grenade ne sont pas destinés à faire la guerre, et nos femmes n'ont pas besoin d'être fortes, mais propres. »

Malgré ces bonnes raisons l'édit fut maintenu, et les Morisques durent renoncer à leurs bains.

L'Albayzin, qui a aujourd'hui un aspect si délabré et si misérable, était du temps des Mores un quartier riche et industrieux : c'est là que se tissaient, avec la soie de l'Alpujarra, ces belles étoffes tant vantées par les voyageurs. Après la reddition de Grenade, c'est dans l'Albayzin qu'éclata la première insurrection des *Moriscos*, ou petits Mores, comme les appelaient dédaigneusement les Espagnols.

Le *Sacro Monte*, voisin de l'Albayzin, est un faubourg encore plus curieux à visiter : son nom, qui signifie montagne sacrée, vient de ce qu'on y trouva des ossements qu'on crut avoir appartenu à des martyrs. Le Sacro Monte est aujourd'hui le quartier général des *gitanos* de Grenade; c'est à proprement parler une ville dans la ville, avec une population qui a ses mœurs et son langage à part; nous allions dire ses maisons à part, mais quoique le Sacro Monte soit très-peuplé, il n'y existe pas de maisons : les flancs de la colline sont percés d'une infinité de trous ou de grottes qui tiennent lieu de maisons aux gitanos. Ces singulières habitations sont en général précédées d'une petite cour ordinairement mal close ou même sans clôture, car il n'y a pas grand'chose à voler dans ces misérables demeures. On pénètre ensuite dans la grotte, composée d'une seule pièce, et fermée par quelques planches mal jointes : c'est dans cette pièce, dont les parois sont blanchis à la chaux, que vit pêle-mêle toute la famille, souvent composée de plus de dix personnes : un trou pratiqué dans la voûte livre passage à la fumée, car la pièce sert aussi de cuisine. Le mobilier, des plus misérables, se compose uniquement de quelques mauvais escabeaux, d'une table de bois blanc et rarement d'un grabat; car les gitanos couchent pour la plupart sur le sol. Des enfants entièrement nus, aussi noirs que de petits Africains, grouillent çà et là au milieu des volailles faméliques et des animaux domestiques les plus immondes.

Tel est, avec fort peu de variantes, l'aspect de presque toutes ces tanières où vivent les gitanos du Sacro-Monte; elles nous rappelèrent les habitations souterraines que nous avions remarquées à Cullar de Baza. Il faut dire que les bohémiens de Grenade sont plus misérables encore que ceux des autres provinces, de même que Grenade, qui n'a pour ainsi dire ni commerce, ni industrie, est aujourd'hui une des villes les plus pauvres de l'Espagne.

Un grand nombre de ces gitanos sont maréchaux ferrants, forgerons ou serruriers, et ont leurs forges établies dans les flancs mêmes de la montagne; aussi, quand on les voit le soir travailler à demi nus, leurs corps bronzés, éclairés par le feu rouge de leurs fourneaux, on pense malgré soi au célèbre tableau de Velasquez qui représente les *Forges de Vulcain*. Il existait autrefois une loi qui défendait sévèrement aux gitanos de travailler le fer; cette loi doit être tombée en désuétude, il y a déjà longtemps, car cette industrie est depuis plusieurs générations particulièrement exercée par ceux de Grenade. Le travail du fer paraissait à cette époque très-dangereux entre leurs mains; ils passaient pour commettre les crimes les plus abominables : ce n'était rien quand on leur reprochait de voler les enfants pour aller les vendre aux Mores des côtes de Barbarie, de se réunir en bandes pour attaquer les villages et même les villes, ou de dévaliser les voyageurs sur les grandes routes : on allait jusqu'à les accuser d'être anthropophages. Don Juan de Quiñones raconte, dans son *Discurso contra los gitanos*, imprimé à Madrid en 1631, qu'un certain juge de Zaraicejo, nommé Martin Fajardo, fit arrêter, en 1629, quatre gitanos suspects, auxquels il fit donner la torture; ils confessèrent qu'ils avaient tué une femme dans la forêt de las Gamas, et qu'ensuite ils l'avaient mangée. Ayant reçu la question une seconde fois, ils reconnurent avoir assassiné et mangé un pèlerin qu'ils avaient rencontré dans la même forêt; enfin, au troisième tour, ils reconnurent en avoir fait autant d'un moine franciscain.

Gitana de Grenade dansant le *zorongo*. — Dessin de Gustave Doré.

L'industrie du fer n'est pas la seule qu'exercent les gitanos de Grenade ; une de leurs principales ressources est encore la *chalaneria* ou *charraneria :* ce mot comprend tout ce qui a rapport au commerce, à l'échange, au maquignonnage des chevaux ; il n'est pas au monde de maquignons dont l'habileté égale celle qu'ils déploient dans cette industrie. D'abord ils servent toujours d'intermédiaires dans toutes les ventes d'animaux, comme chez nous les israélites de l'Alsace ; ils ont toutes sortes de préparations secrètes pour donner aux chevaux une vivacité extraordinaire, ou les faire tomber dans un état de langueur. Ainsi, l'on cite ce qu'ils appellent le *drao*, drogue qu'ils jettent en cachette dans la mangeoire des chevaux, et au moyen de laquelle ils les rendent malades, du moins en apparence, afin de se faire payer pour les guérir ensuite ; car ils sont également *albeitares*, ou vétérinaires. On leur attribue, en outre, le pouvoir de charmer les animaux au moyen de paroles magiques, et ils sont généralement regardés par les gens du peuple comme plus ou moins sorciers, et comme jetant à volonté le mauvais œil, *el mal de ojos*.

M. Georges Borrow, qui a vécu longtemps au milieu des gitanos et connaît parfaitement leurs mœurs, raconte, au sujet du pouvoir singulier qu'ils exercent sur les chevaux, une aventure étrange dont il fut témoin, et à laquelle, dit-il, il serait difficile d'assigner une explication raisonnable. C'était sur un champ de foire dans lequel plus de trois cents chevaux se trouvaient réunis ; des gitanos parurent, et aussitôt une panique extraordinaire s'empara de tous ces animaux, qui se mirent à hennir, à geindre et à lancer des ruades, en essayant de s'échapper dans toutes les directions ; quelques-uns, plus furieux que les autres, semblaient véritablement possédés du démon, frappant convulsivement des pieds, la queue et la crinière hérissées comme les soies d'un sanglier ; la plupart de ceux qui montaient ces chevaux eurent beaucoup de peine à rester en selle, et un grand nombre furent jetés à terre.

Aussitôt que la panique eut cessé, et elle cessa aussi soudainement qu'elle avait commencé, les gitanos furent immédiatement accusés d'être les auteurs de tout ce désordre ; on leur reprocha d'avoir ensorcelé les chevaux pour les voler au milieu de la confusion, et les fermiers du marché, assistés de gens du peuple qui détestaient particulièrement les gitanos, les chassèrent à coups de cannes et de gourdins. Voilà, ajoute le missionnaire protestant, ce que l'on gagne à avoir une mauvaise réputation.

Les gitanos de Grenade ont une physionomie des plus marquées : leur teint olivâtre, leurs cheveux noirs, longs et crépus, des lèvres épaisses, les font aisément distinguer des Espagnols ; comme les peuples asiatiques, ils sont de petite taille et ont les pommettes très-saillantes. Un de nos collaborateurs, M. A. de Gobineau, dit avec beaucoup de raison, dans son remarquable ouvrage sur l'inégalité des races humaines, que les individus de cette race présentent exactement la même précocité physique que les Hindous, leurs parents ; et, ajoute-t-il, sous les cieux les plus âpres, en Russie, en Moldavie, on les voit conserver, avec leurs notions et leurs habitudes anciennes, l'aspect, la forme du visage et les proportions corporelles des Parias.

Les gitanos de Grenade sont les plus grands gesticulateurs du monde, sans excepter les Napolitains, et ont dans les traits une mobilité extraordinaire, comme tous ceux d'Espagne. Ils passent pour être exercés au vol dès leur enfance, non pas au vol à main armée, car ce sont en général les gens du monde les plus inoffensifs, mais à celui qui exige une habileté particulière dans les doigts ; moins forts que les Espagnols, ils se vengent en les volant autant qu'ils peuvent, et en exerçant contre eux, à défaut du droit du plus fort, celui du plus rusé ; il faut pourtant dire à leur honneur qu'il y a des exceptions. Une fois que nous étions entrés chez l'un d'eux, le bohémien Rico, brave homme à la figure franche et avenante, qui nous avait offert quelques fruits, il arriva à l'un de nous de laisser tomber, sans s'en apercevoir, quelques pièces blanches qu'il nous rendit très-fidèlement. Doré voulut, en souvenir de cette belle action, le faire poser un instant, et récompensa son modèle avec une générosité dont il parut vivement touché.

Les gitanas sont sveltes et souples, et marchent avec un déhanchement tout particulier ; on en voit quelquefois d'une beauté remarquable, avec de grands yeux noirs, vifs et fendus, des yeux *picaresques*, comme disent les Espagnols, expression qui correspond exactement à notre mot *fripon*, des cheveux de jais et des dents aussi blanches que l'ivoire. Leur grande affaire, c'est de dire la bonne aventure, la *buena ventura*, ou la *baji*, comme elles disent dans leur langage ; c'est dans les lignes de la main qu'elles lisent l'avenir. Un auteur de la fin du seizième siècle, Covarrubias, les définit ainsi : « Gente perdida y vagamunda, inquieta, engañadora y embustidora ; dicen la buena ventura por las rayas de las manos » — Race perdue et vagabonde, trompeuse et menteuse ; elles disent la bonne aventure au moyen des plis de la main.

Après la bonne aventure vient la danse, dans laquelle elles brillent d'une manière toute particulière ; il n'est pas un étranger qui veuille quitter Grenade sans avoir vu danser les gitanas. Ordinairement elles se rendent à l'hôtel sous la conduite d'un *capitan*, gitano qui se charge d'organiser le ballet, *armar el baile*, et qui les accompagne avec sa guitare. Mais ces danses, organisées à l'avance et accommodées suivant le goût des étrangers, n'ont plus leur sauvagerie originale ni la saveur particulière de l'imprévu. Quant à nous, que nos fréquents voyages à Grenade et quelque connaissance de la langue avaient mis à même d'étudier à fond les mœurs des habitants du *Sacro Monte*, nous y conduisîmes nos camarades, et au bout d'un instant le *bal fut armé ;* les danseuses improvisées, superbes de désinvolture sous leurs misérables haillons, faisaient claquer leurs castagnettes d'impatience, en attendant les guitares et les *panderetas* qu'on avait été chercher dans les tanières voisines. Bientôt les guitares commencèrent à grincer

Danse de petites gitanas, au Sacro Monte. — Dessin de Gustave Doré.

et à bourdonner sous les doigts des chanteurs, qui entonnèrent d'une voix de fausset nasillarde les mélodies les plus étranges; une vieille gitana, type achevé de sorcière, et qui, en effet, comptait parmi les plus illustres du Sacro Monte, s'était assise au pied d'un mur sur lequel s'étalait le squelette desséché d'une énorme chauve-souris, accessoire qui ajoutait encore à son air passablement satanique; elle s'arma d'un grand *pandero*, dont la peau bronzée résonna bientôt sous ses doigts, accompagnant le cliquetis des lames de cuivre : *Anda, vieja! anda, revieja!* — Va, vieille! va, deux fois vieille! lui disaient les jeunes en l'excitant; et le tambour de basque se mit à ronfler plus fort sous le pouce nerveux de la gitana.

Une grande jeune fille admirablement faite, qu'on appelait *la Pelra*, se mit à danser le *Zorongo* avec une souplesse et une grâce charmantes; ses pieds nus effleuraient le sol parsemé de cailloux, comme si elle eût dansé sur un tapis; les guitares pressaient le mouvement, et les cris de : *Juy! ole! ole! Alza!* retentissaient de toutes parts, accompagnés d'applaudissements enthousiastes et de *palmeados* frappés dans la paume de la main; la *gitanilla* savait bien, du reste, que de jolies pièces blanches seraient la récompense de son talent, et nous pensions en la regardant à ces vers des *Romances burlescos* de Gongora, où le poëte dépeint une gitana habile à attirer au son d'un pandero les cruzades, *qui sont une bonne monnaie*.

Al son de un pandero
Que a su gusto suena,
Deshaze Cruzados,
Que es buena moneda.

La danseuse, enivrée par son succès, redoublait d'agilité, et bientôt ses longs cheveux noirs, s'étant dénoués, flottèrent épars sur ses brunes épaules. Un jeune gitano s'élança auprès de la Pelra, deux autres couples en firent autant, et la mêlée ne tarda pas à devenir générale, les couples se réunissant et se séparant pour se rejoindre de nouveau. Les danseurs, électrisés par les applaudissements des gitanos et par les nôtres, que nous ne leur épargnions pas, continuèrent ainsi longtemps encore, et ne s'arrêtèrent que quand les guitarreros, épuisés de fatigue et à bout de voix, cessèrent de chanter et de frapper les six cordes de leur instrument.

Un instant après, ce fut le tour de deux petites gitanas de huit à dix ans qui, jalouses des succès de leurs sœurs aînées, se mirent à les imiter; l'une d'elles, à peine vêtue de quelques haillons troués, décrivait des cercles avec ses petits bras et faisait résonner en mesure ses castagnettes, tandis que l'autre, relevant d'une main le bas de sa jupe, se campait fièrement en prenant les poses les plus crânes, la tête relevée, les jarrets tendus et le poing sur la hanche, à laquelle elle imprimait ce mouvement de va-et-vient horizontal qu'on appelle *zarandeo*, parce qu'il ressemble à celui d'un crible qu'on agite. Le père, un gitano au teint bronzé, coiffé du foulard et du *sombrero calañés*, faisait résonner le pandero sous son pouce, pendant que la mère regardait complaisamment ses enfants danser ; la vieille gitana, celle qu'on appelait la *revieja*, ne restait pas inactive : se rappelant le temps éloigné de sa jeunesse, elle avait passé les castagnettes à son pouce, et, joignant l'exemple à la parole, elle encourageait les petites danseuses en accentuant les poses et en répétant de temps en temps : *Mas zarandeo! chica, mas zarandeo!* — Plus de zarandeo, petite, plus de zarandeo!

Cependant, les danses n'étaient pas encore finies; électrisés nous-mêmes par le roulement sonore des panderos et par les accords saccadés des guitares qui accompagnaient des chants au rhythme le plus étrange, nous voulûmes à notre tour prendre part au *baile :* en un instant habits et gilets furent accrochés aux raquettes d'un cactus, nos mains s'armèrent des inévitables castagnettes, et nous nous élançâmes dans l'arène le jarret tendu, le corps cambré et les bras arrondis, prêts à mettre à profit les leçons que nous venions de prendre. Deux des gitanas qui s'étaient déjà distinguées s'avancèrent de nouveau, prêtes à nous tenir tête, et le ballet recommença avec un redoublement d'entrain. Une nouvelle danseuse vint se joindre à nous : c'était une gitana d'une quinzaine d'années, à l'air timide et mélancolique; une épaisse chevelure couvrait sa petite tête, et de longs cils voilaient ses grands yeux noirs, d'une sauvagerie extraordinaire ; ses petits pieds nus et ses mains d'enfant annonçaient une grande pureté de race, et auraient fait envie aux beautés les plus aristocratiques. Dès les premiers pas qu'elle fit, nous fûmes frappés de la souplesse étonnante de sa taille ; ses mouvements n'avaient rien de l'impétuosité que déployaient ses compagnes; à peine changeait-elle de place, agitant ses bras avec une grâce nonchalante, et donnant à son cou des inflexions charmantes; à vrai dire, elle ne dansait qu'avec les hanches, et cependant jamais danse ne fut plus expressive; très-sérieuse elle-même, elle nous prenait tout à fait au sérieux comme danseurs; aussi eûmes-nous un certain succès parmi les gitanos, et un succès tel qu'on fut obligé de fermer les portes pour empêcher la foule d'envahir le patio, car le bruit s'était répandu de grotte en grotte que trois *caballeros ingleses*, — on nous prenait pour des Anglais, — se livraient au *zarandeo* comme de vrais Andalous, chose inouïe dans les annales du Sacro Monte.

Nous retournâmes souvent au Sacro Monte, et chaque fois la fête recommençait, car les gitanos nous reconnaissaient de loin, et aussitôt qu'ils nous voyaient arriver ils s'empressaient d'aller chercher les guitares et les panderetas ; les danses finies, il y avait une distribution de *pesetas*, monnaie à laquelle danseurs, musiciens et danseuses étaient loin d'être indifférents.

Dans une de ces visites, nous surprîmes un jour la vieille gitana, que nous avions surnommée la *revieja*, en flagrant délit de buena ventura. Quatre jeunes femmes élégantes, coiffées de longues mantilles de dentelle noire, s'étaient rendues au Sacro Monte, désireuses sans doute d'arracher à l'avenir quelques secrets

Le Panderon, dans la Sierra Nevada. — Dessin de Gustave Doré.

intéressants. La plus jeune des quatre Grenadines était assise sur un *poyo* ou banc de pierre à côté de la gitana, qui sans doute lui annonçait des choses fort agréables, car elle essayait de prendre un air souriant en désignant des lignes heureuses sur la jolie main qu'elle tenait dans ses mains décharnées. Discrètement cachés pour contempler cette scène, nous ne pouvions rien entendre de l'oracle, mais l'expression de la jeune femme, qui se cachait en rougissant derrière son éventail, nous fit supposer que la sorcière lui disait précisément les choses qu'elle désirait apprendre ; la famille assistait indifférente à la consultation, habituée probablement à la voir souvent se renouveler, tandis que des enfants à demi nus se tenaient couchés à côté de quelques noirs pourceaux, avec lesquels ils paraissaient vivre dans la meilleure intelligence.

Nous aimions aussi à étudier le *caló*. C'est ainsi qu'on appelle le singulier langage que parlent entre eux les gitanos, qui s'appellent eux-mêmes *calés* ou *calorés ;* un certain nombre de mots, tels que ceux employés pour la numération, dérivent du sanscrit, ce qui s'explique par l'origine hindoue des gitanos ; d'autres ne se rattachent à aucune langue connue. Voici quelques-uns des mots les plus caractéristiques :

Romani, langage gitano, synonyme de caló.
Ro, mari.
Romi, épouse.
Planoro, frère.
Busnés, les Espagnols, les gentils.
Gabinés, les Français. Nous ignorons l'origine de ce mot.
Filimacha, les galères.
Estaripel, la prison.
Chichi, la tête.
Parné, l'argent.
Prajandi, guitare.
Gachapla, chanson.
Chabi, enfant.
Baji, la bonne aventure.
Pindré, le pied.
Filichi, le mouchoir.
Charipe, le lit.
Meligrana, grenade ; c'est le mot espagnol qui signifie le fruit du même nom, et dont les gitanos se servent pour désigner la ville de Grenade.

Il ne faut pas confondre le *caló* avec l'argot des voleurs, ou *germania*, qui lui a fait beaucoup d'emprunts, et qui est assez usité parmi certaines classes dangereuses, telles que les *tahurés* et les *barateros*, classes particulières à quelques villes d'Andalousie, comme Séville et Malaga. Nous reviendrons plus tard sur ce curieux jargon rempli d'images, et sur les gens qui le parlent.

Sous le rapport des mœurs, les gitanos sont généralement irréprochables ; les gitanas surtout ont une réputation méritée de chasteté, malgré un certain air lascif et provoquant qu'elles affectent assez souvent, principalement dans leurs danses. Il arrive quelquefois qu'un gitano épouse une Espagnole, mais il est beaucoup plus rare de voir un Espagnol épouser une gitana.

Les gitanos ne se marient ordinairement entre eux qu'après avoir été fiancés très-longtemps à l'avance. D'après leur loi, ou plutôt leurs usages, la durée de ces fiançailles doit être de deux ans ; leurs noces sont extrêmement bruyantes ; les fêtes ne durent pas moins de trois jours, pendant lesquels ils chantent, dansent et boivent, dépensant ainsi une grande partie de ce qu'ils possèdent.

Quant à leur religion, c'est à peine s'ils en ont une : ils passent généralement pour ne croire ni à Dieu, ni à la sainte Vierge, ni aux saints. On assure que beaucoup d'entre eux croient à la métempsycose et sont persuadés, comme les sectateurs de Bouddha, que l'âme n'atteint un état suffisant de pureté qu'après avoir passé dans un nombre infini de corps.

Tels sont les principaux traits des mœurs des gitanos de Grenade, différents en quelques points de leurs frères de Séville, que nous aurons l'occasion d'étudier plus tard.

Ascension à la *Sierra Nevada*. — Le *nevero* Ramirez. — Le trésor du *Barranco de Guarnon*. — Le *Panderon*. — Les *Ventisqueros*. — Le *Picacho de Veleta*. — Le *Mulahacen*.

Nous avions parcouru Grenade en tous sens, et exploré jusqu'aux moindres coins de la ville et des faubourgs ; mais il nous restait à faire l'ascension de la *Sierra Nevada*, car nous nous étions bien promis de ne pas partir sans avoir vu de près les neiges du *Picacho de Veleta*, ce Mont-Blanc de l'Andalousie. Ce voyage n'était pas une petite affaire, car les *sierras* de la province de Grenade, très-rarement visitées par les touristes, n'ont pas encore été exploitées et mises en coupe réglée comme les montagnes de la Suisse ; les guides de profession n'existent pas : ils seraient exposés à chômer trop souvent ; d'ailleurs, les ascensions ne sont guère possibles que pendant les mois de juillet et d'août ; dans les autres mois, le froid est trop vif et le terrain trop difficile. Nous pensâmes donc que le moyen le plus simple serait de nous entendre avec quelques-uns de ces *neveros* qui se rendent journellement à la sierra pour aller chercher la provision de neige dont Grenade a besoin pour calmer sa soif, et qui connaissent parfaitement les moindres sentiers de la montagne. Un de nos amis, M. de Beaucorps, nous avait recommandé un vieux gitano nommé Ramirez, connu pour un des plus anciens neveros, et dont il avait fait une photographie très-réussie que nous reproduisons. Nous allâmes trouver le nevero : c'était un homme d'une soixantaine d'années, à la figure bronzée et pleine d'énergie ; sa coiffure se composait d'un foulard rouge et jaune sur lequel était posé le chapeau andalous ; sa veste était ornée de boutons de métal et d'agréments de soie ; une large canana ou cartouchière de cuir faisait le tour de sa taille ; sa culotte, également en cuir, était serrée aux genoux par des cordons à glands, et des *alpargatas* de corde tressée lui servaient de chaussure. Après quelques paroles échangées, nous tombâmes

facilement d'accord : il se chargeait de nous conduire au *Picacho de Veleta*, et ensuite, si nous le voulions, au *Mulahacen*, les deux plus hautes montagnes de la province de Grenade, et de nous procurer de bons *machos* pour montures, car les mulets sont bien préférables aux chevaux pour les expéditions dans la montagne. Quant au *repuesto*, — c'est ainsi qu'on appelle les provisions de voyage, — un de ses ânes devait les porter, et nous préférâmes les acheter nous-mêmes, ayant déjà acquis une grande expérience en ce genre; nous remplîmes nos *botas* de cuir de Valence de vin rouge de Baza, le meilleur des environs de Grenade; un jambon cuit au sucre — *jamon en dulce* — occupa, comme pièce de résistance, le fond de nos *alforjas;* un *salchichon de Vich*, quelques poulets froids et une copieuse provision de chocolat à la cannelle, de pains et de fruits, devaient nous mettre pour plusieurs jours à l'abri de la faim et de la soif.

Par une belle et chaude matinée du mois d'août, Ramirez, le fusil à l'arçon de la selle, vint nous réveiller à notre *casa de Pupilos;* nous étions prêts au point du jour, et, au bout d'un instant, nos *alforjas* et nos mantes étant chargées sur nos ânes, la caravane se mit joyeusement en marche.

Bientôt nous franchissions la *puerta de los Molinos*, et nous étions dans la Vega. Nous traversâmes d'abord la fertile et charmante vallée de Güejar, en suivant le cours du Genil qui, de temps en temps, forme des cascades et se précipite en bouillonnant entre ses deux rives toujours vertes. Grenade et ses collines nous apparaissaient comme à travers une gaze, disparaissant presque dans le brouillard du matin; nous traversâmes ensuite la vallée de Monachil, et nous nous arrêtâmes quelques instants à l'ancien couvent de San Geronimo, presque ruiné aujourd'hui, et qui sert aux *pastores* pour abriter leurs troupeaux. Nous commencions à monter : les *barrancos*, larges crevasses qui nous semblaient d'en bas de petites taches aux flancs de la montagne, se dessinaient plus nettement devant nous; la végétation commençait à changer; aux pâles oliviers succédaient les châtaigniers au vert feuillage, et déjà nous pouvions cueillir quelques fleurs alpestres.

Les neveros nous firent remarquer le barranco de *Guarnon*, vaste gorge située entre la vallée où nous nous trouvions et celle de *Dilar :* le barranco de Guarnon renferme, d'après une croyance populaire fort ancienne, un immense trésor qui aurait été enfoui par les Mores peu de temps avant la reddition de Grenade; cette tradition avait pris tant de poids au siècle dernier, qu'en 1799 le gouvernement nomma une commission composée d'un auditeur de la *chancilleria* de Grenade, d'un notaire et d'un ingénieur, qui se rendirent sur le terrain avec une escouade d'ouvriers et firent faire des fouilles dans le barranco; malheureusement, soit que le trésor fût imaginaire, soit qu'il eût déjà été enlevé, toutes les recherches restèrent sans résultat.

Bien que l'air fût déjà assez vif, nos montures se ressentaient de l'ardeur du soleil d'août; après avoir gravi pendant un temps assez long le *camino de los Neveros*, nous arrivâmes au sommet de la *rambla del Dornajo*, lieu que nos guides avaient désigné pour la grande halte du jour. L'air de la montagne nous avait donné un appétit formidable : assis près d'une fontaine à l'eau limpide et glaciale, la *fuente de los Neveros*, nous fîmes honneur à nos provisions, et une de nos botas valenciennes fut presque dégonflée; l'âne qui portait le *repuesto* dut se sentir considérablement allégé.

Après une sieste délicieuse, nous nous remîmes en marche pleins d'une ardeur nouvelle, afin d'arriver de jour au *Panderon*, où nous devions passer la nuit; la montée devenait de plus en plus rude, mais la splendeur du spectacle nous empêchait de sentir la fatigue; de temps en temps nous apercevions au-dessus de nos têtes des aigles et des vautours qui planaient comme immobiles, et dont le plumage fauve se détachait sur des masses de neige ou sur d'énormes rochers d'un gris violacé. A mesure que nous montions, le soleil s'inclinait vers l'horizon, en colorant des tons les plus chauds l'immense paysage étendu sous nos pieds, et baignait d'une vapeur dorée les montagnes qui nous entouraient de tous côtés; arrivés enfin sur la plate-forme du Panderon, nous pûmes contempler quelques instants encore ce sublime spectacle, et voir le soleil disparaître tout à fait derrière les *serranias* de Ronda.

Le soleil couché, nous allumâmes un feu de branches mortes qui nous fut d'un grand secours, car nous commencions déjà à être engourdis par le froid. Assis autour du foyer improvisé, nous fîmes une nouvelle brèche à nos provisions, et nous ne tardâmes pas à nous retirer dans notre appartement, qui consistait en une misérable cabane élevée par les *pastores* et les *neveros*, et qui leur sert d'abri quand ils sont forcés de passer la nuit dans ces solitudes. Bien nous prit de nous être munis de nos mantes de Valence, car nous aurions pu nous croire au mois de janvier, et notre cabane était si mal close, qu'en nous endormant nous pûmes voir à travers le toit les innombrables étoiles qui scintillaient au ciel.

Le lendemain, nous étions en marche avant les premières lueurs du jour, désireux d'arriver au Picacho de Veleta pour jouir du lever du soleil. Nous ne tardâmes pas à apercevoir les premières neiges disséminées en longues plaques dans les anfractuosités des rochers; bientôt elles devinrent plus abondantes : nous étions dans la région des *ventisqueros;* c'est ainsi qu'on appelle, d'un nom qui signifie bourrasque (*ventisca*), les énormes amas de neige que l'ardeur du soleil ne parvient jamais à fondre, et qui servent à l'approvisionnement de Grenade et des principales villes de la province. Il existe encore d'autres ventisqueros non moins importants que le Panderon, tels que celui du Corral de Veleta, du Cerro del Caballo et des Rocas de Bacarès; ils appartiennent à la ville de Grenade; l'Ayuntamiento les afferme aux neveros et en tire, nous assurèrent ceux-ci, un revenu important.

Quand nous arrivâmes au plus haut plateau accessible du Picacho de Veleta, il était jour depuis longtemps,

et le disque du soleil nous était encore caché par l'énorme cône neigeux du Mulahacen; enfin il s'éleva radieux au-dessus des neiges éternelles, et baigna de lumière l'immense paysage qui s'étendait sous nos yeux; il n'est peut-être pas en Europe un spectacle comparable à celui dont on jouit du haut des sommets de la Sierra Nevada, ni une vue aussi étendue : au nord s'élevaient les sierras de Baza et de Segura, au couchant celles de Tejeda et de Ronda, et plus loin encore les montagnes de l'Estrémadure, peu éloignées du Portugal; la Sierra Morena, justifiant son nom, dessinait à l'horizon ses dentelures sombres; la chaîne de Gador et une partie de la sauvage Alpujarra s'élevaient à nos pieds dans la direction du midi, et plus loin, de l'autre côté de la Méditerranée, nous distinguions dans une brume transparente les montagnes noires qui s'élèvent sur la côte africaine. Nos guides nous assurèrent que lorsque le vent est du sud on entend distinctement le bruit de la mer.

Le Picacho de Veleta doit son nom à une vigie (*veleta*) établie autrefois au sommet de la montagne, dans une *atalaya* ou tour d'observation dont on voit encore les ruines; les signaux se transmettaient de cime en cime jusqu'à Grenade, au moyen de feux allumés pendant la nuit. Le Mulahacen est le plus haut pic de la Sierra Nevada; le Picacho de Veleta ne vient qu'en seconde ligne[1], et cependant la vue du dernier est beaucoup plus magnifique et l'horizon beaucoup plus étendu, le Picacho masquant une grande partie de la côte de Barbarie. Nous renonçâmes donc à faire l'ascension du Mulahacen, où nos neveros nous proposaient de nous accompagner, et qui nous aurait pris deux ou trois jours de plus.

Il fallait, malgré l'admiration qui nous clouait sur place, songer à opérer notre descente; elle fut plus difficile que la montée, et nous avions parfois le vertige en franchissant d'étroits sentiers qui surplombaient au-dessus d'un abîme; mais nos machos avaient le pied sûr, et nous nous en tirâmes sans accident. Nous ne manquions pas de nous faire indiquer par nos guides les noms des différents *puertos* (passages) ou *desfiladeros* (défilés) que nous apercevions; quelques-uns de ces noms sont très-pittoresques, comme le *Montayre*,— la montagne de l'air; le *Puerto del Lobo*, — le passage du Loup; la *Cueva del Ahorcado*, — la grotte du Pendu, et autres noms également significatifs.

Un nevero de la Sierra Nevada. — D'après une photographie de M. G. de Beaucorps.

De retour à Grenade, nous dîmes adieu à notre brave Ramirez et aux autres neveros, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Le señor Pozo et sa femme, qui commençaient à concevoir des inquiétudes sur le compte de leurs hôtes, nous virent revenir avec les plus grands signes de joie, et il fallut leur raconter tous les détails de notre ascension. Enfin, après quelques jours consacrés au repos et à de nouvelles visites à l'Alhambra, nous nous résolûmes, non sans regrets, à dire adieu, ou plutôt au revoir, à notre chère Grenade, et nous allâmes retenir nos places à la diligence de Jaen.

CH. DAVILLIER.

(La suite à une autre livraison.)

1. D'après les géographes espagnols, la hauteur du Mulahacen est de trois mille six cent cinquante-deux mètres, et celle du Picacho de Veleta de trois mille cinq cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer.

Vue de Lanjaron, dans les Alpujarras. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

De Grenade à Jaen. — La *Sierra de Martos;* les bandits; Jaen. — Les dormeurs en plein air; les paysans et leurs costumes. Défense de Jaen au quinzième siècle. — La cathédrale. — Le *Santo Rostro.*

Le royaume de Grenade ne jouit pas encore des bienfaits des chemins de fer, et personne ne saurait dire le jour où les sifflements aigus de la locomotive viendront frapper les échos de la poétique cité des rois Maures. Peut-être, cependant, verrons-nous dans quelques années les rails prendre la place de l'*arrecife* arabe, et de l'impraticable *camino de Carretera,* que les Espagnols appellent encore avec tant de justesse *camino de Perdices,* — un chemin bon pour les perdrix.

Il faut pourtant bien que les partisans quand même de la couleur locale se résignent à voir entrer dans la gare de Grenade, ô profanation! une machine toute neuve, construite exprès dans les ateliers du Creuzot; nous offririons volontiers de parier que la locomotive, la *locomotora*, s'appellera Boabdil, l'Abencerrage, et peut-être même, hélas! l'Alhambra.

En attendant ces beaux jours, les touristes doivent se contenter de l'antique diligence, et ils savent se consoler de sa lenteur en contemplant l'interminable attelage de mules qui se déroule comme un immense serpent au milieu d'un nuage de poussière, et les prodigieux exercices de gymnastique auxquels se livre tout le long de la route l'infatigable *zagal*. Peut-être aussi quelques-uns ont-ils nourri le secret espoir d'assister une fois dans leur vie à ce drame de grand chemin qu'on appelle l'*attaque de la diligence*. Cette petite émotion nous a toujours été refusée; cependant nous avions acheté à Grenade une image à deux cuartos tout à fait séduisante représentant l'histoire de *los famosos bandoleros de Andalucia;* la diligence vient d'être arrêtée; on voit au premier plan le célèbre *capitan* Padilla, entouré des

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385 et 401.

gens de sa *partida*, vêtus comme lui de l'élégant costume andalou; la mante sur l'épaule et le *trabuco* à la main, il appelle d'un geste impérieux les voyageurs effrayés qui ouvrent leurs malles d'un air piteux; l'un se prosterne devant lui, d'autres vident leurs poches à ses pieds, le saluant jusqu'à terre, et implorant merci.

Un autre avantage de la diligence espagnole pour ceux qui aiment l'imprévu, c'est qu'on ne sait jamais au juste, à moins de s'y prendre une semaine à l'avance, quel jour on pourra partir; il arrive même quelquefois lorsqu'il y a encombrement de voyageurs, par exemple, à l'époque des vacances ou dans la saison des eaux, qu'il est indispensable de retenir ses *asientos* au moins deux ou trois semaines à l'avance. C'est alors que les entreprises savent à merveille s'entendre entre elles pour rançonner sans vergogne et sans pitié les infortunés voyageurs, qu'elles traitent comme gens taillables à merci; de sorte qu'ils ont à choisir entre l'alternative d'aller à pied, ou celle de payer pour leur place, comme il nous est arrivé, un prix dix fois plus élevé que celui de la première classe du chemin de fer.

Nous avions retenu depuis plusieurs jours, au bureau de la *Acerra del Darro*, trois places de *cupe*, — prononcez ce mot comme coupé en français, mais traduisez: impériale; — pour le vrai touriste, le *cupe* est la meilleure place de la diligence espagnole; du haut de son poste d'observation, il ne perd rien des beautés de la route, et l'épais nuage de poussière qui s'engouffre dans l'intérieur s'élève rarement jusqu'à lui. Le moment du départ étant arrivé, la lourde machine s'ébranla et roula avec un bruit de ferraille sur le pavé raboteux des rues de Grenade; nous traversâmes la place *del Triunfo* et, laissant derrière nous la *plaza de Toros*, nous fûmes bientôt dans la campagne, nous retournant de temps en temps pour dire adieu à notre chère Grenade.

La route de Grenade à Jaen est très-accidentée et une des plus belles de l'Espagne; en quittant la ville, on rencontre à droite et à gauche du chemin quelques anciennes *alquerias* ou fermes moresques, abritées sous des figuiers au feuillage épais, et entourées d'énormes cactus et d'aloès aux tiges hérissées; bientôt les habitations deviennent plus rares, le pays prend un aspect plus sauvage; la verdure n'apparaît luxuriante que dans les vallons où un cours d'eau entretient la fraîcheur.

Nous atteignîmes enfin des régions montagneuses, au milieu desquelles la route monte en serpentant; il était nuit close quand nous traversâmes les contre-forts de la haute *sierra de Martos*, une des plus âpres montagnes de l'Andalousie. Notre lourd véhicule gravissait lentement les *ramblas* escarpées, bien qu'il fût à peu près vide, car la plupart des voyageurs, suivant notre exemple, étaient descendus pour gravir à pied ces montées qui semblaient ne devoir pas finir.

Quelques cigares et quelques paroles échangées nous avaient mis dans les bonnes grâces du *mayoral*: il nous fit voir sur le bord de la route la borne qui marquait la limite de la province de Grenade et de celle de Jaen, où nous venions d'entrer; lorsque j'étais jeune, nous dit-il, il n'aurait pas été prudent de traverser la sierra à pareille heure; on aurait pu y rencontrer quelques *bandoleros*, par exemple ceux dont le vaillant Ojitos était le chef; mais aujourd'hui!... Le mayoral voulait-il dire qu'aujourd'hui la police est bien faite et que les routes sont sûres; ou bien pensait-il au *bon temps?* Nous ne savons; mais il nous sembla voir percer dans son exclamation un vague accent de regret. On aura beau faire, les bandits d'autrefois seront longtemps encore des héros populaires en Andalousie, et longtemps les gens du peuple en parleront avec une admiration mêlée d'envie.

Les gorges désertes que nous traversions se prêtaient admirablement, du reste, à des histoires de brigands; d'un côté de la route, c'était un précipice dont le fond se perdait dans les ténèbres; de l'autre côté, une haute muraille de rochers à pic se dressant au-dessus de nos têtes comme des obélisques gigantesques; quelquefois un bloc énorme, qui s'était détaché de la masse, surplombait au-dessus de la route, et semblait avoir été arrêté dans sa chute par la main d'un géant. Le vaste réflecteur de la diligence éclairait la scène de lueurs fantastiques: la lumière s'accrochait aux moindres aspérités des rochers, qui projetaient de grandes ombres se renouvelant sans cesse sous des formes différentes. Les dix mulets de notre long attelage faisaient scintiller leurs pompons et fanfreluches, les premiers en pleine lumière, les autres se perdant graduellement dans l'ombre; le ciel, noir et orageux, ne laissait voir que de rares étoiles; si à un détour de la route, nous avions vu miroiter dans l'ombre quelques tromblons, semblables aux jeux d'orgues des églises espagnoles, la chose nous eût paru la plus naturelle du monde, et tout à fait en situation dans le sombre *puerto de Arenas*. Tel est le nom de cette gorge, peu faite pour rassurer les gens timides ou crédules qui croyent encore aux brigands.

Nous arrivâmes à Jaen aux premières lueurs du jour; les rues et les places étaient silencieuses et désertes; quand nous disons désertes, nous nous trompons, car au pied des maisons d'assez nombreux groupes de dormeurs se dessinaient çà et là sur le pavé, comme de grandes taches brunes: enveloppés dans leurs mantes couleur d'amadou, ces disciples de Diogène avaient passé la nuit à la belle étoile, avec la pierre pour matelas et leur coude pour oreiller; quelques-uns, réveillés par le bruit de ferraille de la diligence, ou espérant être chatouillés par les rayons obliques du soleil levant, soulevaient nonchalamment leur tête, qui disparaissait aussitôt dans les profondeurs de la *manta*. Cette coutume de dormir en plein air, très-répandue en Andalousie, s'explique facilement par la douceur du climat et par l'indifférence absolue des habitants en matière de confortable: c'est ce que notre mayoral appelait en plaisantant, dans son dialecte andalou, coucher à l'auberge de la lune, — *al paraor e la luna*.

Cependant un groupe de dormeurs, voyant que la diligence était bien garnie de voyageurs, s'était levé pour aller prendre position sur le *poyo* ou banc de pierre du

parador où nous nous arrêtions : c'était une famille composée du père, de la mère et de quatre enfants ; le père était aveugle, et son teint bronzé donnait à ses yeux blancs une expression des plus étranges.

« *Hermano*, lui dîmes-nous en laissant tomber quelques cuartos dans le *sombrero calañes* qu'il nous tendait, hermano, — car en Espagne, ce pays de la vraie égalité, on donne le titre de frère aux mendiants, — comment avez-vous perdu la vue? »

Et il nous raconta qu'il avait été soldat et qu'il était devenu aveugle à la suite d'un *tabardillo*, une variété du coup de soleil qui tue quelquefois un homme en quelques heures. La mère, jeune encore et d'une figure mélancolique, donnait le sein à deux jumeaux, tandis qu'un marmot presque nu dormait appuyé sur ses genoux, et que l'aîné, crépu et bronzé comme un négrillon, se frottait les yeux avec sa chemise pour achever de se réveiller.

Jaen est située dans une position charmante, au pied de hauteurs couronnées de vieilles murailles moresques aussi rousses et aussi lézardées que celles de l'Alhambra; nous avons rarement vu des ruines surchargées d'une végétation aussi touffue : on croirait voir les fameux jardins suspendus de Babylone. Du haut de ces remparts on domine la ville, au-dessus de laquelle s'élève la masse imposante de la cathédrale, et, un peu plus loin, les montagnes de Javalcuz et de la Pandera, si rapprochées de Jaen qu'à certaines heures elles la couvrent presque entièrement de leur ombre. Ces deux montagnes sont, pour les habitants de Jaen et d'une partie de la province, un thermomètre infaillible : les vents de sud-ouest, qui soufflent dans la contrée avec une violence extrême et qui sont suivis de pluies très-abondantes, amènent au sommet de ces montagnes des nuages épais qui offrent l'aspect de coiffures sur des têtes gigantesques; c'est ce qui a donné naissance à un ancien *refran* rimé très-populaire à Jaen, d'après lequel le mont Javalcuz a sa capuche et la Pandera sa *montera* (son bonnet) lorsqu'il doit pleuvoir, *même contre la volonté de Dieu :*

Cuando Javalcuz
Tiene capuz,
Y la Pandera montera,
Llovera aunque Dios no quiera.

Ce *refran* rappelle celui que nous avons déjà cité au sujet de la montagne de Parapanda, dans le royaume de Grenade. On sait que l'Espagne est la terre par excellence des proverbes : elle en a de tous les genres, pour les choses comme pour les personnes; il n'est guère de ville ou de province qui n'ait le sien; c'est ainsi qu'on appelle la province de Jaen : *La Galicia de las Andalucias* (la Galice de l'Andalousie); en effet, les *Jaetanos* ressemblent, sous beaucoup de rapports, aux *Gallegos*, qui sont considérés en Espagne exactement comme en France les Auvergnats.

Les paysans et les paysannes de la province de Jaen sont connus dans le pays sous le nom de *Pastiris* et *Pastiras*, qui nous paraît dériver de *pastores;* en effet, la plupart vivent du produit de leurs pâturages et des travaux d'agriculture. Ceux que nous avons vus étaient en général d'un aspect robuste, et leur costume de cuir fauve contribuait beaucoup à leur donner un air tant soit peu farouche et rébarbatif; on assure, du reste, que les Jaetanos sont de fort braves gens et qu'ils pratiquent l'hospitalité à la manière antique; pour notre part, nous avons eu à nous louer d'eux dans plus d'une occasion. L'habillement de cuir, qu'on appelle *vestido de tesado*, ou *vestido de casador*, se compose de *botines* ou grandes guêtres de cuir ornées de broderies en soie, laissant le mollet à découvert, et ornées de longs glands de cuir découpé en minces lanières, comme on les porte dans les autres parties de l'Andalousie; le pantalon court, tombant jusqu'aux genoux, et la veste également courte, sont souvent brodés d'agréments, et de passementeries vertes ou rouges, et ornés de ferrets ou de gros boutons en filigrane d'argent ou de cuivre. L'ancien chapeau pointu à larges bords, orné de bouffettes de soie noire, a presque entièrement disparu et a été remplacé par l'inévitable *sombrero calañes*, qui règne, avec quelques modifications, dans presque toutes les provinces d'Espagne.

La ville de Jaen, comme la plupart de celles d'Andalousie, existait dès le premier siècle de l'ère chrétienne; Tite Live donne de curieux détails sur le siége qu'elle soutint; elle ne possède plus aucun monument de l'époque romaine, mais on voit encore, dans le patio de Santa Magdalena et sur les murs de l'église de San Miguel, quelques fragments d'inscriptions qui portent son ancien nom latin d'*Aurigis*. Le nom de Jaen paraît venir des Arabes qui s'emparèrent de la ville dès le huitième siècle et la conservèrent jusqu'au milieu du treizième, époque à laquelle elle fut conquise par saint Ferdinand. On prétend que ce nom signifie *fertilité;* en ce cas, il serait parfaitement justifié : les environs de la ville sont fertiles et très-agréables; le *rio de Jaen* a conservé son nom arabe de Guadalfullon; il les arrose de ses eaux limpides, qui vont plus au nord se mêler à celles du Guadalquivir; les ruisseaux qui descendent des montagnes entretiennent constamment la fraîcheur dans de nombreux jardins plantés d'arbres fruitiers et de palmiers à la tige élancée.

Jaen était considérée autrefois comme la clef de l'Andalousie et excitait la convoitise des rois de Grenade, qui tentèrent à plusieurs reprises, mais inutilement, de s'en rendre maîtres. Au commencement du quinzième siècle, elle soutint un siége fameux dont les *romances* populaires ont perpétué le souvenir; Reduan, un des généraux du roi de Grenade, avait promis à son maître de s'emparer de la ville en une nuit; le roi lui rappelle sa promesse; s'il tient sa parole, il lui donnera double paye, — *paga doblada;* s'il échoue, il le chassera du royaume de Grenade :

Reduan si se te acuerda
Que me diste la palabra
Que me darias a Jaen

En una noche ganada;
Reduan, si tu lo cumples,
Darete paga doblada
Y si tu no lo cumpliesses
Desterrarte de Granada.

La ville est assaillie à l'improviste; toute la population est en grand émoi, et de toutes parts on sonne l'alarme pour annoncer l'attaque des Mores de Grenade :

Muy rebuelto anda Jaen;
Rebato tocan a priesa,
Porque Moros de Granada
Les van corriendo la tierra.

Mais les vaillants chrétiens combattent avec furie; les Mores découragés abandonnent l'attaque, et Jaen a la gloire de sortir victorieuse du combat, « car elle a su se défendre contre une immense multitude de Mores, et elle a fait un grand massacre de cette race de chiens. »

Con gloria queda Jaen
De la pasada pelea,
Pues a tanta muchedumbre
De Moros ponen defensa;
Grande matanza hicieron
De aquella gente perra.

Le *romance* qui célèbre la défense de Jaen remonte probablement au quinzième siècle; le dernier vers montre que si, depuis fort longtemps, les musulmans nous appellent *chiens de chrétiens*, les Espagnols pourraient bien avoir pris l'avance pour traiter avec le même mépris les sectateurs de Mahomet.

Jaen est le vrai type d'une ville du moyen âge, aux rues tranquilles et désertes; il en est quelques-unes où n'arrivent guère les rayons du soleil, et où l'herbe pousse haute et plantureuse; parfois nous nous disions que nous étions peut-être les premiers à la fouler. Nous aimions à errer à l'aventure dans ces rues étroites et tortueuses, où le bruit de nos pas résonnait dans le silence, répété par les échos des murs. Les maisons, presque toutes peintes au lait de chaux, suivant l'usage arabe, ne sont percées que de rares ouvertures; de temps en temps nous nous arrêtions pour dessiner les sculptures d'un arceau moresque en fer-à-cheval, — *de herradura*, comme disent les Espagnols; ou bien quelque fenêtre gothique en ogive, au balcon de fer ouvragé, d'où retombaient en grappes épaisses de ces plantes grasses aux fleurs rouges que les Andalous conservent dans des *jarras de Andujar*, élégants vases de terre dont cette petite ville a le monopole. Quelquefois la tête d'une brune Andalouse aux cheveux de jais se montrait tout à coup, encadrée par la verdure et les fleurs, et de grands yeux noirs nous regardaient d'un air timide et étonné; mais l'apparition n'était pas de longue durée, et il ne fallait rien moins que le crayon rapide de Doré pour fixer sur le papier une image aussi fugitive.

Un jour, en nous rendant à la cathédrale, nous nous amusâmes à noter les noms de quelques-unes de ces rues, qui nous parurent tout à fait pittoresques; nous nous rappelons, entre autres, la *calle de la Mona*, la rue de la Guenon, et le *callejon Sucio*, la ruelle malpropre; il nous sembla même que cette dernière n'était pas tout à fait indigne de son nom.

La cathédrale de Jaen perd plutôt qu'elle ne gagne à être examinée de près; comme le plus grand nombre des églises du midi de l'Espagne, elle a été bâtie sur les fondations d'une ancienne mosquée, dont il ne reste plus la moindre trace; les deux hautes tours qui dominent toute la ville et ont de loin un aspect fort imposant, sont malheureusement d'un goût très-critiquable. L'intérieur, assez grandiose du reste, est de cet abominable style *churrigueresque* dont les ravages se sont particulièrement étendus sur l'Andalousie vers le commencement du siècle dernier. Mais le véritable intérêt, la curiosité particulière de la cathédrale de Jaen, c'est une relique entourée, dans toute la province, d'une vénération extraordinaire, et qu'on appelle la Sainte Face, *el Santo Rostro*, ou simplement *el Santo*, de même qu'à Padoue l'église sous l'invocation de saint Antoine est désignée sous le nom d'*il Santo*, — le saint par excellence. Le Santo Rostro est le linge avec lequel, suivant la tradition, une sainte femme essuya le visage de Notre-Seigneur, ruisselant de sueur et de sang, lorsqu'il montait au Calvaire, et qui aurait conservé l'empreinte de ses traits; d'autres prétendent que c'est le suaire même qui fut placé sur le visage du Sauveur; plusieurs églises, et notamment Saint-Pierre de Rome, prétendent avoir l'honneur de posséder la précieuse relique; quoi qu'il en soit, celle de la cathédrale de Jaen est tellement vénérée, que beaucoup de paysans en portent une petite copie suspendue à leur cou comme un scapulaire. La sainte image, qu'on expose aux regards du public trois fois par an, est entourée d'un grand cadre d'or orné de pierres précieuses d'une très-grande valeur, qui est conservé dans une boîte placée sur l'autel de la *Capilla Mayor*. Suivant une tradition très-répandue parmi le peuple, le Santo Rostro fut apporté de Rome, il y a plus de cinq cents ans, par saint Eufrasio, patron de Jaen, dont on nous fit remarquer la statue dans une des chapelles de la cathédrale; saint Eufrasio, suivant la légende populaire, aurait fait le voyage de la Ville Éternelle à Jaen monté sur les épaules du diable, particularité qui est rapportée par plusieurs écrivains du pays. Le sacristain nous assura que saint Ferdinand portait le Santo Rostro dans toutes ses expéditions guerrières, ainsi qu'une Vierge qu'il nous fit voir et qu'on appelle *la Antigua*. Il est un grand nombre d'églises, en Espagne, qui possèdent une Vierge, soit en bois, soit en marbre, qu'on appelle ainsi, et qui, à cause de son ancienneté, attire particulièrement la vénération des fidèles. Nous ferons observer en passant, qu'on nous a montré dans bien des églises d'Andalousie d'autres Vierges en bois ou en ivoire, que le saint guerrier, au dire des sacristains, portait également avec lui dans ses campagnes; de sorte que, s'il fallait ajouter foi à la tradition, il aurait toujours combattu accompagné d'un véritable musée ambulant.

Le *Puerto de Arenas* (route de Grenade à Jaen). — Dessin de Gustave Doré.

Linarès et ses mines. — Baeza *la Nombrada*; la légende de sainte Ursule et des onze mille vierges. — Ubeda. — Martos; la Peña; Ferdinand *el Emplazado* et les frères Carbajal; une citation devant le tribunal de Dieu. — Baena; le *Cancionero*. — Alcala la Real. — La Vega de Grenade; Garcilaso et le grand-maître de Calatrava. — Pinos Puente; Christophe Colomb et le messager d'Isabelle la Catholique.

Tout n'est pas rose dans un voyage en Espagne, surtout lorsqu'on a pris son parti, comme nous l'avions fait, de parcourir les chemins peu frayés; or, il s'agissait pour nous, en quittant Jaen, de gagner la petite ville de Baeza. Nous avions frété, pour faire ce trajet d'une douzaine de lieues d'Espagne, une galère soi-disant *acelerada;* mais notre véhicule n'avait en réalité d'accéléré que le nom, et le *calesero* nous fit parcourir nos *doce leguas* avec une lenteur tout à fait digne d'un char mérovingien. Il employait en vain toutes les ressources de son éloquence, et les plus riches interjections usitées par les *arrieros*, sans préjudice des coups de fouet, des coups de bâton, et des petits cailloux habilement lancés dans les oreilles des malheureuses bêtes qui n'en pouvaient mais; en vain aussi chanta-t-il jusqu'au soir tout son répertoire de *caleseras*. Ces chansons andalouses, si pleines d'entrain et de gaieté, nous firent prendre en patience une des routes les plus monotones et les plus tristes qu'il y ait en Espagne; notre *calesero*, dont plusieurs couplets obtinrent les honneurs inusités de bis, redoubla de verve et de brio, et nous arrivâmes sans trop d'ennui à Menjivar, une petite ville à quelques centaines de mètres du Guadalquivir.

Nous traversâmes la *grande rivière*, comme l'appelaient les Arabes; la grande rivière n'est encore ici qu'un cours d'eau des plus modestes; mais en revanche, plus favorisée que l'Eurotas, elle est bordée de charmants lauriers roses, verts et chargés de fleurs comme ceux du lac de Côme. La plaine est riante et fertile jusqu'à Linarès, la ville des mines, au pied de la Sierra Morena : le fer, le plomb, et le cuivre surtout, abondent dans les flancs de la sombre *sierra*, fouillés en tous sens depuis plus de deux mille ans par les générations qui s'y sont succédé; le souvenir d'Annibal est resté populaire ici, comme dans d'autres parties de la péninsule, et il existe encore d'anciens puits de mine qu'on appelle les pozos de Anibal. Le teint blême et l'air chétif des ouvriers disent assez combien le travail de ces mines est pernicieux pour la santé; cependant il n'est pas douteux qu'elles ne soient encore exploitées dans mille ans d'ici, après avoir vu des milliers de victimes succomber à la peine.

Nous partîmes sans regret de Linarès pour Baeza, qui en est éloignée de quelques lieues seulement, et nous passâmes à gué le Guadalimar, dont le nom est purement arabe; on en peut dire autant des rivières de la contrée, comme le Guadalen, le Guadiana, le Guarrizaz, et en général de tous les cours d'eau de l'Andalousie et des provinces d'Espagne autrefois habitées par les Arabes.

Baeza est bâtie dans une situation charmante, sur un coteau assez élevé; c'est le vrai type d'une ancienne petite ville arabe d'Andalousie, avec ses murailles et ses tours hérissées de créneaux: c'était, à l'époque romaine, la Beatia Bætula, près de laquelle Scipion l'Africain pourfendit, si nous en croyons l'histoire, plus de cinquante mille Carthaginois; aussi Baeza est-elle très-fière de sa noblesse, comme le montre une inscription qui couronne les armes de la ville, et que nous nous amusâmes à copier sur les *casas* consistoriales : « Je suis Baeza la fameuse, royal nid de faucons; mes vaillants capitaines ont teint de sang l'épée des Maures de Grenade. »

Soy Baeza la nombrada,
Nido real de gavilanes;
Tiñen en sangre la espada
De los Moros de Granada
Mis valientes capitanes.

En 1239, la ville mauresque fut prise et saccagée par saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon; les malheureux habitants fugitifs allèrent chercher un refuge à Grenade, où ils peuplèrent un quartier qu'on appela, l'Albayzin, — le faubourg des enfants de Baeza; l'Albayzin, nous l'avons dit précédemment, existe encore et est resté le quartier le plus pauvre de Grenade.

Gaspard Becerra, un des premiers sculpteurs espagnols de la Renaissance, naquit à Baeza en 1520; c'est sans doute de lui que sont des sculptures que nous remarquâmes sur la *puerta de Cordoba* et sur celle de *Ubeda;* ces belles sculptures, dans le style moitié espagnol, moitié italien de Berruguete, accompagnent l'aigle à deux têtes aux ailes fièrement éployées, et le fameux PLUS VLTRA, devise de Charles-Quint.

Baeza revendique encore un autre titre de gloire. Des historiens espagnols affirment qu'elle a donné le jour à sainte Ursule et aux onze mille vierges ses compagnes, appelées aussi les vierges de Cologne parce que les Huns les mirent à mort près de cette ville; il est vrai que d'autres prétendent que la sainte était fille d'un prince de la Grande-Bretagne. Rien n'est plus obscur, du reste, que la vie de sainte Ursule; elle appartient bien plus à la légende qu'à l'histoire : les uns prétendent que les onze mille vierges se réduisaient en réalité à une seule, parce que la compagne de sainte Ursule s'appelait *Undecimilla*, mot qui signifie tout simplement en latin, onze mille. Suivant d'autres, l'erreur viendrait de la lecture fautive d'un passage d'un ancien manuscrit portant ces mots : S. VRSVLA et XI M. V., ce qui, au lieu de sainte Ursule et les onze mille vierges, signifierait seulement : sainte Ursule et onze martyres vierges.

Nous n'avons nullement la prétention de vider la question; nous nous bornerons à faire observer que le Martyrologe romain mentionne seulement *sainte Ursule et ses compagnes*, dont il ne détermine pas le nombre. Ce qui est certain, c'est que la légende de sainte Ursule est également populaire dans d'autres pays, notamment en Italie, comme le prouve la superbe suite de tableaux de Vittore Carpaccio qu'on admire dans une des salles du musée de Venise.

Un relais à Jaen. — Dessin de Gustave Doré.

Ubeda n'est guère qu'à une lieue de Baeza, mais on nous avait fait une peinture si peu rassurante de la route qui relie ces deux villes, que nous résolûmes de faire cette excursion à pied, car nous n'avions été que trop ballottés et meurtris pendant deux jours de galère. Ubeda est certainement une des villes d'Andalousie où le caractère arabe se soit le mieux conservé; on se demande, en parcourant ces rues étroites, tortueuses et escarpées, dont les vieilles maisons noires se rapprochent parfois au point de se toucher, on se demande pourquoi les habitants ne portent plus le costume arabe, et il semble que l'*albornoz* blanc du quatorzième siècle aux longs plis flottants, leur irait beaucoup mieux que la veste courte andalouse ornée d'un pot de fleurs dans le dos. On dit qu'Ubeda fut au moyen âge une ville florissante, et que ses murs contenaient une population de soixante-dix mille Mores; elle n'a rien conservé de sa splendeur passée, si ce n'est quelques bas-reliefs de la Renaissance, presque entièrement effacés par les gamins de la ville, qui s'en servent comme de cibles pour exercer leur adresse à lancer des pierres.

Nous devions retourner à Jaen, et de là à Grenade, point de départ de notre grande excursion dans les Alpujarras; nous voulûmes auparavant visiter la contrée montagneuse qui appartenait aux anciens royaumes de Jaen, de Grenade et de Cordoue. Notre première halte fut à Martos, qui a donné son nom à la fameuse *Sierra;* la ville est bâtie au sommet d'un rocher qu'on appelle la *peña de Martos;* les fortifications arabes, parfaitement conservées, surplombent au-dessus du rocher d'une manière effrayante : c'est de là qu'en 1310, les deux frères Pierre et Jean Alphonse de Carbajal furent précipités (despeñados) par ordre de Ferdinand IV, roi de Castille et de Léon, *el Emplazado,* celui qui enleva Gibraltar aux Mores. On raconte que les deux gentilshommes, avant d'être lancés dans l'abîme, ajournèrent le roi à comparaître devant le tribunal céleste dans trente jours; et en effet, le délai fatal expiré, il rendit son âme à Dieu; c'est pourquoi il fut surnommé *el Emplazado,* c'est-à-dire l'*Ajourné*. Une inscription, que nous lûmes dans l'église de Santa Marta, rappelle que *Pedro y Juan Alfonso de Carbajal, hermanos, comendadores de Calatrava, fueron despeñados, y se sepultaron en este entierro.*

Après avoir traversé les gorges escarpées de l'âpre et sauvage *Sierra de Martos,* nous atteignîmes Baena, située au pied du versant occidental de la montagne, et qui appartient à la province de Cordoue. La petite ville de Baena serait à peine connue si un juif du quinzième siècle n'avait illustré son nom : c'est Juan Alfonso de Baena, à qui l'on doit le fameux *Cancionero,* un des plus importants recueils de poésies du moyen âge. Un quartier de Baena a conservé son nom arabe d'Al medina (la ville); on y jouit d'un des plus beaux points de vue dont nous ayons conservé le souvenir; les hautes montagnes de la province de Cordoue, et plus loin les cimes dentelées et bleuâtres de la Sierra Morena, se détachant dans les chaudes vapeurs de l'horizon, en font un des plus vastes panoramas qu'il y ait au monde.

Nous arrivâmes le lendemain à Alcala la Real, après avoir chevauché du soir au matin par des chemins très-pittoresques, mais abominables, et maudissant nos mules, les plus rétives sans aucun doute de toute l'Andalousie; du reste, la vue d'une des plus charmantes villes d'Espagne nous fit promptement oublier nos fatigues : du haut de la vieille tour de la *Mota,* construite au sommet du coteau en forme de pain de sucre sur lequel est construite la ville, nous découvrions une immense étendue, jusqu'aux plaines de la Vega, au milieu desquelles s'élèvent les collines de Grenade.

Alcala, située à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est une des villes les plus élevées d'Andalousie; aussi c'était, à l'époque des guerres entre les Mores et les chrétiens, une position des plus importantes. Alphonse XI fit en personne le siége d'Alcala, et s'en rendit maître en 1340, ce qui valut à la ville le titre de Royale, qu'elle porte encore; plus tard les *rois catholiques* Ferdinand et Isabelle l'appelèrent *très-noble et très-royale, la clef, la garde et la défense* des royaumes de Castille et de Léon.

Si d'anciennes constructions moresques donnent à Alcala la Real un aspect mahométan, les noms de ses places sont en revanche des plus catholiques, et montrent que l'ancienne ville d'Ibn Saïd est aujourd'hui tout à fait orthodoxe : nous remarquâmes en effet *la Plaza de la Consolacion,* celles *del Rosario* (du chapelet), *de las Angustias* et autres dont les noms n'étaient pas moins mystiques.

A quelques lieues d'Alcala la Real, après avoir parcouru d'effrayants sentiers dans la montagne, et traversé Illora, bâtie au sommet d'un roc comme un nid d'aigle, nous redescendîmes dans la plaine, et la Sierra Nevada nous apparut tout à coup à un détour du chemin, formant avec ses hautes cimes neigeuses la plus splendide toile de fond que puisse rêver un décorateur.

Nous étions dans cette fameuse *vega* de Grenade, tant célébrée par les poëtes, dans cette Vega qui fut pendant des siècles comme un immense champ de bataille, et où les souvenirs de tous genres abondent pour ainsi dire à chaque pas : c'est au milieu des plaines que nous foulions que le vaillant Garcilaso gagna son titre, dans un glorieux combat en champ clos contre un More, un païen, comme l'appelle un ancien romance :

Garcilaso de la Vega
Desde alli intitulado
Porque en la Vega hiciera
Campo con aquel *pagano*

La Vega, sous les rois de Grenade, était le théâtre des galants tournois de la chevalerie moresque; Aben Amar et Alabez y exerçaient leurs palefrois, et y faisaient flotter les riches étendards de leurs lances, brodés par les blanches mains de leurs bien-aimées.

Gran fiesta hazen los Moros
Por la Vega de Granada,

Une famille de mendiants, à Jaen. — Dessin de Gustave Doré.

Robolviendo sus cavallos;
Jugando van de las lanças,
Ricos pendones en ellas
Labrados por sus amadas.

Perez de Hita célèbre encore les exploits du grand-maître de Calatrava, ce brave chevalier dont la lance traversait de part en part les portes bardées de fer, et qui courait sus aux Mores à travers la Vega de Grenade :

Ay Dios! Que buen cavallero,
El Maestre de Calatrava,
Y quan bien corre los Moros
Por la Vega de Granada!

On prétend que *Vega* signifie en arabe une plaine fertile : jamais étymologie ne fut mieux justifiée, et celle-ci est d'accord avec l'ancien poëte espagnol qui appelle la fraîche et bienheureuse Vega une douce ré-création pour les dames, et pour les hommes une gloire immense :

Fresca y regalada Vega,
Dulce recreacion de damas
Y de hombres gloria inmensa!

Les derniers rayons du soleil couchant coloraient en rose les cimes les plus élevées de la Sierra Nevada quand nous arrivâmes à Pinos Puente : c'est sur le pont de Pinos que Christophe Colomb fut rencontré, au mois de février 1492, par un messager envoyé vers lui par Isabelle la Catholique, alors au camp de Santa Fé, devant Grenade ; la reine avait d'abord refusé d'écouter les propositions du grand homme qui voulait lui donner un nouveau monde, et Colomb s'éloignait du camp le cœur ulcéré, quand Isabelle, s'étant ravisée, envoya ce courrier sur ses pas.

Après avoir quitté Pinos Puente, nous passâmes près du *Soto* ou Bois de Roma, situé au pied de la Sierra de Elvira, à trois lieues de Grenade, et traversé par le Genil; ce domaine qui contient, dit-on, près de deux mille hectares, fut donné par les Cortès au duc de Wellington à l'époque de la guerre de l'indépendance; il appartient encore à sa famille, et est administré par un Anglais.

Nous continuâmes à cheminer près d'une heure dans la Vega; bientôt nous aperçûmes la colline de l'Alhambra et ses tours, et peu de temps après nous entrions pour la seconde fois dans Grenade.

Départ de Grenade pour les Alpujarras. — Alhendin; *El ultimo suspiro del Moro;* la fin de Boabdil. — L'insurrection des Morisques. — La vallée de Lecrin. — Fernando de Valor. — La guerre dans les Alpujarras. — Padul. — Durcal. — Ginez Perez de Hita, soldat et historien. — Lanjaron, le paradis des Alpujarras. — Le Barranco de Poqueira. — Ujijar. — La Sierra de Gador. — La Puerto del Lobo. — Le Rio Verde et la Sierra Bermeja. — Berja. — Un mendiant centenaire.

Grenade est une de ces villes qu'on ne quitte qu'à regret : nous ne devions nous y arrêter à notre retour que pour prendre le repos nécessaire, et préparer notre expédition dans les Alpujarras; mais l'Alhambra et le Généralife, les promenades au Sacro Monte et sur les bords du Genil nous retenaient comme malgré nous dans la poétique cité de Boabdil. Il fallut cependant songer au départ : nous nous mîmes donc en quête d'un guide : notre ami Ramirez, le vieux *nevero* de la sierra Nevada, nous aurait convenu à merveille, mais ne pouvant entreprendre avec nous une aussi longue excursion, il nous mit en rapport avec un de ses camarades, et il se chargea de nous procurer les mulets qui devaient nous servir de montures et porter les *alforjas* aux provisions ; Manuel Rojas, dit Jigochumbo, surnom andalous qui lui venait sans doute de son teint, semblable au fruit du cactus, nous était recommandé comme un *buen mozo*, — un bon garçon, et il fut convenu qu'il nous servirait de guide à travers la partie la plus sauvage de l'Espagne, jusqu'à Almeria.

Nous quittâmes Grenade de bon matin, pour éviter la grande chaleur, et tout en retournant de temps en temps la tête pour dire adieu à l'Alhambra et aux Torres Bermejas que doraient les premiers rayons du soleil, nous commençâmes à cheminer à l'ombre des verts mûriers de la Vega. Après quelques heures de marche, nous atteignîmes la petite ville d'Aldenhin, située au sommet d'un rocher sauvage, comme la sentinelle avancée des Alpujarras. Lorsque le malheureux Boabdil, après avoir rendu aux rois catholiques la capitale de son royaume, prit le chemin de l'âpre contrée montagneuse qui lui avait été abandonnée comme fief par les vainqueurs, il s'arrêta quelques instants à Alhendin, le dernier point d'où il pût apercevoir Grenade; on nous conduisit à l'endroit où la tradition prétend qu'il fit arrêter son cheval pour jeter un regard d'adieu sur sa chère capitale perdue, qu'il ne devait plus revoir. On assure qu'en regardant pour la dernière fois le paradis terrestre qu'il allait quitter pour une terre ingrate et sauvage, il s'écria : « Allah akhbar! — Dieu est grand, et que son vizir Jousouf abou Tomixa, qui l'accompagnait, lui dit : Réfléchissez, seigneur, que les grandes infortunes, pourvu qu'on les supporte avec force et courage, rendent les hommes aussi fameux dans l'histoire que les plus grandes prospérités! — Hélas, répondit Boabdil, quelles adversités égalèrent jamais les miennes? et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux: c'est alors que sa mère Ayesha se serait tournée vers lui en s'écriant :

« Pleure comme un enfant ton royaume, puisque tu n'as pas su le défendre comme un homme ! »

Rien, fort heureusement, ne prouve l'authenticité de ces paroles cruelles, bien peu dignes d'une mère qui n'était pas étrangère aux malheurs de son fils; quoi qu'il en soit, le rocher est encore appelé *El ultimo suspiro* del Moro, — le dernier soupir du More, ou *la cuesta de las lagrimas*, — la côte des larmes.

On assure que lorsque le mot d'Ayesha fut rapporté à Charles-Quint, l'empereur répondit qu'elle avait eu raison, et qu'une tombe dans l'Alhambra valait mieux pour un roi qu'un palais dans les Alpujarras.

On n'est pas d'accord sur la fin de Boabdil. Marmol Caravajal prétend qu'il passa en Afrique, et qu'il fut tué dans une escarmouche en défendant la cause d'un petit

prince avec plus d'énergie qu'il n'avait défendu la sienne propre; mais il est plus probable, comme l'a montré le savant orientaliste Pascual de Gayangos, que le pauvre exilé, après avoir débarqué à Melilla, sur la côte d'Afrique, se dirigea vers Fez ; il y vécut tristement, regrettant toujours son beau royaume; on ajoute que pour se rappeler le temps de sa grandeur il fit construire plusieurs palais à l'imitation de ceux de Grenade.

Il mourut en 1538, laissant deux enfants mâles, et ses descendants furent réduits à la nécessité de vivre des charités allouées aux fakirs et aux pauvres sur les revenus des mosquées!

Telle fut la fin lamentable des rejetons d'une famille royale, des fils du dernier des princes musulmans qui ait régné en Espagne.

Un auteur espagnol, Gonzalo Argote de Molina, rapporte des fragments de poésies qu'il attribue à l'ancien roi de Grenade : « O roi Boabdeli, l'Alhambra et ses châteaux t'accusent en pleurant de leur perte ! Qu'on m'amène mon cheval ! Qu'on m'apporte mon bouclier bleu ! Je veux aller combattre; je veux délivrer mes enfants qui sont à Guadix, et ma femme qui est à Gibraltar! »

Nous quittâmes Alhendin de bonne heure, après avoir donné un peu de repos à nos montures, qui devaient nous conduire le soir même jusqu'à Padul, une petite ville des Alpujarras. Cette contrée montagneuse, qu'on appelle également *la Alpujarra*, est une des plus intéressantes, et cependant une des moins connues de la Péninsule ; ses vertes vallées et ses montagnes inaccessibles étaient encore, quatre-vingts ans après la reddition de Grenade, le théâtre de combats acharnés entre les Espagnols, qui avaient enfin reconquis le seul coin de leur pays resté au pouvoir des musulmans venus d'Afrique, et les derniers Mores de Grenade, qui défendirent avec un acharnement dont l'histoire offre bien peu d'exemples, une terre qu'ils regardaient avec raison comme leur patrie, puisqu'elle était depuis près de huit siècles au pouvoir de leurs ancêtres.

On désigne sous le nom d'Alpujarras une vaste contrée qui appartient en partie à la province de Grenade et à celle d'Almeria, et dont le territoire occupe une vingtaine de lieues de longueur de l'est à l'ouest, de Motril à Almeria, parallèlement à la mer; et douze ou quinze lieues de large du nord au sud, depuis la longue chaîne de la sierra Nevada jusqu'à la côte de la Méditerranée qui fait face à l'Afrique. Le nom du pays vient, dit-on, d'Ibrahim Alpujar, un des premiers chefs arabes qui l'occupaient ; il est cependant plus vraisemblable que la véritable étymologie est Al bug Scharra, c'est-à-dire, en arabe, montagne couverte d'herbes et de pâturages. Dès 1490, après la prise de Baza, les rois catholiques s'emparèrent d'une partie des Alpujarras, mais ils avaient à faire à des montagnards indomptables qui ne tardèrent pas à s'insurger; peu d'années après la chute de Grenade, en 1500 et en 1502, une nouvelle insurrection éclata, et c'est à Alhendin que Ferdinand et Isabelle réunirent l'armée destinée à la combattre; c'est là que, suivant le *romance* populaire, le roi s'adressa ainsi aux chevaliers qui l'entouraient :

Cual de vos otros, amigos,
Ira a la sierra mañana
A poner mi real pendon
Encima de la Alpujarra?

« Qui de vous, mes amis, ira demain matin à la *sierra*, et posera mon royal étendard au sommet de l'Alpujarra? »

L'entreprise était périlleuse : chaque buisson de la montagne cachait un ennemi; on hésitait à répondre, car chacun tremblait : *a todos tiembla la barba*. Enfin don Alonzo se lève :

Aquesa empresa, señor,
Para mi estaba guardada,
Que mi señora la Reyna
Ya me la tiene mandada.

« C'est à moi, seigneur, qu'était réservé l'honneur de cette entreprise, car la reine, ma maîtresse, m'a déjà ordonné de partir. »

Calderon, dans une de ses innombrables pièces, a célébré *la Alpujarra*, dont les montagnes lèvent fièrement la tête vers le soleil; il la compare à un océan de rochers et de plantes, où les villages semblent flotter comme des vagues d'argent :

La Alpuxarra, aquella sierra
Que al sol la cerviz levanta,
Y que, poblada de Villas,
Es mar de peñas y plantas
Adonde sus poblaciones
Ondas navegan de plata.

Peu de temps après avoir quitté Alhendin, nous entrâmes dans la vallée de Lecrin, dont le nom signifie, en arabe, *la Vallée d'Allégresse*; jamais nom ne fut mieux mérité, et nous fûmes étonnés de trouver, au milieu d'une contrée aussi sauvage, cette verte et charmante vallée, où les oliviers, les amandiers, les citronniers et les orangers sont arrosés, pendant les plus fortes chaleurs, par des courants d'eau vive qui descendent de la montagne, et qu'entretiennent ces énormes amas de neige qu'on appelle dans le pays des *ventisqueros*.

La vallée de Lecrin fut un des principaux centres de la grande insurrection des Mores de Grenade, et ses champs aujourd'hui si frais et si tranquilles furent arrosés, au seizième siècle, du sang de bien des milliers d'hommes; la résistance était tellement acharnée, que l'énergie et le carnage des Espagnols venaient se briser contre le désespoir des révoltés. Les atrocités les plus révoltantes furent commises des deux côtés; on était arrivé à ne plus faire ni trêve ni quartier : à Guecija, les Mores s'emparèrent des moines du couvent des Augustins et les firent bouillir dans l'huile; à Mayrena, la garnison espagnole s'étant retirée, les habitants bourrèrent de poudre le curé, et, au moyen d'une mèche, le firent éclater comme une bombe.

Les Mores de Canjayar sacrifièrent des enfants sur

l'étal d'un boucher, et ayant égorgé deux chrétiens, ils mangèrent le cœur de l'un d'eux. Le curé de ce bourg, qui s'appelait Marcos de Soto, fut traîné de force dans l'église, en compagnie de son sacristain, auquel on ordonna de sonner les cloches pour appeler tous les habitants. Quand ils furent tous réunis dans l'église, ils passèrent chacun à leur tour devant le malheureux curé, l'un lui tirant les cheveux et les cils, l'autre lui assénant un coup de poing; quand on l'eut abreuvé de toutes sortes d'insultes, deux Mores lui coupèrent, avec un rasoir, les doigts des pieds et ceux des mains; un autre lui arracha les yeux, et, les lui mettant dans la bouche, lui dit :

« Avale ces yeux qui nous surveillaient! »

Ensuite, un autre More lui ayant coupé la langue avec son *alfanje* :

« Avale cette langue qui nous dénonçait! »

Enfin, pour assouvir leur vengeance avec une nouvelle atrocité, on lui arracha le cœur et on le donna à manger aux chiens.

Cette terrible insurrection des derniers Mores de Grenade, que les Espagnols appelaient par dérision *Moriscos*, avait été organisée à Grenade même, dans le quartier de l'Albayzin, avec tant de secret que Philippe II n'en fut instruit que quand toutes les Alpujarras étaient déjà en armes. Le premier chef des révoltés fut un jeune homme de vingt-deux ans, beau et hardi, descendant des califes Ommiades, qui avait embrassé le christianisme sous le nom de Fernando del Valor, et qui passait pour bon chrétien. La révolte gagna d'abord toute la vallée de Lecrin, puis s'étendit rapidement dans les douze *tahas* ou districts des Alpujarras, jusqu'à Almeria. Fernando del Valor quitta alors son nom de chrétien pour prendre celui de Muley-Mohammed-Aben Humeya que portaient ses ancêtres, et il prit le titre aussi de roi de Grenade et d'Andalousie. C'était un chef de partisans habile et courageux; mais ses premiers succès lui firent perdre la tête : il se crut déjà puissant, il voulut avoir une cour et jouer au souverain. Hurtado de Mendoza, un des historiens de la révolte des Mores, raconte dans sa *Guerra de Granada*, qu'il avait un harem, et donne des détails assez curieux sur une de ses femmes, la belle Zahara, de naissance noble, habile à danser les zambras à la morisque, à chanter les *leylas* et à jouer du luth, et qui, ajoute-t-il, se parait avec plus d'élégance que de modestie.

Le règne d'Aben-Humeya ne fut pas de longue durée; les Espagnols avaient mis sa tête à prix et la division ne tarda pas à s'introduire dans son camp; il avait pour rival un autre chef des révoltés nommé Farrax-Abencerrage; c'était un homme sanguinaire, qui avait fait décapiter trois mille Espagnols en un seul jour, et il ne pouvait s'accorder avec Aben-Humeya, qui était doux et humain, et avait défendu d'égorger les femmes et les enfants; celui-ci fut surpris un jour par des conjurés à la tête desquels se trouvait un certain Aben-Abou, un autre compétiteur, et qui se mirent en mesure de l'étrangler :

« Je saurai mourir avec courage, » leur dit-il, et il se passa lui-même le lacet autour du cou.

On prétend qu'en mourant il se fit chrétien; son corps, jeté dans un égout, en fut retiré et on l'enterra à Guadiz, sous son ancien nom de Fernando de Valor.

Le bourg de Padul, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, eut beaucoup à souffrir à l'époque de la guerre des Morisques, et il est d'un aspect si misérable, qu'on pourrait croire qu'il s'en ressent encore; la *posada* où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit était à peine pourvue des choses les plus nécessaires, et nous aurions fait un maigre souper sans les provisions dont nous avions eu soin de bourrer nos *alforjas*. Nous quittâmes de bonne heure Padul, dont la campagne fertile et verdoyante nous fit oublier une mauvaise nuit passée sur des lits trop durs; les champs étaient pleins d'arbres fruitiers; les grenadiers succombaient sous le poids de leurs fruits rouges; de temps en temps nous rencontrions des laboureurs, à peu près les seuls habitants de la contrée, et nous échangions le fraternel salut d'usage : *Vayan ustedes con Dios !* Quant aux brigands, nous n'en rencontrâmes aucun; notre guide nous assura, il est vrai, qu'on parlait encore dans le pays d'une bande qui exploitait autrefois les Alpujarras sous la conduite de Manuel Borrasco; il est probable que ledit Borrasco n'a pas eu de successeurs dans un pays où la rareté des voyageurs doit rendre le métier trop peu lucratif, et où les *bandoleros* auraient été réduits à la triste nécessité de se voler entre eux.

Nous fîmes halte pour déjeuner à la *venta de los Mosquitos* (l'auberge des moustiques), dont le nom de mauvais augure n'était que trop justifié; c'est à peine si, dans ce coupe-gorge dénué de tout et d'une saleté repoussante, nous pûmes obtenir des œufs et du feu pour les faire cuire; car la nécessité nous avait rendus quelque peu cuisiniers. Doré, qui sait son Homère par cœur, essayait de relever à nos yeux d'aussi triviales occupations, en nous assurant qu'Eumée savait très-bien faire rôtir un porc, et que le bouillant Achille, aidé de Patrocle, avait, de ses mains héroïques, préparé sous sa tente un festin pour les députés d'Agamemnon.

La petite ville de Durcal, où nous nous arrêtames ensuite, et qui est entièrement habitée par des *labradores* qui cultivent les environs, est située au pied du *cerro de Sahor*, un contre-fort de la Sierra Nevada; Marmol raconte de terribles combats que les Espagnols livrèrent aux Morisques près de cette ville; Philippe II, voulant abattre l'insurrection par un coup terrible, avait donné le commandement des troupes au marquis de Los Velez, qui commença une guerre à feu et à sang, et reçut bientôt des Mores le surnom du *diable à la tête de fer;* les soldats voulaient venger leurs frères, car le marquis de Sesa, qui était entré dans les Alpujarras avec dix mille hommes, n'en avait plus que quinze cents. Les siéges faits par les Espagnols étaient toujours suivis de *talas :* ce genre d'expédition, qui exigeait au moins deux mille hommes, consistait à détruire les arbres, les moissons et même les maisons du pays. « Une nuée de saute-

Le *barranco de Poqueira*, dans les Alpujarras. — Dessin de Gustave Doré.

relles qui s'abat sur un pré n'y fait pas plus de ravages, dit Marmol, que n'en firent nos troupes affamées dans les jardins où elles campèrent; au bout d'une heure, on n'y aurait pas trouvé une feuille verte. » En moins d'un mois, dix mille Morisques furent massacrés ou réduits en esclavage; il y eut, ajoute-t-il, plus de quatre-vingts actions de guerre. Des villages entiers furent dépeuplés; les habitants d'Alhendin, par exemple, furent transportés en masse à Montiel, dans la Manche; de là vient qu'à l'époque de Cervantès les Morisques étaient si nombreux dans le pays de Don Quichotte.

Ginez Perez de Hita, un des historiens de ces guerres terribles, avait fait partie de l'expédition comme soldat : « Les Espagnols, dit-il, ne rêvaient que massacre et pillage; ils étaient tous voleurs, *et moi le premier*, ajoute-t-il naïvement; on mettait la main sur la ferraille, sur les fruits, sur les chats, pour ne pas perdre l'habitude du vol. Après le sac du château de Jubilez, un millier de femmes moresques et trois cents hommes furent froidement égorgés; les Mores se défendaient avec l'énergie du désespoir; quand les armes leur manquaient et qu'ils avaient épuisé leurs flèches empoisonnées, ils faisaient rouler sur leurs ennemis des quartiers de rochers; les femmes et les enfants se lançaient intrépidement sur les Espagnols, et cherchaient à les aveugler en leur lançant du sable dans les yeux; on vit des Mores enfouir leurs filles vivantes sous la neige, pour les empêcher de tomber aux mains des Espagnols. » L'historien que nous venons de citer raconte qu'il trouva un jour, sur le chemin de Filix, une femme couverte de blessures, étendue sans vie à côté de six de ses enfants; pour sauver sa plus jeune fille, qu'elle nourrissait encore, elle s'était couchée sur elle, essayant de la couvrir de son corps; les soldats achevèrent la mère dans cette position, laissant la petite fille baignée de sang dans les bras de sa mère et la croyant également morte; il ajoute qu'il emporta la pauvre petite et qu'il parvint à la sauver.

Ginez Perez raconte plus loin une histoire des plus dramatiques : « Deux soldats espagnols, après avoir pillé la maison d'un riche Morisque, où ils avaient détruit ce qu'ils ne pouvaient emporter, découvrirent une jeune fille d'une beauté merveilleuse, qui avait espéré échapper à leurs recherches. Ils mirent en même temps la main sur elle, chacun voulant s'assurer la possession d'un pareil trésor; mais comme ils ne pouvaient tomber d'accord, ils finirent par tirer leurs épées, encore rouges du sang du père qu'ils avaient tué.

« En ce moment survint un troisième soldat : celui-ci, les voyant sur le point de s'égorger, eut l'idée de mettre fin à leur querelle en en faisant disparaître l'objet; il se dirigea donc vers la jeune fille et l'étendit morte de deux coups de poignard dans le sein. C'était à faire pitié au ciel.

« Après avoir frappé, le misérable ajouta froidement :

« Il n'était pas juste que deux braves soldats risquassent leur vie pour si peu de chose ! »

« Mais les deux soldats, indignés de tant de cruauté et courroucés de voir cette pauvre innocente étendue dans son sang, se réunirent contre lui.

« Ta méchanceté ne restera pas impunie, lui dirent-ils, monstre infernal qui as privé la terre du plus précieux présent du ciel ! »

« Sur quoi ils le percèrent de coups d'épée, et ils sortirent désolés de la maison où ils laissèrent, à côté de l'assassin, la belle jeune fille que la mort même embellissait; on l'aurait prise pour un ange endormi. »

Avant d'arriver à Lanjaron, nous passâmes le *puente de Tablate*, hardiment jeté à une hauteur effrayante sur un ravin profond; en 1569, ce pont était défendu par les Morisques avec tant d'acharnement, que les troupes espagnoles hésitaient à l'attaquer; un moine franciscain, nommé Cristoval de Molina, pour faire honte aux soldats de leur peu de courage, prit d'une main un bouclier et une épée, de l'autre un crucifix, et s'avança intrépidement; alors les soldats le suivirent et le pont fut emporté.

Lanjaron est une petite ville dans une situation délicieuse, au pied de la colline de Bordayla, sur le versant méridional de la Sierra Nevada; c'est à Lanjaron que finit la fertile vallée de Lecrin; on l'a appelée *el paraiso de las Alpujarras*, nom que justifie parfaitement sa position pittoresque. Ce fut une des premières villes de la vallée de Lecrin qui se révoltèrent contre les Espagnols, et elle eut beaucoup à souffrir de la guerre; on dit qu'elle resta déserte pendant quatre-vingts ans, jusqu'à ce qu'on fît venir, pour la repeupler, cinquante habitants de l'intérieur de l'Espagne. Lanjaron est aujourd'hui la première ville des Alpujarras; ses maisons à deux étages, à toits plats, sont blanchies au lait de chaux à la moresque, et ont un aspect de gaieté qui manque aux autres villes de la contrée; nous y rencontrâmes quelques personnes venues d'Almeria et de Grenade, pour fuir la chaleur et prendre les eaux minérales.

En nous rendant de Lanjaron à Orgiva, nous traversâmes un pays sauvage et très-accidenté; de temps en temps un vieux château moresque abandonné découpait sa silhouette sur les grandes masses du Mulahacen et de la Veleta; les paysans que nous rencontrions, sans avoir rien d'hostile, nous regardaient d'un air farouche et étonné.

Orgiva, que nous atteignîmes ensuite, est un gros bourg bâti au pied du haut *Picacho de Veleta;* ce fut, pendant quelque temps, la seule place où les chrétiens se défendirent pendant la guerre des Alpujarras. Pour profiter de quelques heures de halte que notre *arriero* nous demandait pour ses mules qui n'en pouvaient mais, nous fîmes un détour à pied jusqu'au *barranco de Poqueira;* c'est un des sites les plus effrayants que l'imagination puisse rêver : à l'extrémité d'un défilé qui s'ouvre entre deux hautes murailles de rochers à pic, s'ouvre un immense abîme dont la vue nous donna le vertige; des nuages noirs s'élevaient au-dessus des plateaux abrupts qui couronnent le *barranco* et se confondaient avec la fumée épaisse des feux allumés par les *neveros;* un ciel orageux donnait à ces rochers, d'un gris de plomb, un

aspect plus sombre et plus sinistre encore; aussi Doré ne voulut-il pas manquer cette occasion d'enrichir son album d'un dessin.

La nature devient de plus en plus sauvage jusqu'à Ujijar, la ville la plus centrale et l'ancienne capitale des Alpujarras; on prétend que plusieurs familles du pays descendent de Morisques restés après la guerre; c'est dans *Ogixar la nombrada*, — la fameuse, tant célébrée dans les *romances*, que fut tué Don Alonzo quand il se dévoua pour aller planter l'étendard royal au sommet de l'Alpujarra :

Don Alonzo, don Alonzo,
Dios perdone tu Alma,
Que te mataron los Moros,
Los Moros de Alpujarra!

En quittant Ujijar, nous continuâmes à trouver les plus splendides paysages au milieu d'une contrée toujours féconde en souvenirs historiques ; quelques endroits portent encore des noms sinistres, comme *la cueva del Ahorcado*, — la grotte du pendu, — et *Alcocer al Canjayar*, dont le nom signifie, dit-on, en arabe, le *plateau* de la faim. C'est près de là qu'est situé Valor, le fief de Fernando, celui qui se fit appeler, pendant quelques mois, roi de Grenade et d'Andalousie; nous avons raconté comment il fut trahi et assassiné. Aben Abou, qui lui succéda, était natif de Mecina de Bombaron, un village près duquel nous passâmes; il ne tarda pas à éprouver le sort qu'il méritait : trahi à son tour, il fut vendu, en 1571, pour la somme de vingt mille maravedis, par un de ses affidés, nommé El Seniz, qui le frappa lui-même de la crosse de son escopette, dans une grotte qui lui servait de refuge.

« Le pasteur n'a pu rapporter la brebis vivante, dit l'infâme El Seniz en livrant son corps aux Espagnols, il en apporte la toison. »

Le corps d'Aben Abou fut porté à Grenade et livré aux enfants, qui le mirent en quartiers et le déchirèrent; la tête fut enfermée dans une cage de fer qu'on plaça au-dessus de la porte Bib-Racha, avec cette inscription :

« Esta es la cabeza del traidor Aben Aboo; nadie la quite so pena de muerte. — (Cette tête est celle du traître Aben Aboo; que personne ne l'enlève, sous peine de mort). »

La défense fut respectée longtemps, car, en 1599, la tête d'Aben Aboo était encore à la même place.

La trahison d'El Seniz ne lui profita guère, car il mourut bientôt à Guadalajara, écartelé comme voleur de grand chemin.

Après avoir gravi pendant plusieurs heures ces pentes escarpées qu'on appelle *ramblas*, nous arrivâmes à Berja, au pied de la Sierra de Gador; nous devions bientôt quitter les Alpujarras, non sans emporter les meilleurs souvenirs de ses paysages étranges et de ses poétiques montagnes; le *Puerto del Lobo* (la Gorge du Loup), par exemple, étroit défilé entre deux gigantesques rochers qui paraissent se précipiter l'un sur l'autre, — ou la Sierra Bermeja, — la montagne vermeille, au pied de laquelle coule le Rio Verde, — la rivière verte, dont les ondes cristallines, dit un ancien *romance*, furent autrefois teintes en rouge par le sang de tant de chevaliers mores et chrétiens :

Rio verde, rio verde,
Tinto vas en sangre viva;
Entre ti y Sierra Bermeja
Murio gran cavalleria!
Cuanto cuerpo en ti se baña
De Cristianos y de Moros;
Y tus ondas cristalinas,
De roja sangre esmaltan!

La Sierra de Gador est très-renommée pour ses mines de plomb, qui étaient déjà exploitées à l'époque romaine; elles sont encore aujourd'hui tellement riches, qu'un dicton local prétend que la montagne renferme *plus de plomb que de pierres*. Cette Sierra, qui a près de deux mille cinq cents mètres d'élévation, est une des plus hautes montagues de la contrée accidentée et sauvage qui s'étend le long du littoral de la Méditerranée. Bien que depuis des siècles les flancs de la Sierra aient été fouillés dans tous les sens par d'innombrables mineurs, ses richesses ne paraissent pas devoir s'épuiser de sitôt, car le minerai donne encore aujourd'hui du plomb dans une proportion très-considérable.

Au pied des derniers contre-forts de la Sierra de Gador s'élève la jolie petite ville de Berja, dont l'activité industrielle contraste avec l'aspect paisible et patriarcal des villes des Alpujarras. Sa fondation remonte, dit-on, au temps de la conquête romaine, et elle a conservé son ancien nom de Bergi. Berja est une ville habitée en grande partie par les familles des mineurs ; on prétend que ces derniers ne vivent pas très-vieux; le pays passe cependant pour être très-salubre. Nous nous souvenons d'un mendiant aveugle que nous rencontrâmes, et qui avait, nous assura-t-il, cent trois ans accomplis; ce brave homme, drapé dans une *manta* rapiécée, marchait en s'appuyant d'une main sur sa petite fille, et de l'autre sur un long bâton : c'étaient Œdipe et Antigone en costume andalou.

La fatigue commençait à nous gagner quand nous quittâmes Berja; aussi fûmes-nous ravis quand nous aperçûmes enfin l'immense nappe d'azur de la Méditerranée; quelques heures plus tard, nous franchissions les vieilles portes arabes d'Almeria.

Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

Un mendiant centenaire et sa petite-fille, à Berja. — Dessin de Gustave Doré.

Un duel à la *navaja del santolio*. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Almeria; le *Sacro-Catino* des Génois. — Une pièce de Calderon : Tuzani le Morisque et Don Juan d'Autriche. — Adra. — Motril. — Salobrena et *Salambo*. — Almuñecar. — Velez-Malaga; végétation tropicale : le coton et la canne à sucre. — Ferdinand le Catholique et Garcilaso de la Vega.

Le séjour d'Almeria nous parut, après notre fatigante excursion dans les Alpujarras, d'une mollesse incomparable; les lits de la fonda Malagueña nous semblaient excellents et la cuisine à l'huile succulente. Notre première visite fut pour le port, où nous pûmes étudier dans toute leur pureté les Andalous de la côte de la Méditerranée; la plupart des gens que nous rencontrions, basanés comme des Africains, auraient porté à merveille le burnous, et plus d'un, très-probablement, descendait des anciens sujets de Boabdil; la plupart des femmes ont un type moresque très-prononcé, et la mantille noire leur sied à ravir.

Almeria, avec ses maisons blanches surmontées de toits plats et de terrasses, a un aspect tout à fait arabe; ses rues étroites, tortueuses et escarpées rappellent beaucoup certains quartiers d'Alger; la plupart des rez-de-chaussée sont ouverts, et on y voit souvent des femmes accroupies à la manière orientale et occupées à fabriquer les *esteras de esparto* ou tapis de jonc, dont on fait usage dans toute l'Andalousie. Quoique les mines des environs donnent à la ville une certaine activité, elle est bien loin d'avoir aujourd'hui la même importance qu'autrefois; elle passe pour être plus ancienne que Grenade, et il y a même à ce sujet un dicton populaire :

Cuando Almeria era Almeria
Granada era su alqueria.

C'est à dire que quand Almeria était Almeria, Grenade n'était encore que sa métairie. On nous fit voir une partie des murailles dépendant de l'ancienne enceinte, qui est probablement de construction phénicienne et sur laquelle se sont élevées depuis des constructions arabes.

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353.

Almeria, dont le nom signifie, dit-on, *miroir de mer*, appartenait aux Arabes dès l'an 766, et devint la capitale d'un royaume qui subsista jusqu'au milieu du douzième siècle ; son port était alors un repaire de pirates qui infestaient toute la Méditerranée ; les Espagnols en firent le siége en 1147, et s'en emparèrent avec l'aide des Pisans et des Génois ; les vainqueurs se partagèrent un riche butin, et on assure que, dans la part échue à ces derniers, se trouvait une coupe d'émeraude dont Notre-Seigneur, suivant la tradition, s'était servi à la sainte Cène ; cette relique, connue à Gênes depuis des siècles sous le nom du *Sacro-Catino* (la coupe sacrée), y fut considérée longtemps comme le plus précieux trésor de la ville ; suivant une autre tradition, elle aurait été prise à Césarée à l'époque des croisades et aurait fait partie des présents apportés à Salomon par la reine de Saba ; ou bien encore, ce serait le *Saint-Graal*, le vase mystique à la recherche duquel le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde entreprirent tant d'expéditions. Autrefois on montrait de loin au public le Sacro-Catino dans les occasions solennelles, et il y avait les peines les plus sévères contre celui qui aurait osé le toucher. Quelques voyageurs du siècle dernier, l'abbé Barthélemy entre autres, avaient osé élever des doutes au sujet de la fameuse relique ; ces doutes furent confirmés lorsque, sous Napoléon Ier, la prétendue coupe d'émeraude fut portée à Paris : on s'aperçut facilement qu'au lieu d'une pierre précieuse c'était une coupe de verre antique. En 1815 elle fut renvoyée à Gênes et se cassa pendant le trajet ; nous avons pu voir moyennant rétribution, dans le trésor de la cathédrale, les fragments du Sacro-Catino ornés d'une monture en or.

Almeria et ses *huertas*, ses fertiles jardins, sont souvent chantés dans les *romances* moresques ; la belle Galiana, la bien-aimée d'Aben-Amar, qui fit pour elle de si étranges choses, était fille de l'alcayde d'Almeria :

En las huertas de Almeria
Estava el moro Aben-Amar,
Frontero de los palacios
De la mora Galiana.

A l'époque de la guerre des Alpujarras, le *rio d'Almeria* fut une des dernières parties du pays qui se rendit aux Espagnols, et il fallut l'arrivée de Don Juan d'Autriche pour le soumettre. Calderon a tiré, d'un des épisodes de cette guerre, le sujet d'une de ses pièces : *Amar despues de la muerte, y el sitio de la Alpuxarra*, c'est-à-dire : Aimer après la mort, ou le siége de l'Alpujarra. Il y avait à Almeria un jeune Morisque nommé Tuzani ; c'était un beau cavalier, habile à manier avec adresse sa longue épée de fine trempe suspendue à un élégant baudrier et sa riche arquebuse valencienne. Tuzani aimait une jeune Moresque, la belle Malcha, qui fut tuée au siége de Galera, où furent commises tant d'atrocités ; il retrouva le corps de sa maîtresse percé de deux coups mortels, et fit le serment de la venger ; il s'enrôla dans l'armée espagnole et finit par découvrir, à force de recherches, que le meurtrier était un certain Garcés ; enfermé par hasard avec le Morisque dans la prison d'Andarax, Garcés s'avoua l'auteur du meurtre et fut poignardé par Tuzani, qui parvint à s'échapper ; il fut enfin repris, et on le conduisit devant Don Juan d'Autriche qui, après avoir entendu son histoire, lui accorda son pardon et sa liberté.

Comme nous voulions nous rendre à cheval d'Almeria à Malaga en suivant la côte de la Méditerranée, nous retournâmes sur nos pas, en passant par la petite ville de Dalias, où notre guide nous recommanda de séjourner le moins possible, à cause des fièvres intermittentes qui règnent dans le pays pendant l'été. Nous traversâmes ensuite Adra, dont le climat passe également pour être malsain, et dont le port est surmonté d'anciennes *atalayas*, ou tours de vigie, de construction moresque. Adra est l'ancienne Abdera des Phéniciens, et remonte, comme toutes les villes de cette côte, à une très-haute antiquité ; nous avons vu des médailles frappées dans cette ville à l'époque de Tibère. Ici le climat et la végétation sont dignes des tropiques ; on cultive le coton et la canne à sucre dans les environs de Motril ; toute cette côte est exposée à un soleil ardent, et quoique nous fussions en automne, il nous était quelquefois impossible de voyager pendant les heures les plus chaudes de la journée.

Peu de temps après avoir quitté Motril, nous arrivâmes à Salobreña, petite ville peu intéressante par elle-même, mais qui fait remonter sa fondation à *Salambo* en personne ; telle est du moins l'origine revendiquée pour elle par un historien espagnol, et cela bien avant le bruit fait autour de la Vénus phénicienne par un roman français.

A peu de distance de Motril se trouve Almuñecar, dont le nom Arabe a remplacé celui de *Municipium Exitanum* que portait la ville à l'époque romaine. Un grand souvenir historique s'attache au nom d'Almuñecar : c'est dans ce port que débarqua Abdu-r-rahman Ier, de la dynastie des Ommiades, quand il vint en Espagne pour faire la conquête de ce pays.

Au-dessus d'Almuñecar on voit se découper, sur un ciel toujours bleu, la haute Sierra de Lujar, et un peu plus loin celle de Tejeda, élevée de près de deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer ; il n'est guère de pays en Europe qui réunisse des productions aussi variées : les hautes montagnes qui dominent la côte produisent des saxifrages et autres plantes des climats les plus froids, tandis que, dans les terrains d'alluvion qui bordent la mer, on peut acclimater la plupart des végétaux de la zone torride.

Velez-Malaga est le véritable paradis de la côte méridionale d'Espagne, et il n'est peut-être aucune ville d'Europe dont le ciel soit aussi beau et le climat aussi doux ; outre le coton et la canne à sucre, qu'on appelle *caña dulce*, l'indigo (añil), le café, la patate et d'autres plantes des tropiques y réussissent à merveille ; nous achetâmes au marché des cannes à sucre vertes qui étaient excellentes, et des fruits originaires d'Amérique appelés *chirimoyas*.

A l'époque de la domination arabe, il y avait à Velez-Malaga et sur toute la côte, jusqu'à Marbella, beaucoup plus de moulins à sucre qu'on n'en voit aujourd'hui; il y en avait encore un certain nombre au dix-septième siècle, comme le montre ce passage d'un voyageur français :

« Il y a aussi des salines et des moulins à sucre, qu'ils appellent *ingenios de azucar*, dont j'ay veû auprès de Marpella ou Marbella en Andalousie, où j'ai veû beaucoup de cannes de sucre, qui sont faites comme d'autres roseaux, mais qui ont au dedans une certaine moüelle, et une eaüe fort douce, car j'en ay cueilly par les chemins. »

Velez-Malaga a de brillantes pages dans son histoire; quelques années avant la prise de Grenade, elle appartenait encore aux Mores, et Ferdinand le Catholique vint en personne faire le siége de la ville, une des dernières qui fussent restées au pouvoir des infidèles. La chronique de Hernando del Pulgar raconte que les assiégés ayant fait une sortie, le roi se trouva un moment entouré de plusieurs Mores qui voulaient s'emparer de sa personne; le baudrier de son épée s'étant accroché au harnachement de son cheval, il ne pouvait se défendre et il allait être fait prisonnier, quand l'intrépide Garcilaso de la Vega, lançant son cheval au galop, mit les ennemis en fuite et parvint à délivrer son souverain, qui lui-même perça un More de sa lance. En souvenir de cet événement, Ferdinand donna pour armoiries, à la ville de Velez-Malaga, un roi à cheval revêtu de son armure et perçant un More de sa lance.

Nous quittâmes notre guide et nos montures à Velez, car la route de Malaga, exposée entre de hautes montagnes et la mer, à la réverbération d'un soleil africain, n'est guère praticable à cheval que pour les gens du pays, habitués à une température tropicale; nous primes donc place sur l'impériale d'une diligence qui partait de grand matin, et avant midi nous faisions, au grand galop de nos dix mules, notre entrée dans Malaga.

Malaga. — L'Alameda ou le salon de Bilbao. — Les femmes de Malaga. — Le climat. — Les *patios*. — Chansons populaires de l'Andalousie : les *Malagueñas*. — Les ruines moresques. — La cathédrale. — Les statuettes de terre cuite.

Malaga la hechicera,
La del eternal primavera,
La que baña dulce el mar
Entre jasmin y azahar!

« Malaga l'enchanteresse, la ville au printemps éternel, que baigne doucement la mer entre le jasmin et l'oranger! » Tel est le salut qu'adresse un poëte espagnol à une des plus charmantes villes d'Andalousie, et jamais louanges ne furent mieux méritées.

Dès notre arrivée à Malaga, nous nous étions installés à la *fonda de la Danza*, — l'hôtel de la Danse, — un nom tout à fait en harmonie avec l'aspect gai et animé de la ville, qui nous frappa dès notre arrivée, et qui contraste avec le calme et le silence des rues de Grenade.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'Alameda, qu'on appelle aussi, nous ne savons trop pourquoi, le *Salon de Bilbao;* c'est une grande allée, conquise autrefois sur la mer et plantée de deux rangées d'arbres magnifiques; à une des extrémités, nous remarquâmes une grande fontaine en marbre blanc, ornée de nombreuses statues et d'un bel effet décoratif; on dit que cette fontaine fut donnée en présent à Charles-Quint par la république de Gênes. Nous aurons plus tard l'occasion de parler de travaux de sculpture plus importants exécutés en Espagne par des Génois.

C'est à l'Alameda qu'on peut admirer la beauté des Malagueñas, célèbre dans toute l'Espagne,

Las Malagueñas
Son halagüeñas;

dit un proverbe très-connu, et, à notre avis, jamais réputation ne fut mieux méritée; moins sévère que la Grenadine, moins coquette que la Sévillane et que la Gaditane, la *Malagueña* se distingue des autres femmes andalouses par un teint plus ambré, par des traits plus réguliers, mais non moins expressifs; des sourcils épais et bien dessinés, des cils longs et fournis donnent à leurs yeux noirs une profondeur et un charme qu'on ne saurait rendre; elles savent à merveille, avec une simple fleur, un dahlia rouge ou blanc gracieusement posé derrière l'oreille, faire ressortir la beauté de leurs cheveux d'un noir bleu comme l'aile d'un corbeau.

Le climat de Malaga, qui diffère peu de celui de Velez, est un des plus doux de l'Espagne; nous achetions dans les rues des cannes à sucre et des patates douces, — *batatas dulces;* ces dernières sont une ressource importante pour les gens du peuple qui, avec quelques *cuartos*, en peuvent manger de quoi se rassasier; aux angles des rues et sur le port, on voit des *batateros* qui font cuire leur marchandise en appelant les acheteurs au cri de : *batatas! ricas y gordas!* Leurs cris se confondent avec ceux des *charranes*, marchands de poisson, qui crient à tue-tête leurs *boquerones*, espèce de petites sardines, les *pintarrojas*, les *calamares*, les *dentones* et autres produits de la pêche méditerranéenne. Les *charranes*, dont nous parlerons un peu plus tard, portent leur marchandise dans des *cenachos*, paniers de jonc qu'ils tiennent suspendus à leurs coudes en appuyant les mains sur les hanches.

Les rues de Malaga ont conservé, dans certains quartiers, leur ancien aspect, et sont encore étroites et tortueuses comme à l'époque moresque; beaucoup de maisons ont, comme celles de Grenade, un *patio* ou cour découverte entourée d'arcades et ornée de bananiers, d'orangers et d'une quantité d'autres plantes au milieu desquelles s'élance le mince filet d'un jet d'eau. C'est dans le *patio* qu'on se tient pendant les grandes chaleurs, et c'est là qu'ont lieu, pendant les belles soirées d'été, les *tertulias*, réunions où l'on danse parfois quelques pas andalous, comme le *polo del contrabandista* ou la *malagueña del torero;* on y chante aussi au son de la guitare ces couplets si populaires en Andalousie sous le nom de *malagueñas*.

Le rhythme des *malagueñas* a quelque chose d'étrange, de barbare même si l'on veut, mais à coup sûr il n'a rien de vulgaire ni de banal; on peut en dire autant des *cañas*, des *carceleras*, des *playeras*, des *rondeñas* et autres chants populaires d'Andalousie sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. De même que tous ces airs, les *malagueñas* ont, sans nul doute, une origine moresque, et ce sont, sans altération aucune, les mêmes mélodies que chantaient, en s'accompagnant du *laud*, les sujets d'Ibn-al-Kamar et de Boabdil; probablement aussi les paroles ne sont que la traduction de quelques anciens *romances moriscos*.

Voici une *malagueña*, la plus populaire, la plus *classique*, et qui cependant n'a jamais, que nous sachions,

L'escrime à la navaja : Le *desjarretazo*. — Dessin de Gustave Doré.

été publiée nulle part[1] : « Adieu, Malaga la belle! s'écrie tristement un *Malagueño*, adieu, Malaga, pays où je naquis! Tu fus une mère pour les autres, et une marâtre pour moi; adieu, Malaga la belle! »

Les *malagueñas* se composent ordinairement de couplets de quatre vers chacun; le premier et le dernier vers se répètent deux fois. Le sujet n'est pas toujours aussi mélancolique, mais il est presque toujours sentimental :

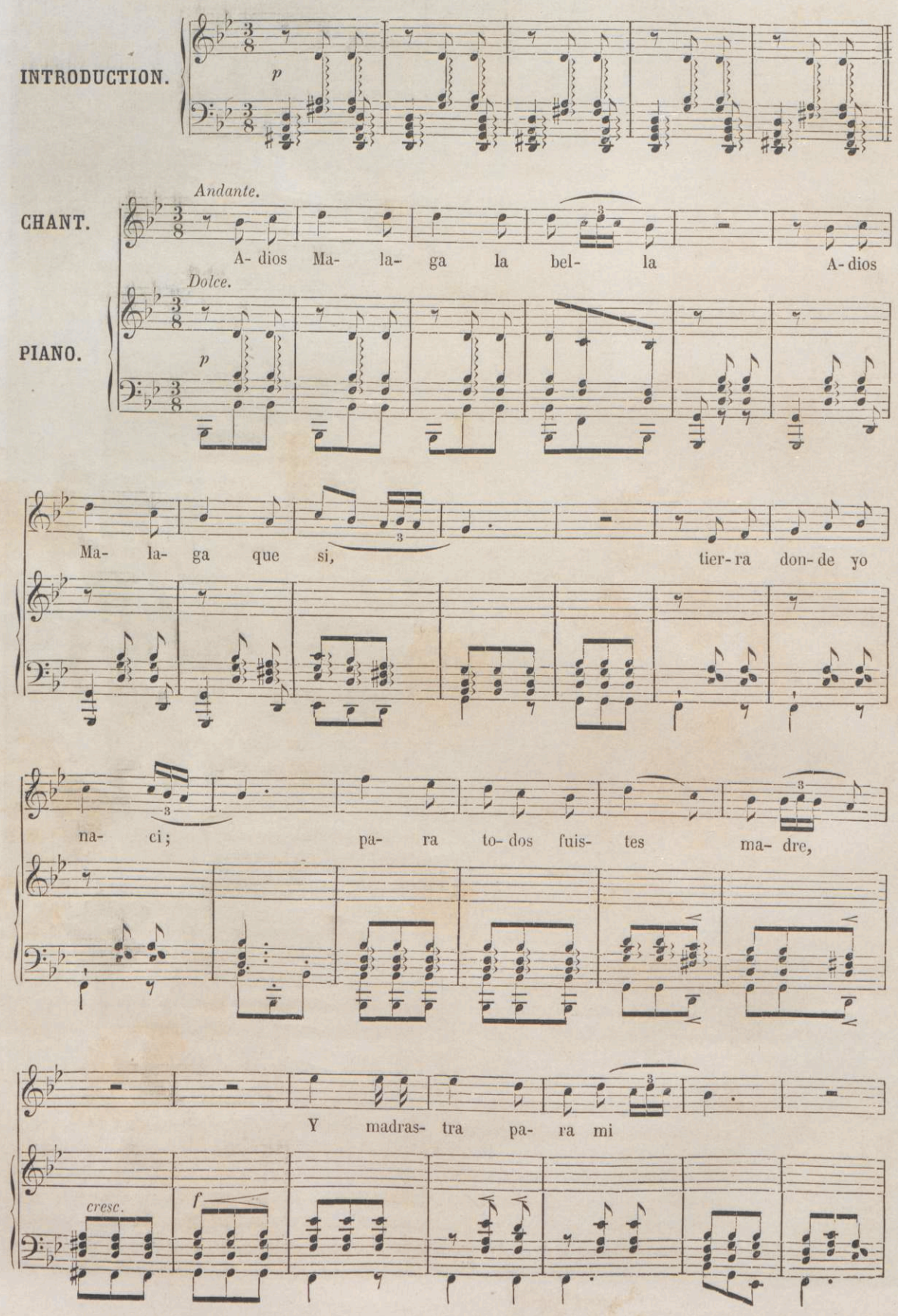
Echame, niña bonita,
Lagrimas en tu pañuelo,
Y las llevaré a Granada,
Que las engarze un platero.

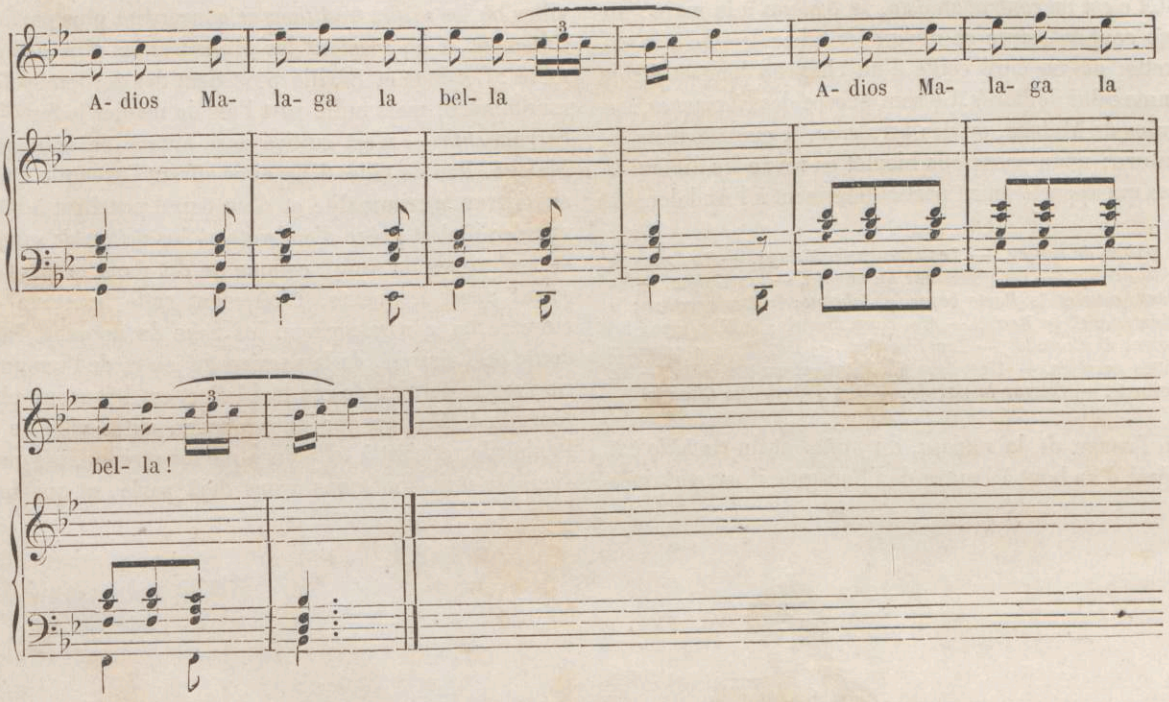
« Donne-moi, charmante petite, — Tes larmes dans ton

1. Nous devons à l'obligeance de Mme Aline Hennon l'accompagnement, pour piano, de cette *Malagueña*.

Malaga : La cathedrale et le port. — Dessin de Gustave Doré.

ADIEU, MALAGA LA BELLE.





mouchoir, — Je les porterai à Grenade, — Chez un bijoutier qui les enchâssera. »

Son tus labios dos cortinas
De terciopelo carmesí,
Entre cortina y cortina,
Estoy esperando el sí.

« Tes lèvres sont deux rideaux — De velours cramoisi ; — Entre rideau et rideau — J'attends le oui. »

C'est une jeune Malagueña qui s'adresse à son *querido :*

Como abri sin precaucion
Tu carta, dueño querido,
Se cayó tu corazon,
Mas en mi pecho ha caido ;

En él yo le he dado abrigo,
Pero no cabiendo dos
El mio te mando yo,
Y el tuyo queda conmigo.

« En ouvrant sans précaution — Ta lettre, maître chéri, — J'ai laissé tomber ton cœur, — Il est tombé dans mon sein ; — Je lui ai donné abri ; — Mais faute de place pour deux — Je t'envoie le mien, — Et le tien me reste. »

Voy a la fuente y bebo ;
No la amenoro,
Que aumienta su corriente
Con lo que lloro.

« Je vais boire à la fontaine, — Et ne peux l'épuiser, — Car j'augmente son cours — Avec les larmes que je pleure. »

Les souvenirs du temps des Mores ne sont pas rares à Malaga : plusieurs édifices ont gardé leur nom arabe, comme le castillo de *Gibralfaro*, la *Alhondiga*, la *Alcazaba ;* les *Atarazanas*, ancien arsenal moresque, ont conservé une élégante porte en fer à cheval, revêtue de marbre blanc ; de chaque côté se lisent, comme à l'Alhambra, ces deux inscriptions arabes : *Dieu seul est riche, — Dieu seul est vainqueur.*

Comme la plupart des villes de la côte, Malaga est une ancienne colonie phénicienne ; les Arabes s'en emparèrent après la fameuse bataille du Guadalete, et ce n'est qu'en 1487 qu'elle cessa d'être musulmane, en tombant au pouvoir des rois catholiques.

Ce n'est qu'une cinquantaine d'années plus tard que fut commencée la cathédrale, splendide édifice qui domine majestueusement le port et la mer ; un bel escalier de marbre donne accès dans la nef principale, à côté de laquelle s'élèvent parallèlement deux nefs latérales ; de chaque côté de la façade s'élèvent deux hautes tours, dont l'une est restée inachevée, comme celle de la cathédrale de Cologne ; le *sacristan* qui nous accompagnait se donna beaucoup de mal pour nous faire admirer les stalles du chœur, travail prodigieux, mais d'un goût médiocre ; suivant nous, la vraie manière de bien voir la cathédrale de Malaga, c'est de prendre une *falua* dans le port et de s'éloigner assez pour qu'on puisse apercevoir du large, au-dessus du bleu intense de la mer, la masse imposante de la cathédrale qui s'élève au-dessus des maisons blanches de la ville ; splendide tableau dont le fond est formé par les hautes montagnes derrière lesquelles se cache Grenade.

Nous trouvâmes les quais de Malaga encombrés de caisses de *pasas* et de tonneaux de toute dimension. Les vins et les *pasas* — c'est ainsi qu'on appelle les raisins secs — sont les principales productions de Malaga ; cependant n'oublions pas l'industrie des terres cuites coloriées, fort ancienne dans le pays ; c'est dans le *Pasaje de Heredia* que se modèlent ces statuettes, qui représentent invariablement des costumes andalous ; tantôt c'est une *maja* au jupon court, dansant le *polo* ou le *jaleo ;*

tantôt c'est un *contrabandista*, le *trabuco* à la main ; un *majo* coupant, avec sa *navaja*, le tabac destiné à sa cigarette, ou un curé coiffé d'un chapeau long et étroit comme celui de *Basile*. Ce sont encore des *charranes*, les gamins de Malaga, ou des *barateros*, le *cuchillo* dans la ceinture ; nous passerons bientôt en revue les différents types qui appartiennent particulièrement à l'Andalousie.

Les *delitos de sangre*. — Les *serenos* de Malaga. — Les gens *de vida airada*. — Un professeur de *navaja*. — Les *Golpes*. — La *Parte alta* et la *Parte baja;* le *Jabeque;* le *Desjarretazo;* la *Plumada* et le *Revés*. — Un coup mortel : le *Floretazo;* les *Golpes de Costado*. — Les *Engaños*. — Les *Tretas;* quelques bottes secrètes. — L'escrime au *Puñal* et au *Cuchillo*. — Le *Molinete*. — *Lanzar la navaja*. — Les *Tijeras des Gitanos*.

Si l'usage de la *navaja*, du *puñal* et du *cuchillo* est général d'un bout à l'autre de l'Espagne, il est certaines villes où les *saines traditions* se conservent plus particulièrement et où résident les *profesores* les plus *acreditados :* Cordoue et Séville possèdent des académies fort renommées ; mais nulle part l'art de manier le fer — la *herramienta* — n'est cultivé avec autant de soin qu'à Malaga. Peu de villes d'Espagne offrent l'exemple d'une aussi grande criminalité et d'un pareil penchant à l'homicide ; il n'est guère d'endroits où les *delitos de sangre* — les crimes de sang, comme on dit dans le pays — soient aussi fréquents. D'où vient cette habitude du meurtre, si générale parmi les gens du peuple ? Sans doute de l'oisiveté, de la passion du jeu et de l'ivrognerie ; car le dernier de ces trois vices est beaucoup plus répandu à Malaga que dans aucune autre ville de la Péninsule, et c'est à tel point, que les *serenos*, ces gardiens de nuit dont nous avons déjà parlé, et qui sont

L'escrime au couteau : *Lanzar la navaja*. — Dessin de Gustave Doré.

chargés de veiller à la sécurité des habitants et au bon ordre, les *serenos* de Malaga jouissent, sous le rapport de la sobriété, d'une réputation détestable :

En Málaga los serenos
Dicen que no beben vino ;
Y con el vino que beben,
Puede moler un molino!

A Malaga, dit le refrain populaire, les *serenos* prétendent qu'ils ne boivent pas de vin ; mais, avec le vin qu'ils boivent, on ferait tourner un moulin!

Faut-il attribuer encore, comme on l'a prétendu, l'issue sanglante de la plupart des querelles des *Malagueños* d'une certaine classe au *solano*, ce vent brûlant venant d'Afrique, imprégné, comme le *sirocco* des Napolitains, de la chaleur irritante des sables du Sahara ? Ou bien la fréquence des homicides vient-elle de l'impunité proverbiale qui semble protéger les assassins? *Mata al rey, y vete a Malaga*, — tue le roi et va-t'en à Malaga, — tel est le dicton populaire.

Un fait certain, c'est que nulle part on ne trouve autant de ces gens sans aveu, *gente de vida airada*, comme disent les Espagnols, expression peu facile à traduire, qui signifie littéralement des gens de *vie irritée :* tels sont les *rateros* (voleurs qui travaillent isolément), les *charranes* et les *barateros*, dont nous nous occuperons bientôt particulièrement.

Bien que l'usage de la *navaja* soit très-répandu en Espagne parmi les classes ouvrières, les gens que nous venons de nommer font plus particulièrement métier

Charranes et *marineros* sur la plage. — Dessin de Gustave Doré.

d'être habiles au maniement de cette arme, et, encouragés par leur adresse, ils deviennent agressifs à la moindre parole insignifiante, ou simplement pour le plaisir de faire le mal.

Déjà, en parlant d'Albacète, nous avons cité cette ville comme très-renommée pour la fabrication des *navajas;* Guadiz, Séville, Mora, Valence, Jaen, Santa Cruz de Mudela et bien d'autres villes possèdent aussi leurs *maestros de herreria*, ou couteliers en réputation. Outre bien d'autres noms de fantaisie que reçoit la *navaja*, on l'appelle encore, en Andalousie, la *mojosa*, la *chaira*, la *tea*, expressions plus particulières aux *gitanos;* les barateros l'appellent plutôt *corte* (tranchant), *herramienta* ou *hierro* (fer), *abanico* (éventail), sans compter d'autres noms aussi pittoresques.

Pendant notre séjour à Malaga, nous eûmes la fantaisie de prendre des leçons chez un des *profesores* ou *diestros* les plus consommés; au bout de quelques séances, Doré était devenu l'un des élèves les plus distingués de la *salle*, et, armés de petits joncs taillés en *navaja*, nous nous livrions de rudes assauts et nous nous portions, suivant toutes les règles d'une escrime spéciale, les plus terribles coups de taille et d'estoc : le pouce placé sur la partie la plus large de la lame, la main gauche collée contre la ceinture, les jambes légèrement entr'ouvertes afin de rendre les évolutions plus faciles, telle était notre position quand nous nous mettions en garde pour nous pourfendre.

Le professeur commençait alors la démonstration des différentes sortes de *golpes*, c'est ainsi qu'on appelle les coups, qui reçoivent également le nom de *puñaladas* ou *punalás*, comme prononcent les Andalous; les coups se portent dans la *parte alta* ou dans la *parte baja :* la partie haute s'étend depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture, et la partie basse depuis la ceinture jusqu'aux pieds, de manière que les coups sont *altos ou bajos*, suivant qu'on les porte dans le haut ou dans le bas du corps.

Un des principaux coups de la *partie haute* est le *javeque* ou *chirlo*, dont nous avons déjà dit quelques mots à propos d'Albacète; on nomme ainsi une large estafilade faite dans la figure avec le tranchant de la navaja et qui s'allonge comme la voile effilée du *javeque* (chebek); le *javeque* est regardé, par les *barateros*, comme une blessure ignominieuse ; car, de tous les coups qu'on puisse recevoir, c'est celui qui montre le mieux la maladresse du blessé et le peu de cas que le *diestro*, littéralement *l'habile*, fait de son adversaire, en se contentant de le *marquer* simplement au lieu de le tuer. Un autre coup de la *parte alta*, coup beaucoup plus grave et qui exige une grande adresse, c'est le *desjarretazo;* il se porte par derrière, au-dessus de la dernière côte : le *desjarretazo* est un coup très-estimé, non pas de celui qui le reçoit, bien entendu, car il est presque toujours mortel, notamment quand la lame, ouvrant une large blessure, sépare en deux la colonne vertébrale. Seulement, comme rien au monde n'est parfait, ce joli coup a l'inconvénient de découvrir le *diestro* qui le porte et de l'exposer à recevoir en même temps un coup de pointe dans le ventre. C'est ce que nous démontra notre professeur, et Doré se hâta de formuler clairement le précepte au moyen d'un dessin qu'il lui soumit et qui reçut de tous points son approbation.

Citons encore la *plumada*, coup qui se donne de droite à gauche en décrivant une courbe, et le *revés*, porté de gauche à droite avec le bras déployé et ramené subitement; la *culebra*, qui consiste à se jeter rapidement la face contre terre en s'appuyant sur la main gauche, et à porter de bas en haut, avec l'autre main, un coup dans le bas-ventre; le *floretazo*, coup employé contre l'adversaire qui s'avance trop rapidement et qui vient lui-même s'enferrer sur la pointe de la *navaja;* en donnant un *floretazo*, on courrait grand risque d'être blessé soi-même si on ne rejetait vivement le corps en arrière.

Les *tiradores*, ou tireurs expérimentés, recommandent encore la *corrida* comme un des coups les plus utiles à connaître : la *corrida*, qui exige une légèreté particulière et beaucoup de sang-froid, s'exécute en faisant tout d'un coup un mouvement oblique sur la droite ou sur la la gauche, afin de frapper l'adversaire dans le côté. Les *golpes de costado* ne sont pas moins dangereux : ce sont les coups d'estoc qui se portent entre les côtes, et il est rare qu'ils ne soient pas mortels.

Quelquefois les *tiradores* placent sur leur bras gauche leur *manta*, leur veste enroulée, ou bien tiennent à la main leur *sombrero*, dont ils se servent comme d'un bouclier; ces moyens de défense sont très-discutés : le principal reproche que leur adressent les puristes, c'est d'empêcher de se servir de la main gauche; car, tout *tirador* accompli doit savoir manier indistinctement son arme des deux mains. Quant à la *faja*, ou ceinture, les tireurs de *navaja* ne manquent jamais d'en ceindre leurs reins, car elle est d'une grande utilité pour la défense; seulement il est essentiel de la fixer bien solidement : si elle venait à se dérouler dans les jambes du tirador, elle pourrait le faire tomber et l'exposer ainsi aux plus grands dangers.

Chaque coup, naturellement, a ses parades ou *recursos;* il y en a de différents genres : d'abord les *engaños* ou *finjimientos* (feintes ou tromperies), puis les *tretas* ou bottes secrètes; ces dernières s'éloignent quelque peu des règles de l'escrime telle que nous la comprenons; qu'on en juge par quelques exemples.

On jette le *sombrero* à la figure de son adversaire; c'est une botte qui manque rarement son effet.

Le *diestro* se baisse rapidement pour ramasser de la main gauche une poignée de sable ou de terre qu'il jette aux yeux de son ennemi, et de l'autre main il lui porte un coup dans le ventre, ce qui s'appelle *atracar*.

Quelquefois encore on marche fortement sur les pieds de son ennemi, on lui donne un coup de talon dans le bas-ventre, ou bien on cherche à le faire tomber au moyen d'un croc-en-jambe; ou bien encore on feint d'adresser la parole à un être imaginaire qui survien-

drait tout à coup, et on frappe l'adversaire — le *contrario* — au moment où il détourne la tête.

Comme la *navaja*, le *puñal* ou le *cuchillo*, qu'on appelle en argot *churri* (d'où notre mot *chouriner*), a son escrime à part et ses règles particulières; cette arme, dont se servent de préférence les marins et les prisonniers, se distingue principalement de la navaja en ce qu'elle ne sert que pour les coups d'estoc, car le poignard n'a pas de tranchant; ordinairement le manche, gros et court, se rapproche un peu de la forme d'un œuf; quant à la lame, elle est tantôt aplatie et ovale, tantôt ronde, tantôt à quatre pans ; nous avons rapporté de Malaga un *puñal* qui avait appartenu à un des plus redoutables *barateros* du Perchel; cette arme, effilée et pointue comme une aiguille, a quelque chose d'effrayant : quadrangulaire du côté de la pointe, elle s'arrondit ensuite insensiblement; de plus, elle est garnie d'entailles barbelées et la lame est repercée à jour en plusieurs endroits, précautions ingénieuses qui ont encore le double avantage de déchirer la plaie et de la rendre plus dangereuse en y introduisant de l'air.

Un des principaux coups du *puñal*, c'est le *molinete*, dont Doré nous donne un dessin très-exact : un des adversaires pivote rapidement sur un pied et lève le bras pour blesser derrière l'épaule son ennemi, dont il s'est rapproché à l'improviste et qui ne peut se défendre qu'en essayant d'arrêter de la main gauche le bras levé pour le frapper, et de frapper lui-même de la main droite. Il s'ensuit ordinairement une lutte corps à corps qui a presque toujours un résultat funeste pour les deux combattants.

Un petit traité fort curieux, écrit par un Andalou sur l'art de manier le couteau, — *El arte de manejar la navaja*, — nous indique de plus la manière de lancer cette arme, ainsi que le *cuchillo :* le manche de l'arme doit se placer dans la paume de la main; la pointe, tournée en dedans, se retourne vers l'adversaire au moment où le *diestro* la lance en étendant la main avec force.

Les marins, qui ont l'habitude de porter la *herramienta* attachée à leur ceinture au moyen d'un long cordon ou d'une petite chaîne de cuivre, sont très-habiles à *lanzar la navaja*. « Nos lecteurs, dit notre Andalou, auront de la peine à croire à la précision extraordinaire avec laquelle nous avons vu lancer la *navaja*, qui restait clouée dans la poitrine ou dans le ventre de l'adversaire, à l'endroit même que le *diestro* avait choisi; mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est l'adresse particulière avec laquelle certains Andalous savent éviter le coup ; nous en avons même vu qui étaient assez adroits pour saisir au vol le cordon qui retenait la *navaja* du *contrario*, et pour le couper avec leur propre *navaja*. »

Nous avons déjà parlé des *tijeras*, longs ciseaux dont les to. eurs de mules ou *esquiladores*, presque tous *gitanos*, savent se servir comme d'une arme terrible; la double blessure causée par les deux pointes des *tijeras* est toujours dangereuse et quelquefois mortelle.

Nous venons d'esquisser les principales règles d'une escrime particulière aux Andalous; disons maintenant quelques mots de deux types purement *malagueños*, les *barateros* et les *charranes*, gens d'une adresse toute particulière à manier le *puñal* et la *navaja*.

Les *Charranes*. — Le *Barrio del Perchel*. — L'*Arriero* et son once d'or. — Le torrent de Guadalmedina; combats à coups de pierre des Lazzaroni de Malaga. — Les *Barateros*. — Les *Garitos* et les joueurs; comment se touche le *Barato*. — Les pourfendeurs Andalous; un défi. — Le *Baratero* sur la plage; dans la caserne; dans la prison. — La chanson du *Baratero*.

Les touristes qui séjournent quelque temps à Malaga peuvent y étudier, s'ils ne craignent pas d'approcher de près des gens appartenant de plein droit aux classes dangereuses, plusieurs types extrêmement curieux, et particuliers pour la plupart à cette ville, parmi lesquels nous citerons en première ligne le *charran* et le *baratero*.

Qu'est-ce que le *charran*? Le *Diccionario de la Academia española* ne nous apprend rien sur ce sujet, et ce mot est également absent des autres dictionnaires espagnols. Le *charran* n'est pas le gamin de Paris, ni le *pâle voyou;* ce n'est pas non plus le lazzarone napolitain; et pourtant c'est un peu de tout cela : allons flâner dans le *barrio del Perchel*, un des quartiers de Malaga où l'étranger peut le mieux observer les mœurs intimes du peuple andalous; le nom du Perchel vient tout simplement des *perchas* qu'on y voit en grand nombre, et sur lesquelles les pêcheurs étendent leurs filets pour les faire sécher ; c'est le rendez-vous des *majos*, comme l'est à Séville le quartier de la *Macarena;* aussi, à Malaga, quand on veut parler d'une fille du peuple élégante et pleine de désinvolture, dit-on une moza *Perchelera*, comme à Séville on dit une *hembra Macarena*.

Approchons-nous de cette barque échouée sur la plage, et à l'ombre de laquelle des hommes du peuple à l'air picaresque sont assis et jouent aux cartes; ce sont des *charranes;* ils sont nés à Malaga, et ils y mourront, à moins qu'ils n'aillent finir leurs jours au presidio (bagne) de Ceuta ou de Melilla; ils exercent bien par hasard une industrie apparente : ainsi ils vont par les rues vendant des *boquerones*, les sardines de l'endroit; d'autres fois, on les voit offrir leurs services aux ménagères qui viennent acheter au marché la provision du jour, *el avio*, pour porter chez elles, moyennant quelques cuartos, la viande ou le poisson, mais leur véritable état, c'est de ne rien faire, de vivre d'*industrie*, dans le mauvais sens du mot, de prendre le soleil sur la plage et l'ombre sur l'esplanade *del muelle*.

Le *charran* est un garçon de quatorze à vingt ans; plus jeune on l'appelle *pillo*, mot qu'on peut traduire assez exactement par voyou; on l'appelle encore *granuja*, expression locale qui signifie pepin de raisin, et qui entraîne avec elle une intention de mépris. Plus âgé, il se livre sur une plus grande échelle à ses mauvais penchants, et devient *baratero*, *ratero*, si le tranchant d'une *navaja* ou la pointe d'un *puñal* ne viennent mettre fin à une existence si intéressante.

Les gamins de Malaga n'ont rien à envier, sous le rapport de l'adresse, aux plus habiles filous de Naples ou de Londres ; nous en avons fait personnellement l'expérience, à bon marché, du reste, puisqu'elle ne nous a coûté qu'un mouchoir. Ils sont très-inventifs pour s'approprier le bien d'autrui ; on en pourra juger par cette petite histoire locale arrivée tout récemment, et que nous rapportons dans toute sa pureté d'après un malagueño ; il s'agissait, ni plus ni moins, de voler à un brave *arriero* descendu de la montagne, une once d'or (quatre-vingt-cinq francs) qu'il avait mise dans sa bouche dans la crainte des filous.

Un dimanche, au moment où la messe de midi sonnait à la cathédrale, notre arriero rencontrait à la *Puerta de Mar* un paysan de ses amis, qui le pressait de l'accompagner à l'église ; le méfiant montagnard refusa, disant qu'il avait une once d'or dans sa *faja*, et qu'il craignait de se trouver au milieu de la foule. Le paysan insista, lui faisant observer que ce n'était pas une raison suffisante pour *perder la misa ;* et puis, ajouta-t-il, mets *la onza* dans ta bouche, elle y sera plus en sûreté que dans ta ceinture.

L'escrime au punal : *El molinete.*

Cette raison parut concluante à l'arriero, qui prit avec son ami le chemin de l'église. Quelques vauriens, *pillos*, *granujas* ou *charranes* avaient entendu la conversation sans en perdre un seul mot, et avaient vu l'once d'or passer de la *faja* dans la bouche de l'arriero ; trois d'entre eux se détachèrent de leurs camarades et suivirent leur victime jusque dans l'église ; avant d'entrer, ils quittèrent leurs alpargatas et leur sombreros, prirent chacun les deux coins d'un mouchoir dans lequel ils jetèrent quelques petites pièces de cuivre et d'argent et se mirent à jouer au naturel le rôle de deux marins demandant les offrandes pour accomplir un vœu, et faire dire des messes à la Vierge *del Carmen*. Ils s'approchèrent ainsi de l'arriero, qui se tenait au milieu d'un groupe, serrant les dents pour mieux garder son once et regardant de travers tous ceux qui se trouvaient autour de lui ; les deux faux marins s'étaient agenouillés et faisaient semblant de murmurer des prières, sans perdre de vue l'arriero. Enfin, après l'*Ite missa est*, un d'eux lâcha tout à coup les coins du mouchoir, et la monnaie roula sur les dalles.

« *Caballeros*, que personne ne bouge, s'écria un des charranes, tout cet argent appartient à la *Virgen santissima !* Attention à l'once ! où est l'once d'or ? »

Tous les assistants se penchèrent pour regarder, à l'exception des faux marins, qui eurent soin de ne pas se baisser, et qui reprirent plus haut :

« Personne n'a vu l'once pour les messes de *Maria santissima?* Qui donc a pris l'once ?

— C'est ce coquin-là qui vient de la ramasser et de la mettre dans sa bouche, » s'écria un des assistants qui n'était autre qu'un compère, en montrant du doigt le pauvre arriero. Celui-ci, confus et interdit, porta naïvement sa main à sa bouche, et en retira l'once d'or, qu'un des assistants, — toujours un compère, — lui arracha violemment des mains avec une indignation bien jouée, pour la remettre dans le mouchoir des pauvres marins. Le public indigné accabla de reproches le prétendu voleur, et quand il put enfin ouvrir la bouche pour protester de son innocence, les *charranes* qui s'étaient faufilés parmi la foule comme des serpents à travers un buisson, se partageaient l'once d'or en dehors de l'église.

Malgré leur costume délabré, ces lazzaroni de Malaga ont une certaine désinvolture qui empêche de les confondre avec les mendiants de profession ; du reste, ils ne demandent pas l'aumône : ils aiment mieux voler ; l'esplanade *del Muelle* est le théâtre ordinaire de leurs exploits ; c'est là qu'ils ont l'habitude de prélever leur dîme sur les diverses marchandises qu'on débarque au bord de la mer ; tantôt c'est un *bacalao* (morue) qu'ils font adroitement passer sous leur chemise, tantôt c'est un de ces énormes oignons, un melon, ou quelques *batatas ;* ils sont encore fort habiles à plonger leur navaja dans un ballot, pour recevoir dans leur sombrero le riz qui s'en échappe ; ils se donnent ensuite rendez-vous dans le lit desséché du torrent du *Guadalmedina*, ou dans quelque autre endroit écarté, où ils font cuire entre deux pierres, dans quelques vieux tessons, les produits de leur maraude.

Il est rare que ces festins ne se terminent pas par une partie de cartes, car ils sont très-joueurs, comme presque tous les Andalous de la basse classe : une mante crasseuse pliée en quatre et jetée à terre leur sert de tapis

de jeu; les cartes sont tellement usées que c'est à peine si on distingue les points. Ils ne sont pas moins passionnés pour d'autres jeux de hasard, notamment celui de pile ou face, *cara y cruz;* et comme ils ne se font pas faute de tricher, il est rare que la partie ne finisse pas par quelque rixe, où les coups de poings, les coups de bâtons et les pierres pleuvent comme grêle : les *pedreas*, c'est ainsi qu'ils appellent leurs combats à coups de pierre, ont ordinairement lieu dans le torrent de Guadalmedina, qui leur fournit en abondance des projectiles de tout calibre. C'est là aussi que se vident les querelles de *barrios*, car Malaga est divisée en trois *barrios* ou quartiers principaux : la *Victoria*, le *Perchel* et la *Trinidad*, dont les habitants ont des mœurs et même des costumes particuliers, et ces *barrios* se sont voué depuis longtemps une antipathie réciproque. C'est en vain que les autorités ont voulu faire cesser es *pedreas;* ces luttes se renouvellent de temps en temps, avec une sorte de périodicité, notamment les dimanches et jours de fête.

Le *charran* est grand fumeur, et passé maître dans l'art de ramasser les bouts de cigares, qu'il transforme immédiatement en cigarettes. Quand le hasard ou l'adresse a fait tomber un *puro* entre ses mains, il le partage fraternellement avec ses camarades : ce partage s'opère d'une façon assez originale : les vauriens se placent par rang d'âge, et en rond : le plus âgé allume le cigare, tire une bouffée à toute haleine, et le passe à son voisin, qui en fait autant; et le puro passe ainsi de main en main, chacun humant la plus grande *chupada* possible, jusqu'à complète extinction.

Il est rare que le charran ait un domicile : il couche l'été à la belle étoile, le long des maisons, sans se soucier des moustiques dont sa peau bronzée défie les piqûres. L'hiver, il trouve toujours un *zaguan* ou portique pour reposer sa tête à l'abri des vents du Nord.

Bien que le charran se trouve mêlé à toutes les démonstrations, et qu'il soit de toutes les émeutes, il n'a pas d'opinion politique : on raconte à ce sujet que lorsque les troupes françaises, sous les ordres du général Sébastiani, se présentèrent devant Malaga, des groupes de charranes se mêlèrent aux partisans de la résistance, en poussant les cris de : Viva Ferdinando VII ! Des gens armés de couteaux et de poignards ne pouvaient tenir longtemps devant la mitraille, et les Français ne tardèrent pas à faire leur entrée dans la ville, précédés des mêmes groupes de charranes, qui criaient à tue-tête : *Viva Napoleon!*

Le *charran* de Malaga. — Dessin de Gustave Doré.

Nous avons déjà dit quelques mots du *baratero :* voilà un type andalous par excellence, et s'il n'appartient pas, comme le charran, exclusivement à Malaga, nulle part en Andalousie il ne se trouve aussi complet et aussi prononcé que dans cette ville.

Le baratero est un homme de la lie du peuple, qui a acquis une habileté extraordinaire à manier la navaja et le puñal, et qui exploite la terreur qu'il inspire pour exiger des joueurs un droit sur l'enjeu de la partie. Nous l'avons déjà dit, les Andalous de la basse classe sont extrêmement joueurs : chaque ville renferme un assez grand nombre de gens sans aveu désignés sous le nom de *taures*, nom qui correspond à peu près à celui de *grecs*, et qui n'ont guère d'autre industrie que leur habileté au jeu. Il est rare que les vices d'une nation ne soient pas plusieurs fois séculaires : les ordonnances d'Alphonse le Savant contre les *tafurerias* ou maisons de jeu prouvent que dès cette époque la passion du jeu était déjà très-violente en Espagne; elle n'avait en rien diminué au dix-septième siècle, si nous en croyons un curieux ouvrage d'un auteur sévillan, le licencié Francisco Luque Fajardo, contre les oisifs et les joueurs, ouvrage dans lequel l'auteur énumère les nombreux tours, pratiques et escroqueries employés par les grecs du temps.

Chaque ville d'Andalousie a donc ses *garitos* ou tri-

pots, où se réunissent les joueurs de profession, auxquels on pourrait encore appliquer cet ancien couplet :

Ya el judagor de España
Su esperanza no fia
En el incierto azar, sino en la maña.

« Aujourd'hui, le joueur espagnol ne met pas son espérance dans le hasard incertain, mais dans l'adresse de ses doigts. »

Les *garitos* ne sont pas, du reste, les seuls rendez-vous des joueurs; on les voit partout : sur la plage, à l'ombre d'une barque; sous les arbres d'une promenade, ou à l'abri d'un vieux mur, dans quelque endroit écarté : le public est ordinairement composé de charranes et autres gens sans aveu, auxquels se mêlent quelques marins et quelques soldats : voyez-les, assis ou couchés le long de ce *falucho* échoué sur le sable, et dont les voiles sèchent au soleil : les uns sont assis, les autres couchés à plat ventre devant un jeu de cartes crasseux qui passe de main en main; ils jouent au *cané*, au *pecao*, ou à quelque autre de leurs jeux favoris; leur physionomie est inquiète et agitée, soit par la passion du jeu, soit par la crainte de voir arriver un *alguacil*.

Tout à coup, et sans qu'on sache d'où il est venu, un individu au teint pâle, à la figure sinistre, à l'air hardi et provocateur, apparaît au milieu du groupe : c'est un homme robuste, *bien empatillado*, comme disent les Andalous, c'est-à-dire orné d'une large paire de favoris noirs; il porte d'un air dégagé sa veste sur l'épaule, et son pantalon court est retenu par une large ceinture de soie brune : c'est un baratero, qui s'installe sans façon à côté des joueurs, et leur annonce brutalement qu'il vient prélever sa part sur l'enjeu, *cobrar el barato*, toucher le *barato;* c'est ainsi qu'on appelle l'espèce de tribut qu'il s'arroge le droit de prélever, et c'est de ce mot qu'on a fait celui de baratero.

Le barato, du reste, ne consiste ordinairement qu'en une somme très-minime, deux ou trois cuartos tout au plus, c'est-à-dire environ dix centimes par partie.

Ahi va eso, s'écrie le baratero en jetant au milieu du groupe un objet entouré d'un vieux papier gris qui a servi précédemment à envelopper du poisson frit : c'est un paquet de vieilles cartes, une *baraja*, qui signifie qu'on ne doit jouer qu'avec ses cartes : *Aqui no se juega sino con mis barajas!* — Ici, on ne joue qu'avec mes cartes. Si les joueurs sont de bonne composition et ne font aucune difficulté pour payer le barato, le baratero empoche ses cuartos, et tout se passe pour le mieux, et très-paisiblement. Mais il arrive quelquefois qu'il se trouve dans le groupe un *valiente*, un vaillant, un *mozo cruo*, littéralement : un *garçon cru*, expression andalouse presque intraduisible, et qui sert à désigner un jeune homme hardi, que rien ne saurait effrayer. Celui-ci répond sans s'effrayer, avec un fort accent andalous : « *Camara, nojotros no necesitamos jeso!* — Camarade, nous n'avons pas besoin de cela! » Et il rend le jeu de cartes au baratero. « *Chiquiyo*, reprend le baratero, *venga aqui el barato, y sonsoniche!* — Gamin, fais-moi vite passer le *barato*, et pas un mot! »

Le *mozo cruo* tire alors un long couteau attaché à sa ceinture, l'ouvre en faisant entendre le cliquetis des ressorts, en enfonce la pointe à côté de l'enjeu, et s'écrie en regardant le provocateur d'un air de défi : « *Aqui no se cobra el barato sino con la punta de una navaja!* — Ici, on ne touche le *barato* qu'avec la pointe d'une navaja. »

Il est rare que le défi ne soit pas accepté : en ce cas les deux adversaires prononcent le solennel *vamonos!* ou *vamos alla!* — Allons y! ou bien encore : *Vamos a echar un viaje!* — Allons faire un voyage! C'est leur *alea jacta est.*

Les charranes reprennent leur monnaie et se lèvent; on s'en va dans un coin écarté, les navajas ou les puñales sont tirés de la ceinture et brillent en l'air, et un des adversaires tombe ensanglanté.

Le meurtre ne demeure pas toujours impuni, et il arrive parfois que deux ou trois mois plus tard on entend par les rues de la ville le son d'une petite cloche et la voix d'un homme qui demande des aumônes « *para decir misas por el alma de un probe que van a ajusticiar,* » — pour dire des messes pour l'âme d'un malheureux qu'on va *justicier*.

Il arrive aussi que deux barateros se rencontrent sur le même terrain, et que le nouveau venu prétend avoir sa part de l'enjeu; quelquefois la querelle se termine par un duel à mort; on en a vu s'enfermer dans une cour étroite et se déchirer à coups de couteau jusqu'à ce que l'un des deux tombât inanimé. Mais quelquefois aussi chacun des adversaires n'a que l'apparence de la bravoure et réalise ce type du bravache pourfendeur, audacieux avec les faibles, filant doux quand on lui tient tête; type si commun en Andalousie, que, pour le définir, le dialecte du pays est d'une richesse extrême : c'est le *maton*, le *matachin*, le *valenton*, le *perdonavidas* et autres expressions non moins significatives.

Lorsque deux braves de cette espèce ont maille à partir, il s'établit entre eux un dialogue des plus amusants dont nous allons essayer de donner une idée, bien que le dialecte andalous perde, en passant dans une autre langue, la plus grande partie de son originalité.

« *Ea!* c'est ici que les braves vont se montrer, dit l'un d'eux en faisant crier les ressorts de sa navaja!

— *Tire osté!* Tirez! compère Juan, s'écrie l'autre en tournant autour de son adversaire.

— *Vente a mi, Curriyo!* pas tant de tours et de détours!

— C'est vous, *zeño* Juan, qui sautez comme un petit chien.

— *Ea! Dios mio!* Tiens, tu peux recommander ton âme à Dieu!

— Est-ce que je t'ai blessé?

— Non, ce n'est rien!

— Eh bien! je vais te tuer du coup; tu peux demander l'extrême-onction.

— Sauve-toi, *por Dios, Curriyo*, tu vois bien que j'ai

le dessus, et je vais t'ouvrir une blessure plus grande que l'arcade d'un pont ! »

Ce dialogue continuerait plus d'une heure, si les amis communs n'intervenaient ; les deux adversaires, qui ne demandent pas mieux que de s'apaiser, referment leurs couteaux, et on se rend dans quelque *taberna* où l'on oublie la querelle en vidant quelques *cañitas* de jerez.

Outre les *barateros de playa*, qui exercent sur la plage, il y a encore celui de la *carcel*, qui règne dans la prison et le *baratero soldado* ou *de tropa* : ce dernier est le véritable tyran de la compagnie ou du régiment ; le sergent, qui ne veut pas l'avoir pour ennemi, l'exempte des corvées ; il n'est pas de querelle à laquelle il ne se trouve mêlé ; c'est à peine s'il connaît les éléments de l'exercice, et il professe la plus grande répugnance pour la discipline ; par exemple, il est de première force sur le maniement de la *herramienta*, — c'est ainsi qu'il appelle, dans son argot, les armes dont il se sert. Le *baratero soldado* ne se refuse aucune jouissance : il boit du meilleur, que lui verse la cantinière de la caserne, et fume des *puros* ; tout cela est payé par le *barato* qu'il prélève sur les autres soldats.

Quand le régiment est en marche, le *baratero de tropa* reçoit la visite des camarades ou compères — *Camaráas*, *compares* — de la localité où l'on fait halte ; car il y a entre eux une certaine franc-maçonnerie, comme entre les *Camorristi* napolitains ; ils se retrouvent dans les *garitos* fréquentés par leurs *confrères*, sans exiger des joueurs le *barato* qu'ils se sont arrogé le droit de toucher. Quelquefois, cependant, ces entrevues ne se terminent pas sans quelque *pendencia*, ou querelle : à la moindre contradiction, on se jette à la figure les *cañas* de jerez, contenant et contenu, et on sort dans la rue pour se *tirer* deux ou trois *mojadas*, après quoi on est meilleurs amis qu'avant.

Le *baratero de la carcel* est le plus dangereux et le plus odieux de tous ; perdu de vices depuis son enfance, il a passé la plus grande partie de son existence dans la prison, — *el estarivél*, ou *casa de poco trigo*, — littéralement la *maison où il y a peu de blé*, comme disent les voleurs dans leur argot pittoresque. Aussitôt qu'un *preso* fraîchement condamné a franchi le seuil de la prison, le baratero exige du nouveau détenu le *diesmo*, c'est-à-dire la bienvenue, qui consiste ordinairement en un ou deux *machos*[1]. Cette demande se fait toujours la *navaja* à la main, et quand le nouveau venu se refuse à payer *las moneas*, *los metales*, la question se décide ordinairement au moyen de quelques *navajasos* échangés entre les deux prisonniers. Quand la justice — qui s'appelle en argot *la sevéra* (la sévère) — intervient pour constater le meurtre, il est rare que les navajas se retrouvent ; car les *carceleros* ont toutes sortes de moyens plus ingénieux les uns que les autres pour les faire disparaître.

Pour achever de peindre l'étrange type que nous venons d'esquisser nous donnerons ici deux couplets d'une chanson andalouse, *El baratero* :

Al que me gruña le mato,
Que yo compre la baraja :
Esta osté ?
Ya desnudé mi navaja :
Largue el coscon y el novato
Su parné,
Porque yo cobro el barato
En las chapas y en el cané.

Rico trujan y buen trago....
Tengo una vida de obispo !
Esta osté ?
Mi voluntá satisfago
Y a costa ajena machispo,
Y porqué ?
Porque yo cobro y no pago
En las chapas y en el cané.

Voici la traduction de ces deux couplets, où l'auteur a parfaitement rendu le langage moitié argot, moitié *gitano*, que parlent les barateros :

Celui qui murmure, je le tue,
Car j'ai acheté la *baraja ;*
Comprenez-vous ?
Je viens de tirer ma navaja :
Donnez, innocents et novices,
Votre argent,
C'est moi qui touche le barato
Aux *chapas* et au *cané* [1]

Quel riche tabac ! quel bon vin !...
Je mène une vie d'évêque !
Comprenez-vous ?
Je satisfais tous mes goûts,
Et je vis aux dépens d'autrui ;
Et pourquoi ?
Parce que je reçois sans jamais rien payer,
Aux *chapas* et au *cané !*

Il n'est guère besoin d'ajouter comment finit le plus souvent le baratero : c'est sur une place publique, où un échafaud en planches a été dressé pour le supplice du *garrotte ;* l'exécuteur, après lui avoir passé autour du cou le fatal collier de fer, *el corbatin de Vizcaya* [2], serre la vis fatale en lui demandant le pardon traditionnel : *me pardonas ?* Et la société est vengée.

Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Ce mot, qui signifie littéralement des *mâles*, appartient à l'argot des voleurs, et sert à désigner les *duros* ou pièces de cinq francs.

1. Jeux de cartes en usage parmi les gens du peuple.

2. Littéralement *la cravate de Biscaye* : c'est le nom que donnent les voleurs au collier de fer du *garrotte*. La Biscaye est depuis longtemps célèbre pour les travaux en fer.

Le *baratero* exigeant le *barato*. — Dessin de Gustave Doré.

Pont romain, à Ronda. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Les environs de Malaga ; la *Hoya*. — Opinion de Voiture sur l'Andalousie. — Le chemin de fer d'Alora à Malaga. — La route de Velez à Alhama. — Les croix de meurtre. — La Sierra Tejada. — Alhama ; les bains. — *Ay! de mi Alhama!* — Santa Fé. — Le siége de Grenade ; la couleur *Isabelle*. — Loja. — La *Peña de los Enamorados*. — Un chrétien et une Moresque.

Avant de quitter Malaga, nous voulûmes faire une excursion dans la Hoya, belle plaine qui s'étend entre la mer et les montagnes ; justement on venait d'inaugurer depuis peu le premier tronçon du chemin de fer qui doit relier Malaga à la ligne de Cordoue à Séville, en passant par Antequera et Ecija ; nous nous rendîmes

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337 ; t. VIII, p. 353, t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401 ; t. XII, 353 et 369.

donc à la gare provisoire, et bientôt, après avoir franchi les faubourgs, nous traversions une des plaines les plus belles et les plus fertiles de l'Andalousie et du monde entier, où les palmiers s'élèvent gracieusement au-dessus des champs de canne à sucre : on pourrait facilement se croire au Brésil ou aux Antilles; c'est bien cette merveilleuse Andalousie dont parle Voiture, le bel esprit, cette terre enchantée qui l'avait réconcilié avec tout le reste de l'Espagne.... « Vous ne trouverez pas étrange, dit-il dans une de ses lettres, que je loue un païs où il ne fait jamais froid, et où naissent les cannes de sucre.... J'y suis servi par des esclaves, qui pourroient estre mes maistresses; et sans péril, j'y puis partout cueillir des *palmes*. Cet arbre, pour qui toute l'ancienne Grèce a combattu, et qui ne se trouve en France que dans nos poëtes, n'est pas icy plus rare que les oliviers, et n'y a pas un habitant de cette coste, qui n'en ait plus que tous les Césars. On y voit tout d'une veuë les montagnes chargées de neiges, et les campagnes couvertes de fruits.... L'hyver et l'esté y sont toujours mêlez ensemble; et quand la vieillesse de l'année blanchit la terre partout ailleurs, elle est icy toujours verte de lauriers, d'orangers et de myrthes. »

Bien qu'il sente un peu le bel esprit, ce passage de Voiture est toujours vrai, et peut encore s'appliquer à la campagne de Malaga : la petite ville d'Alora, où s'arrête aujourd'hui le chemin de fer, est située sur une hauteur couronnée de quelques ruines moresques, et au-dessus de laquelle s'élève la Sierra del Hacho. Nous avions une lettre de recommandation pour un propriétaire d'Alora, qui nous fit visiter de superbes jardins d'orangers et de citronniers; les oranges commençaient déjà à prendre leur belle couleur d'or, et quoiqu'elles ne fussent pas encore mûres, nous en vîmes charger de pleins wagons pour Malaga.

Nous retournâmes à Malaga le lendemain, pour nous diriger de là, en faisant un assez long détour, sur Alhama et Antequera, et ensuite sur Ronda, la ville des *toreros*, des *bandoleros* et des *contrabandistas;* nous suivîmes de nouveau la route de Velez en longeant la place; bien que le soleil fût encore bas à l'horizon, la chaleur était intense : aucun souffle n'agitait le feuillage léger des palmiers; les vagues venaient mourir lentement en étalant sans bruit sur le sable de longues et minces franges d'écume. Les nombreuses *casas de recreo*, maisons de campagne des riches habitants de Malaga faisaient étinceler au soleil leurs murs blanchis à la chaux, encadrés de cactus et d'aloès, et les pêcheurs, après avoir amarré leurs barques, cherchaient l'ombre sous leurs *chozas* ou cabanes de jonc.

Nous nous empressâmes, dès notre arrivée à Velez, de chercher des mulets, car nous tenions à arriver avant la nuit à Alhama : cette route, qui ne peut se faire qu'à cheval ou à mulet, est une des plus belles d'Espagne, au point de vue pittoresque, bien entendu, mais aussi une des plus fatigantes; tant que nous ne quittâmes pas la plaine, c'était à la rigueur praticable; mais quand nous commençâmes à gravir les pentes de la Sierra Tejeda, le chemin devint de plus en plus odieux et abominable; nos mulets faisaient à chaque pas de vrais prodiges d'équilibre, roulant de temps en temps au milieu de monceaux de pierres de toute forme et de toute grosseur, et refusant parfois d'avancer, comme s'ils eussent tenu à justifier leur réputation proverbiale.

Les sentiers abrupts que nous parcourions avaient, sous un autre rapport, un aspect très-peu rassurant, et nous nous disions souvent que telle caverne, tel rocher ou tel ravin auraient fait une admirable mise en scène pour la *partida* de José Maria, d'*Ojitos*, ou de quelque autre fameux chef de *bandoleros;* il est probable, du reste, que la route d'Alhama à Velez Malaga a été le théâtre de plus d'un drame sauvage, car nous rencontrions fréquemment de petites croix de bois assez inquiétantes; ces croix, qu'on appelle *milagros*, ont été élevées au bord du chemin pour perpétuer le souvenir d'un assassinat, et sont ordinairement accompagnées d'un petit écriteau portant ces mots : *Aqui mataron a....*, c'est-à-dire : Ici a été tué un tel; ou bien : *Aqui murio.... de mano airada*, ce qui signifie littéralement : Ici mourut un tel, *d'une main irritée;* inscriptions qui peuvent donner à réfléchir à des voyageurs paisibles, et dépourvus, comme nous l'étions, de toute arme défensive; il est vrai que notre arriero avait un vieux *retaco* rouillé, accroché, la gueule en bas, au *gancho* de sa selle; mais en cas d'attaque, ce vieux tromblon à pierre nous aurait été d'une médiocre utilité; du reste la simplicité de notre équipage devait nous mettre à l'abri de toute aventure fâcheuse, et puis nous l'avons dit, le beau temps des bandits est passé, et ils n'existent qu'à l'état de souvenir et de légende; c'est pourquoi nous avions cru inutile de nous armer jusqu'aux dents, et de ne prendre sur nous, suivant le conseil d'un auteur anglais, que des montres d'argent et des chaînes de chrysocale.

Nous avions gravi la Sierra Tejada par une chaleur suffocante; nous mîmes pied à terre dans un bois de chênes verts, *encinas*, pour chercher un peu de fraîcheur, et alléger nos *alforjas* des provisions dont nous les avions bourrées. Après une heure de halte, nous nous mîmes en route; nous ne tardâmes pas à atteindre le versant opposé de la Sierra et à découvrir une vaste plaine au-dessus de laquelle s'élevaient les neiges du Mulahacen et du Picacho de Veleta, et bientôt nous découvrîmes Alhama, bâtie sur un rocher ombragé de grands arbres, au pied duquel, chose rare en Espagne, un ruisseau roule ses eaux avec fracas. Il était presque nuit quand nous entrâmes dans la *posada Grande;* cette exécrable *posada* n'a de commun avec le *Grand Hôtel* que le nom; cependant nous étions tellement harassés, après dix heures passées sur le dos de nos mulets, que les matelas, presque aussi durs que les pierres de la Sierra, nous parurent garnis du plus moelleux duvet.

Alhama est une ville de bains minéraux, comme l'indique son nom arabe; ces bains déjà connus dès l'époque romaine, étaient très-florissants sous les Mores au temps de la splendeur du royaume de Grenade, et sont encore fréquentés aujourd'hui. Alhama, autrefois

Grotte d'Antequera. — Dessin de Gustave Doré.

défendue par d'épaisses murailles, était regardée alors comme la clef de Grenade; aussi en souvenir de son importance passée, la ville a pris pour armoiries un château et une clef.

Alhama fut prise par les Espagnols en 1482, et la chute de ce rempart de la puissance musulmane en Espagne jeta la plus grande consternation parmi les habitants de Grenade. Boabdil venait de perdre une de ses plus fortes places de guerre, et un de ses sujets exprima la douleur générale en composant la ballade si connue, depuis traduite par lord Byron, qui a pour refrain : *Ay de mi ! Alhama !*

« Le roi more se promenait par sa ville de Grenade, dit le fameux romance, de la porte d'Elvira à celle de Bibarrambla; — Hélas ! pauvre Alhama !

Cartas le fueron venidas
Que Alhama era ganada;
Las cartas echó en fuego
Y al mensagero matara.
Ay de mi ! Alhama !

« Des lettres lui furent envoyées, annonçant la prise d'Alhama; il jeta les lettres au feu, et fit tuer le messager. — Hélas ! pauvre Alhama ! »

Puis le roi donne l'ordre de sonner les trompettes de guerre, les *añafiles* d'argent et les timbales, pour appeler aux armes les Mores de la Veya de Grenade. — Pourquoi, dit un vieux More, le roi nous appelle-t-il ainsi ?

Aveys de saber, amigos
Una nueva destichada;
Los cristianos con braveza
Nos han ganado a Alhama.
Ay de mi ! Alhama !

« Apprenez, mes amis, un nouveau malheur : les chrétiens, pleins de bravoure, nous ont enlevé Alhama. — Hélas ! pauvre Alhama ! »

Un vieil *Alfaqui* à la barbe blanche s'approche de Boabdil : Tu l'as bien mérité, ô roi ! Pourquoi as-tu fait périr les Abencerrages, qui étaient la fleur de Grenade ?

Por eso bien mereces, rey
Una pena bien doblada :
Que te pierdas, tu y el reyno,
Y que se pierda Granada!
Ay de mi ! Alhama !

« C'est pourquoi tu mérites bien, ô roi, le grand malheur qui t'arrive : le malheur de te perdre, toi et ton royaume; celui de perdre Grenade ! — Hélas ! pauvre Alhama ! »

« Ce *romance* était si triste et si douloureux, dit un ancien auteur espagnol, qu'on fut obligé de défendre de le chanter; car en quelque lieu qu'on le chantât, il provoquait la douleur et les larmes. »

D'Alhama nous nous dirigeâmes vers Loja, en laissant sur notre droite Santa-Fé, la ville des Rois catholiques : on sait comment fut bâtie Santa-Fé. Ferdinand et Isabelle, qui assiégeaient Grenade, ordonnèrent la construction d'une ville nouvelle au milieu de la Vega sur l'emplacement même du camp; les soldats furent transformés en maçons et en charpentiers, et en moins de trois mois cette tâche prodigieuse fut accomplie; la ville devint bientôt le centre d'un luxe extraordinaire : partout on voyait briller la soie, l'or et le brocart; après la prise de Grenade, de grands priviléges furent octroyés à Santa-Fé, la seule ville d'Andalousie, dit un chroniqueur espagnol, qui n'ait jamais été souillée par l'hérésie musulmane. On prétend qu'Isabelle la Catholique ordonna de construire Santa-Fé pour montrer aux Mores que les Espagnols étaient décidés à ne pas abandonner le siége; on a même ajouté que la reine avait fait un vœu assez singulier, celui de ne pas changer de chemise avant la prise de Grenade : or, le siége ayant duré plusieurs mois, le linge de la souveraine serait devenu quelque peu jaunâtre : de là le nom de la couleur *Isabelle*.... Nous ne rappelons que pour mémoire, en passant, cette historiette qu'un écrivain espagnol a pris la peine de démentir, en la qualifiant de *solemne patraña*, un solennel mensonge.

Nous arrivâmes le soir à Loja, en suivant les bords du Genil, qui roule, à travers une vallée pleine de vignes et d'oliviers, ses eaux limpides profondément encaissées entre deux murailles de rochers. Loja, qui communique avec Grenade et Malaga par une très-bonne route, est une des plus jolies villes d'Andalousie, et une des plus agréables comme séjour, à cause de la riche verdure dont elle est entourée; notre guide, qui était de Grenade, nous rapporta un dicton sur les dames de Loja, dicton fort plaisant, mais tellement malicieux que nous nous abstiendrons de le rapporter.

En nous rendant de Loja à Antequera, nous laissâmes sur notre droite, un peu avant d'arriver à la petite ville d'Archidona, un rocher escarpé qui s'élève au milieu de la plaine comme un immense monolithe : c'est la *Peña de los Enamorados*, — le rocher des Amoureux, que les légendes ont rendu célèbre dans la contrée comme l'est en Normandie la côte des deux Amants. La tradition populaire est bien ancienne, car Andrea Navagero, cet ambassadeur vénitien qui fit au commencement du seizième siècle son tour d'Espagne, la mentionne dans sa curieuse relation : « Tra Antequera e archidona, a mezzo camino, si passa presso un monte molto aspero detto *La Peña de los Enamorados*, del caso di due innamorati, un cristiano d'Antequera, e una Mora d'Archidona, liquali essendo stati molti dì nascosti in quel monte, al fine ritrovati, non vedendo potere scampare che non fossero presi,.... ne viver l'un senza l'altro, elessero morire insieme..... »

C'est l'histoire dramatique d'un chevalier chrétien que les *romances* nomment Manuel, et d'une jeune More appelée Laïla; le chrétien, malgré le courage avec lequel il s'était défendu, avait été fait prisonnier dans un combat par un prince more. Pour charmer les loisirs de sa captivité, Manuel essaya de plaire à la fille du prince, la belle Laïla, qu'il avait l'occasion de voir de temps en temps : il y réussit tellement bien qu'il fut bientôt convenu entre eux que la jeune fille aiderait

Les enfants *toreros*, scène andalouse, à Ronda. — Dessin de Gustave Doré.

Manuel à s'échapper de sa prison, et qu'ils uiraient ensemble pour se réfugier dans le pays des chrétiens.

L'évasion avait réussi au gré de leurs vœux, et les deux fugitifs, après avoir marché longtemps à l'aventure, étaient sur le point de mettre le pied sur le territoire chrétien, lorsque, se croyant poursuivis, ils se blottirent entre les infractuosités du rocher, où ils restèrent cachés pendant plusieurs jours sans oser sortir. Malheureusement, au moment où ils allaient quitter leur retraite, ils furent aperçus par des soldats auxquels le prince avait donné l'ordre de s'emparer d'eux. Les deux amants montèrent alors jusqu'au sommet du rocher, où ils furent bientôt suivis par les soldats, qui cependant n'osaient porter la main sur une fille de sang royal. Laïla se jeta au cou de son bien-aimé, lui jurant qu'elle aimerait mieux mourir que vivre séparée de lui : à ce moment apparut son père, qui avait suivi les soldats, et qui leur donna ordre de la saisir.

— Si vous osez porter la main sur moi, leur dit la jeune fille, je me précipite du haut de ce rocher !

Le prince la supplia en vain de le suivre : les deux amants s'étreignirent un instant en versant un flot de larmes, et après s'être embrassés une dernière fois, ils s'élancèrent dans le vide et tombèrent au pied de la peña, où ils furent retrouvés sans vie, mais toujours enlacés. Une croix fut plantée plus tard à l'endroit où Manuel et Laïla tombèrent, et le rocher a reçu depuis le nom de *Peña de los Enamorados*.

Archidona. — Antequera. — *La Serrania de Ronda*. — Le brigandage en Espagne. — Les *Rateros*. — *Ladrones*, *Bandidos* et *Bandoleros*. — Le *capitan* et sa *partida*. — L'attaque de la diligence. — Le partage du butin. — Les *Siete Niños de Ecija*. — Le *capitan Ojitos*. — Un sac de *duros*. — José María. — L'*indulto*. — La chanson du *Bandolero*. — Sept frères bandits. — *La Cabeza del Malvado*.

Nous nous arrêtâmes quelques heures à Archidona, pour faire reposer nos mulets, qui commençaient à être exténués ; Archidona, petite ville bâtie comme un nid d'aigle au milieu des rochers, était, il n'y a pas longtemps encore, un des plus fameux repaires de bandits de l'Andalousie ; les environs, entrecoupés de ravins, de cavernes et de bois sombres, sont on ne peut mieux disposés pour les attaques à main armée ; ce pays fut le principal théâtre des exploits du fameux José María, dont les habitants parlent encore avec une terreur mêlée d'admiration.

A mesure que nous approchions d'Antequera, le pays devenait de plus en plus sauvage ; quelques croix de meurtre se montraient de temps en temps, et nous ne manquions jamais de lire avec soin les inscriptions instructives dont elles étaient surmontées, ce qui divertissait beaucoup notre arriero.

Antequera passait déjà pour être fort ancienne dès l'époque des Romains ; des inscriptions retrouvées dans la ville portent son ancien nom d'Antikaria ; du reste les souvenirs des Mores y sont plus abondants que ceux des Romains. Nous montâmes au sommet de la Torre Macho, la tour tronquée, d'où nous pûmes voir encore la Peña de los Enamorados, dont le profil nous rappela celui du rocher de Gibraltar. Nous visitâmes également près d'Antequera de curieuses grottes, qui ont dû servir d'asile à bien des générations, et qui servent encore de refuge à des *gitanos* de passage.

Antequera, comme toute la contrée hérissée de montagnes qui s'étend vers le sud, et qu'on appelle la *Serrania de Ronda*, joue un rôle important dans l'histoire du brigandage ; ces sierras sauvages servaient de repaires à de nombreuses bandes qui détroussaient impunément les voyageurs, et devant lesquelles la force publique restait quelquefois impuissante. Ordinairement le chef de la *partida*, — c'est ainsi qu'on appelait la bande, — était un jeune homme que la jalousie, le dépit ou quelque affaire d'amour avait poussé à l'assassinat, et qui, poursuivi par la justice, cherchait un refuge dans les montagnes les plus désertes. Le plus souvent, il n'était d'abord qu'un simple *ratero*, c'est-à-dire un voleur vivant isolé, et ne s'attaquant qu'aux voyageurs sans armes, évitant avec soin les *alguaciles*, *miqueletes*, et autres représentants de la justice. Mais bientôt le *ratero* s'ennuyait de travailler seul ; il s'associait avec quelques gens *de vida airada*, qui s'étaient mis comme lui en révolte ouverte contre la société, et, devenu chef de bande, *capitan*, il attaquait, avec les *bandoleros*, ses vassaux, les convois, les diligences, les fermes isolées, et quelquefois même les villages.

Le *capitan de bandoleros* était d'ordinaire un homme brun, agile et robuste, *bien empatillado*, comme disent les Espagnols, c'est-à-dire orné d'une large paire de favoris noirs taillés en côtelette ; sa tête rasée court et couverte d'un foulard de soie aux vives couleurs dont les deux coins retombaient sur la nuque, était coiffée du *sombrero calañes* chargé de nombreuses houppes de soie noire. Sa veste, en cuir fauve, *marsille remendado*, était ornée de toutes sortes d'agréments et de broderies en soie, et d'innombrables boutons de filigrane d'argent, *botonadura de plata*, qui s'agitaient comme des grelots au moindre mouvement ; une culotte courte, ajustée et dessinant les formes, tombait jusqu'au-dessus des mollets, que cachaient à demi d'élégantes guêtres de cuir brodé, *botines de caida*, entr'ouvertes sur le côté, et d'où pendaient de longues et minces lanières de cuir. Dans les plis d'une large *faja* de soie, serrant la taille, s'enfonçaient deux pistolets chargés jusqu'à la gueule, sans préjudice d'un *puñal* effilé et d'un *cuchillo de monte*, espèce de large poignard muni d'une garde, dont le manche de corne s'ajuste dans le canon de l'escopette.

Le vrai *bandolero* faisait presque toutes les expéditions à cheval ; il avait pour monture un vigoureux *potro* andalous à la longue crinière noire orné d'*aparejos* de soie, et dont la queue était entourée de cette espèce de ruban que les Andalous appellent *ata-cola ;* une *manta* aux mille rayures éclatantes laissait flotter de chaque côté des pompons sans nombre. Il va sans dire que l'inévitable *trabuco Malagueño*, à la gueule évasée, suspendu la crosse en l'air au *gancho* d'une selle à la mode arabe, complétait l'armement du *bandolero :* on dit que

José Maria, ainsi équipé, aimait à adresser cette plaisanterie à ses camarades, en montrant deux rangées de dents blanches comme l'ivoire : *Quién me pedirá el pasaporte?* — Qui osera me demander mon passe-port?

L'expédition classique du bandolero, l'A B C du métier, c'était l'attaque de la diligence : aussitôt que les vedettes en annonçaient l'arrivée, la route était barrée par la *partida*, et les chevaux abattus ou dételés. On enjoignait alors aux malheureux voyageurs de descendre; on leur ordonnait de se placer la face contre terre, *boca abajo*, et on leur attachait les bras derrière le dos; le *capitan* donnait ensuite l'ordre de procéder à la *visite des bagages;* on fouillait les voyageurs, et après avoir menacé de mort celui qui avant une demi-heure ferait le moindre mouvement, la *partida* regagnait à fond de train son repaire, où avait lieu le partage du butin.

Suivant un usage qui avait force de loi parmi les *bandoleros*, on faisait trois parts égales du butin : le premier tiers appartenait au *capitan;* le second tiers se partageait entre les membres de la *partida*, dont le nombre dépassait rarement huit ou dix personnes, et le reste, religieusement mis de côté, était comme un *fonds de réserve* destiné à porter secours aux camarades tombés entre les mains de dame justice, soit pour leur rendre la liberté, soit pour faire dire des messes, — *decir misas*, — pour l'âme des malheureux qui finissaient, suivant leur langage pittoresque, par danser au gibet sans castagnettes, — *bailar en la horca sin castañuelas*.

Une des plus célèbres *partidas* qui aient jamais exploité l'Andalousie était celle des *Siete Niños de Ecija*, — les Sept Gars d'Ecija; — cette fameuse bande, dont beaucoup de personnes se rappellent encore les exploits, et qui a fait le sujet de tant de légendes populaires, avait reçu ce nom parce qu'elle fut toujours composée de sept *bandidos*, jamais plus, jamais moins : toutes les fois que, pour une cause quelconque, un des sept *Niños* manquait à l'appel, il était remplacé dès le lendemain, car il y avait de nombreux surnuméraires qui n'attendaient qu'une place vacante pour entrer en fonctions. Les *Siete Niños* ne tardèrent pas à devenir très-riches; de nombreux espions, largement payés, les instruisaient à point du passage des diligences, des galères et des convois d'argent; ils avaient des intelligences dans les fermes, dans les campagnes et jusque dans les villes, et si jamais quelqu'un les trahissait, on ne tardait guère à trouver son corps criblé de coups de poignard par une main inconnue.

Les *Siete Niños* de Ecija changèrent plusieurs fois de chef; le plus fameux, dont on vante encore le courage et la générosité chevaleresque, était le *Capitan Ojitos*; c'était, assure-t-on, un cavalier accompli, appartenant à une bonne famille d'Ecija, et qui faisait tourner les plus belles têtes de l'endroit; son second, à cause de son air sauvage et rébarbatif, avait reçu le surnom de *Cara de hereje*, — Face d'hérétique. — Le capitan Ojitos eut une fin tragique : s'étant un jour querellé avec un de ses *bandoleros* nommé Tirria, il s'ensuivit une lutte au *puñal*, et les deux combattants restèrent sur le terrain.

Les *Siete Niños de Ecija* furent poursuivis plusieurs années sans qu'il fût possible de les atteindre; ne pouvant venir à bout d'eux par la force, on résolut d'employer la ruse, et voici le stratagème qu'on employa : un faux frère fut envoyé vers eux, et leur annonça qu'à une certaine heure un riche convoi devait passer dans un chemin creux, à un endroit qu'il leur désigna; un peu avant l'heure convenue, les bandits se mirent en route pour attendre le passage du convoi : or, on avait eu soin de placer au milieu de la route un petit sac bourré de *duros* d'argent; un des bandits le ramassa, pensant qu'il avait été perdu par quelque voyageur, et s'empressa de l'éventrer avec son poignard; ses camarades accoururent au son argentin des *duros* roulant sur le sol, et tous se baissèrent pour les ramasser : à ce moment une décharge retentit, et ils tombèrent tous pour ne plus se relever; ils venaient d'être criblés de balles par des soldats cachés dans les broussailles, et qui avaient saisi le moment où ils étaient réunis en groupe, comme fait le chasseur quand les perdrix viennent se réunir autour de la poignée de grain qu'on jette à terre pour les attirer.

Telle fut la fin des *Siete Niños de Ecija*, suivant le récit que nous fit notre arriero pendant le trajet d'Archidona à Antequera.

José María, un illustre *bandolero* dont nous avons déjà parlé, était le vrai modèle du bandit courtois et chevaleresque :

Del pobre protector, ladron sensible
Fue sempre con el rico inexorable

« Protecteur du pauvre, brigand sensible, dit la chanson populaire, il se montra toujours inexorable avec le riche. »

José María était de Ronda; comme la plupart des Andalous, il avait un sobriquet, *apodo*, on l'avait surnommé *Trempanillo* parce qu'il était toujours sur pied de grand matin; il se plaisait, dit-on, à distribuer aux malheureux ce qu'il avait enlevé aux riches, et il devint ainsi très-populaire en Andalousie. José María finit tranquillement ses jours dans le repos et dans l'aisance, comme un honnête rentier; de même que la plupart des *bandoleros*, il avait sa *querida*, une *jembra morena*, une brune fille de la Serrania de Ronda : sa chère Rosa, sa *Rosita é Mayo*, — sa petite Rose de Mai, — comme il l'appelait, le décida à demander son *indulto*, son pardon, qu'on fut trop heureux de lui accorder. Ses exploits sont célébrés dans une quantité de *romances* populaires, mais quelquefois on y reproche au gouvernement d'avoir transigé avec lui et sa *partida* :

Fue tan pobre y mezquino y tan cobarde
Que transigió con el y su partida.
Al valor español haciendo insulto
Pidió al bandido contener su saña,
Y dióle en pago miserable indulto,
Para baldon de la valiente España!

« Faisant insulte à la valeur espagnole, il demanda au bandit de contenir sa rage, et lui donna en payement un misérable pardon, à la grande honte de la vaillante Espagne! »

Il n'est guère de grande ou de petite ville d'Espagne où l'on ne trouve de ces *romances* populaires dans lesquelles presque toujours les *bandoleros* jouent le plus beau rôle, et on pourrait presque dire que les enfants apprennent à lire dans des histoires de brigands. Nous achetâmes un jour dans la petite ville de *Carmona*, dont la principale industrie consiste à imprimer ces poésies populaires, une *cancion andaluza* intitulée *El Bandolero :*

Soy gefe de bandoleros,
Y al frente de mi partida
Nada mi pecho intimida,
Nada me puede arredrar.
Que vengan carabineros,
Que vengan guardias civiles,
Mis trabucos naranjeros
Les háran escarmentar,
Y no querrán mas ensayo;
A caballo!
Trabucazo, y a cargar!

« Je suis chef de *bandoleros*, et à la tête de ma *partida*, rien ne m'intimide, rien n'est capable de m'arrêter; viennent les carabiniers, viennent les gardes civiles, mes tromblons, du calibre d'une orange, leur apprendront à vivre, et ils ne voudront plus en essayer. A cheval! Déchargez vos tromblons, et en avant! »

Ainsi, les histoires de bandits courent les rues; quel bel exemple pour la génération future, que celui de Diego Corrientes, *el bandido generoso*, d'*Orejita*, de *Palillos* ou de Francisco Esteban, *el guapo*, que les gravures sur bois à deux *cuartos* nous montrent vêtus du plus beau costume andalou, détroussant de pauvres voyageurs qui implorent leur pardon à deux genoux, de l'air le plus piteux! Ou bien cette *jacara*, — un mot local qu'on pourrait traduire par *canard*, — intitulée : *Siete hermanos Vandoleros*, « où se conte la vie, l'emprisonnement et la mort de sept frères bandits, avec le détail des grandes cruautés, attaques, vols et assassinats commis par Andrés Vasquez et ses six frères, comme le verra le curieux lecteur. » Les membres de cette aimable famille, qu'on prit d'un même coup de filet, s'avouèrent coupables de cent deux assassinats, sans compter d'autres peccadilles du même genre.

Il n'est pas jusqu'aux femmes qui n'aient leur place dans cette galerie du brigandage en Espagne; nous avons sous les yeux un petit papier jaune en tête duquel est représentée une jeune fille à cheval, le tromblon à la main et le sabre à la ceinture : c'est la *Relacion de las atrocidades de Margarita Cisneros*, qui fut *garrotée* en 1852.

Cette intéressante jeune fille commença par tuer son mari, qu'elle avait épousé contre son gré, puis son *querido;* elle était encore toute jeune quand on s'empara d'elle, et elle s'avoua coupable de quatorze assassinats.

Il n'y a pas encore longtemps que c'était l'usage, principalement en Andalousie, lorsqu'un *bandolero* redoutable avait été capturé, d'exposer sa tête en public; on la mettait dans une cage de fer, au sommet d'un poteau qui était placé sur le bord d'un chemin fréquenté, et on laissait pendant quelques jours *la cabeza del malvado* — la tête du scélérat — exposée comme un exemple salutaire; tel fut le sort de *Páco el Zaláo* (Joseph le Gracieux), célèbre bandit andalou qui *travaillait* dans les environs de Séville [1].

Le brigand espagnol n'existe plus depuis que les guerres civiles ont cessé, et la terrible *Serrania de Ronda* est aussi sûre aujourd'hui *que la forêt de Bondy.*

Teba. — Ronda. — Le *Tajo*. — La *casa del Rey Moro*. — Une *corrida* d'enfants. — Les *Rondeñas*. — Les *contrabandistas* de la *Sierra*. — Le *corredor*. — L'*Encuentro*. — Ce que deviennent les *contrabandistas*. — Gancin. — San Roque. — Gibraltar. — Algecoràs. — Tarifa; les *Tarifeñas*. — Vejer. — Medina. — Sidonia. — *Conil*. — Chiclana. — Les surnoms populaires de quelques villes andalouses. — La Isla de Leon. — San-Fernando. — Arrivée à Cadix.

Peu de temps après avoir quitté Antequera, nous aperçûmes à notre gauche une petite ville située sur une hauteur, au milieu d'un paysage magnifique; cette petite ville, c'était Teba, qui a donné son nom à une illustre personne dont nous avons toujours entendu parler en Andalousie avec respect.

Ronda est la ville par excellence des *toreros*, des *majos*, des *contrabandistas;* l'ancien costume andalou s'y conservera longtemps encore, en dépit des chemins de fer et des progrès de la civilisation. Ronda est perchée, comme un nid d'aigle, au sommet d'un rocher; une immense et profonde crevasse, qu'on appelle *el Tajo*, et au fond de laquelle coule le Guadalvin, sépare la vieille ville de la ville nouvelle. Du haut d'un pont hardiment jeté entre deux rochers, et qui passe pour être de construction romaine, nous apercevions, à plusieurs centaines de pieds au-dessous de nous, les anciens moulins arabes construits au bord du torrent, et qui, à cette distance, nous faisaient l'effet de joujoux de Nuremberg.

Ronda, éloignée des grandes routes et des grandes villes, n'a presque rien perdu de son caractère moresque; beaucoup de rues et de maisons ont conservé, sans altération, leur nom arabe; on nous montra la maison du Roi More, *la casa del Rey Moro*, habitée jadis, suivant la tradition, par Al-Motahed, ce prince arabe qui faisait monter en or, dit Conde, dans son histoire des Arabes d'Espagne, les crânes de ceux qu'il avait décapités, et s'en servait comme de coupes.

L'air de Ronda, plus vif et plus frais que celui de la plaine, est renommé pour sa pureté, et les habitants ont l'aspect robuste et dégagé qui convient à des contrebandiers et à des *toreros*. Suivant un proverbe local,

En Ronda los hombres
A ochenta son pollones!

« A Ronda les hommes de quatre-vingts ans ne sont encore que des poussins! »

1. Si peu vraisemblable que puisse paraître le fait, il est parfaitement exact : nous possédons une *jacara* qui ne date pas de vingt ans, et qui représente la scène en question.

Contrebandier de Ronda et sa *maja*. — Dessin de Gustave Doré.

La *plaza de Toros* de Ronda est une des meilleures et des mieux construites de l'Andalousie, et digne d'une ville qui a toujours été regardée comme la terre classique de la tauromachie ; les jeunes *Rondeños* jouent au taureau comme chez nous les enfants jouent au soldat.

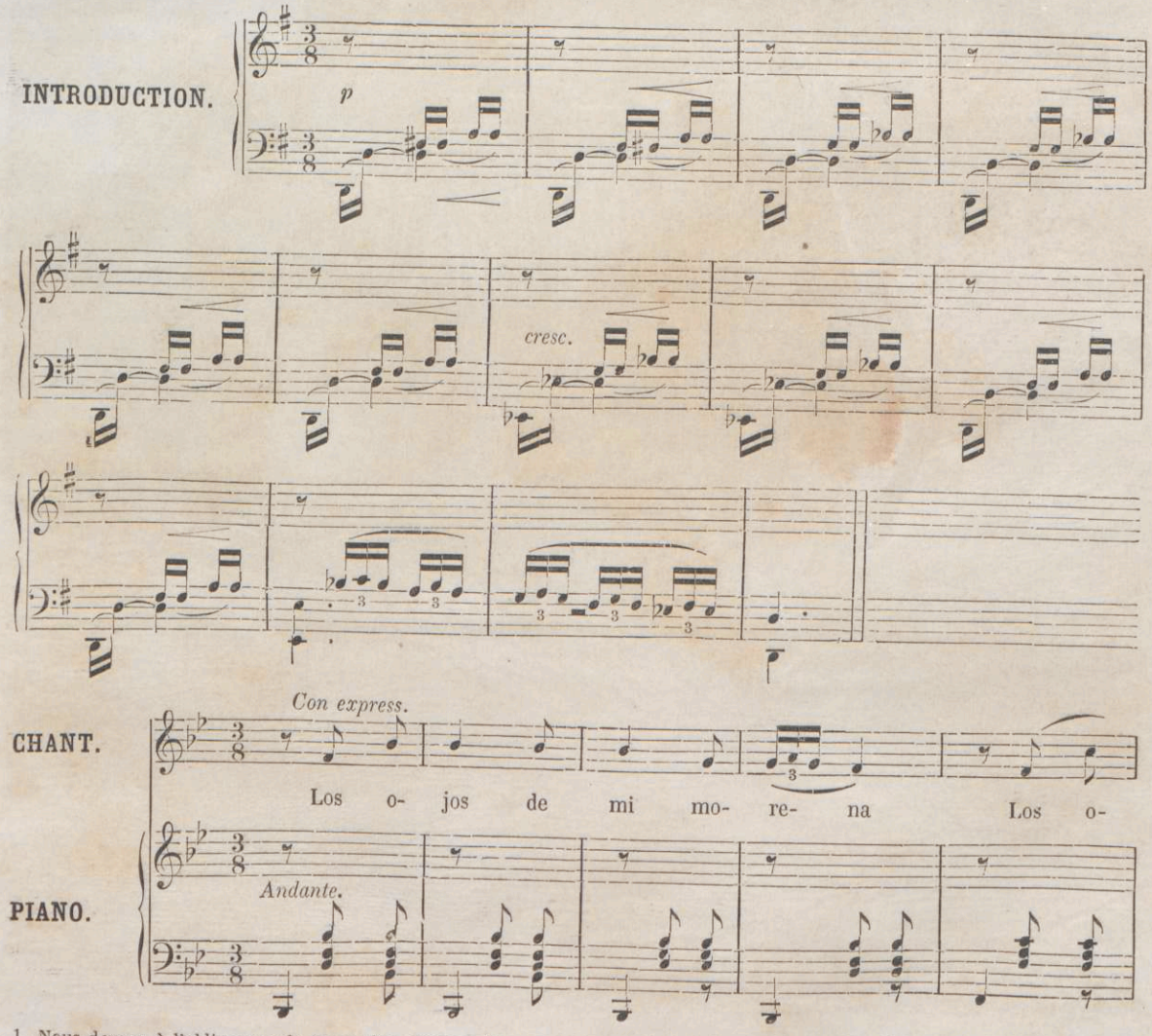
Un jour que nous descendions la *Mina de Ronda*, un escalier, ou, pour mieux dire, un casse-cou creusé dans le rocher et qui conduit aux *molinos arabes*, nous fûmes témoins d'une scène de ce genre, — petit tableau de famille on ne peut mieux composé, que Doré s'empressa de fixer sur son album : le père de famille était à genoux, tête baissée, dans la position du taureau qui va se précipiter sur son adversaire ; un gamin de huit ans, dans la position du *matador*, tenait de la main gauche sa veste en guise de *muleta*, et de la droite un jonc qui lui servait d'*espada*. Un autre gamin, à cheval sur les épaules de son frère et un long bâton à la main, paraissait très-fier de jouer le rôle de *picador*. Les voisins, qui s'étaient approchés, regardaient le combat en amateurs consommés, et nous demandâmes nous-mêmes la permission d'assister à la *corrida*.

Ronda a donné son nom aux *Rondeñas*, ces chansons si populaires dans toute l'Andalousie ; comme les *Malagueñas*, les *Rondeñas* ont sans aucun doute une origine moresque : parmi les airs andalous, il n'en est pas de plus mélancoliques ni de plus expressifs : la guitare, qui a succédé au *laud* des Mores, accompagne toujours la voix, soit avec des accords plaqués, soit avec des arpèges, qui servent à la fois de prélude et d'accompagnement. Les virtuoses de Ronda sont renommés dans toute l'Espagne ; c'est dans le silence majestueux d'une chaude nuit d'été, quand on traverse une petite ville de la *Serrania*, qu'il faut entendre les accords mélancoliques de la *Rondeña ;* il semble que ces mélodies, si simples et si primitives, se prêtent à des variations infinies suivant le caprice ou l'inspiration du chanteur.

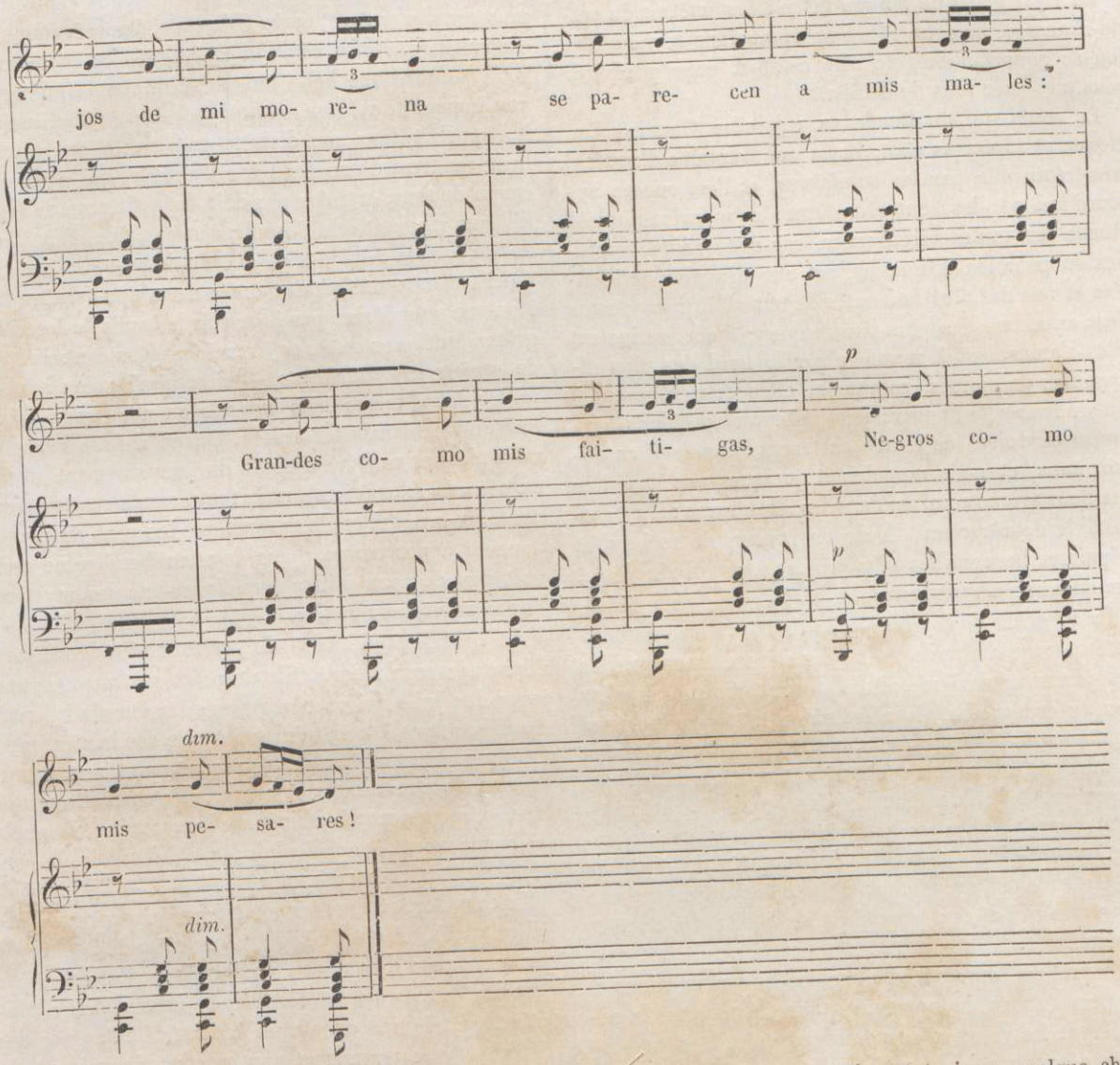
De même que les Malagueñas, les *Rondeñas* se composent de couplets de quatre vers, dont le premier se répète deux fois ; voici la traduction du couplet dont nous donnons plus bas la musique :

« Les yeux de ma brune ressemblent à mes maux ; ils sont grands comme mes peines, et noirs comme mes chagrins[1]. »

RONDEÑA.



1. Nous devons à l'obligeance de Mme Aline Hennon l'accompagnement, pour piano, de cette *Rondeña*.



On trouve quelquefois des idées charmantes dans ces poésies populaires : qu'on en juge par les couplets suivants :

El dia que tu naciste,
Nacieron todas las flores;
Y en la pila del bautismo
Cantaron los ruiseñores.

« Le jour de ta naissance, — Naquirent toutes les fleurs; — Et au-dessus des fonts baptismaux — Chantèrent les rossignols. »

Tus ojos son ladrones
Que roban y hurtan;
Tus pestañas el monte
Donde se ocultan.

« Tes yeux sont des brigands — Qui volent et ravissent; — Tes cils sont la forêt — Sous laquelle ils s'abritent. »

El amor y la naranja
Se parecen infinito :
Por muy dulces que sean
De agrio tienen su poquito.

« L'amour et l'orange — Se ressemblent extrêmement : — Si doux qu'ils soient, — Ils ont toujours quelque chose d'amer. »

Voici encore une *copla* des plus mélancoliques ; nous l'avons apprise d'un torero andalous, notre compagnon de route, qui la chantait la nuit pour tromper les longues heures d'un voyage en diligence, et peut-être aussi pour adoucir ses chagrins :

Dentro de la sepultura
Y de gusanos roido,
Se han de encontrar en mi pecho
Señas de haberte querido.

« Quand je serai dans la sépulture, — Et rongé par les vers, — On trouvera encore dans mon cœur — La preuve de mon amour pour toi. »

On voit que la poésie des Rondeñas ne manque ni de naïveté ni de charme; les rimes de ces *coplas* ne sont pas toujours irréprochables, et chacun les modifie un peu suivant son caprice, en suivant le goût de la *querida* qui se cache derrière les barreaux de fer de sa *reja*, pour écouter la chanson du guitarrero.

Le *reja*, grille de fer qui défend les fenêtres du rez-de-chaussée, joue un rôle important dans la vie andalouse; nous laissons de côté ce sujet pour y revenir plus tard avec plus de détails.

La route qui de Ronda va rejoindre Gaucin, San Roque et Algeciras était, il y a une trentaine d'années, très-fréquentée par les *bandoleros*, et l'est encore aujourd'hui par les *contrabandistas;* nous avions loué à Ronda des mules vigoureuses, car cette route, impraticable pour les diligences, est une des plus accidentées et une des plus fatigantes de toute l'Espagne; mais c'est aussi une des plus pittoresques; à chaque instant elles s'amusaient à marcher sur le bord des plus effroyables précipices, comme si elles eussent voulu à plaisir braver le danger; de sombres et profonds *barrancos* ouvraient de temps en temps leurs gouffres devant nous, et nous rappelaient quelques-uns des sites que nous avions admirés dans les Alpujarras : il est impossible de rêver un dédale de ravins, de rochers et d'épaisses broussailles plus propice aux embuscades et aux attaques à main armée.

La *Serrania de Ronda*, — c'est le nom qu'on donne à cette sauvage chaîne de montagnes, s'insurgea comme les Alpujarras au seizième siècle et put tenir en échec les troupes espagnoles. Ce n'est qu'en 1570 que les fiers montagnards furent réduits, quand le duc d'Arcos vint prendre en personne le commandement. Il fallait que le sentiment de la nationalité moresque fût profondément enraciné chez les habitants du pays, car ils purent, quatre-vingts ans après la conquête du royaume de Grenade, se grouper avec force, et organiser une résistance qui déjoua longtemps les efforts des troupes chrétiennes.

On prétend, du reste, que malgré les proscriptions et les persécutions de tous genres dont les Espagnols accablèrent les vaincus, de nombreuses familles de Morisques sont restées dans le pays; ce que nous avons pu constater, c'est que les traces de la domination musulmane y sont encore visibles dans les plus petits détails; comme dans les provinces de Valence et de Murcie, comme dans les Alpujarras, les noms de la plupart des localités sont restés arabes : plusieurs même commencent par le mot *Ben* comme Ben-adalid, Ben-arraba, et tant d'autres.

Le type le plus curieux de la serrania de Ronda, c'est le *contrabandista;* ces montagnes abruptes, sillonnées de sentiers souvent impraticables, même pour les mulets, sont parcourues en tous sens par d'agiles et hardis *serranos*, qui vont s'approvisionner à Gibraltar, ce grand entrepôt que l'Angleterre fournit sans cesse de marchandises de rebut destinées à être introduites en Espagne, et qui font la fortune des contrebandiers; car ils opèrent ordinairement sur des objets qui sont grevés en Espagne de plus de trente pour cent, ce qui leur laisse, on le voit, une marge honnête.

Nous fîmes rencontre dans une *venta*, un peu avant d'arriver à Gaucin, d'un contrabandista qui, comme nous, se rendait à San Roque et à Algéciras, les deux plus grands centres, après Gibraltar, des opérations de contrebande. Notre nouveau compagnon de route avait pour monture une belle jument noire rasée à mi-corps, une jument de velours, — *una jaca é terciopelo*, comme il l'appelait dans son dialecte andalou; c'était un robuste gaillard d'une trentaine d'années, qui paraissait connu de tous, et qu'on appelait du petit nom de Joselillo, un diminutif de Joseph; son costume était à peu de chose près celui des *majos* andalous, et sa *querida*, qui l'accompagnait, était montée en croupe derrière lui. Nous ne retardâmes pas à devenir les amis de Joselillo, grâce à quelques *cañas de jerez* échangées contre autant de *copitas de aguardiente*, — c'est ainsi qu'on appelle ici les petits verres dans lesquels on nous servait une eau-de-vie blanche et anisée. Quand il fut assuré que nous n'étions ni des employés du gouvernement, ni des *carabineros* (douaniers), mais tout bonnement des *franchutes*, — car tel est le surnom que les gens du peuple donnent à nos compatriotes, le contrebandier ne craignit pas de nous initier à quelques-uns des mystères de son aventureux métier.

La première opération du *contrabandista* consiste à aller s'approvisionner à Gibraltar : ce sont presque toujours des juifs qui se chargent de lui fournir les marchandises dont il a besoin, telles que des mousselines, des foulards, et surtout des cigares et du tabac. Jusque-là, rien de plus simple et plus facile; mais il s'agit de faire entrer les marchandises sur le territoire espagnol : ici commencent les difficultés; ces difficultés, le *corredor* est là pour les résoudre.

Le corredor, ou courtier, est un personnage qui habite Gibraltar, où il s'est réfugié pour éviter les suites de quelques peccadilles, deux ou trois assassinats, par exemple. L'industrie de cet honnête intermédiaire consiste à aplanir, moyennant un forfait fixé à l'avance, les difficultés que pourraient apporter les douaniers trop rigoureux qui voudraient s'opposer à l'introduction de la contrebande sur le territoire espagnol; il sait à merveille distribuer quelques *pesetas* aux *carabineros*, afin de leur ôter toute envie de savoir ce qu'il y a dans les *alforjas* et sous l'*aparejo* des mulets, et leur offrir, en outre, des *puros* du plus gros calibre pour les remercier d'avoir été si peu curieux.

Il arrive quelquefois que le corredor entreprend des opérations sur une plus grande échelle pour le compte d'importantes maisons de Cadix ou de Malaga; on en a vu d'assez habiles pour faire débarquer en fraude des navires entiers; ils s'adressaient alors directement au *comandante de carabineros*, qui faisait son prix suivant la nature des marchandises : tant pour les étoffes, tant pour le tabac. On fixait le lieu et l'heure où devait s'opérer le débarquement, et le *comandante* ne manquait jamais d'envoyer, au moment convenu, ses douaniers exercer leur surveillance à un endroit opposé. A un signal convenu, le navire s'approchait de la côte, on mettait les canots à la mer, et le débarquement s'opérait sous les yeux du *comandante;* car cet honnête employé tenait à s'assurer par lui-même que le corredor ne le

Contrebandiers de la *Serrania de Ronda*. — Dessin de Gustave Doré.

trompait ni sur la nature ni sur la quantité des marchandises débarquées.

Mais revenons à notre *contrabandista*, qui, plus modeste, se contente de faire entrer en Espagne quelques petites charges de foulards ou de tabac; une fois qu'il a passé la frontière, il se réunit à quelques camarades, et la caravane se met en marche, ayant soin de ne marcher que la nuit, faisant halte pendant le jour dans des *cortijadas* ou fermes isolées où ils ont des affidés, et même dans les villages, afin de n'être vus de personne, — *para que nadie los vea*, — comme ils disent. Ces hardis *contrabandistas*, agiles comme des chamois, connaissent les passages les plus difficiles de la *sierra*, qu'ils parcourent le sac sur le dos et la carabine sur l'épaule, en se cramponnant des deux mains aux saillies des rochers à pic.

Dans nos excursions à travers la *Serrania de Ronda*, nous fûmes témoins d'une scène de ce genre : plusieurs *contrabandistas*, le sac au dos et le *retaco* en bandoulière, gravissaient des sentiers impossibles, à plusieurs centaines de pieds au-dessus de nous; l'un d'eux nous regardait d'un air assez indifférent, tandis que Doré, heureux d'une si belle rencontre, ajoutait une page à son album de voyage.

Les contrebandiers sont toujours dans les meilleurs termes avec les autorités des villages qu'ils traversent; ils n'oublient pas d'offrir un paquet de cigares à l'*alcalde*, du tabac à son secrétaire et un beau foulard de soie à la femme du maire, — la *señora alcaldesa*.

Les *contrabandistas* arrivent presque toujours sans encombre au but de leur voyage; parfois, cependant, un *encuentro* a lieu (c'est ainsi qu'ils appellent une *rencontre* avec des *carabineros* dont ils n'ont pas eu la précaution d'acheter l'indulgence); alors le combat s'engage, et les *retacos*, chargés jusqu'à la gueule, font retentir les échos de la sierra; mais ces cas sont très-rares, car presque toujours il est avec les douaniers de faciles accommodements, et quelques duros arrangent l'affaire à la satisfaction des deux camps. Arrivé au terme de son voyage, le contrebandier remet ses marchandises à ses *correspondants*, qui partagent avec lui; pour le tabac et les cigares, il arrive même qu'ils sont vendus pour son compte par l'estanquero, c'est-à-dire celui qui tient l'*estanco de tabacos*, — le bureau de tabac!

Quand il n'est pas en route, le contrebandier aime à dépenser avec prodigalité l'argent qu'il a gagné à la sueur de son front et au péril de sa vie; il passe doucement ses vacances à la *taberna*, soit à jouer au *monte*, jeu de cartes pour lequel il est passionné, soit à conter ses exploits avec l'emphase et la jactance particulières aux Andalous, et en ayant souvent le soin d'arroser son récit avec de fréquentes rasades de jerez, de *remojar la palabra*, — de détremper la parole, suivant une expression pittoresque familière aux Andalous. Il résulte de tout cela que le *contrabandista*, peu habitué à faire des économies, arrive rarement à la fortune; moins heureux que les employés *de hacienda*, avec lesquels il a partagé, il n'a d'autre retraite que la prison ou le *presidio*, c'est-à-dire le bagne, soit à *Ceuta*, soit à *Melilla*, sur la côte africaine.

On nous a assuré que beaucoup de *contrabandistas*, quand les affaires étaient languissantes, utilisaient leurs loisirs en courant les chemins et en allégeant les voyageurs du poids de leur argent, opération à laquelle ils procédaient, du reste, avec la plus grande courtoisie. Nous n'eûmes pas l'occasion d'en faire personnellement l'expérience; mais il est possible qu'on ne les ait pas calomniés, car le métier de contrebandier est, ce nous semble, un excellent apprentissage pour celui de brigand.

Gaucin se trouve à peu près à moitié chemin entre Ronda et Gibraltar; du haut de son vieux château moresque, nous découvrîmes une des plus splendides vues de l'Andalousie.

Au premier plan s'élevaient les derniers contreforts de la sierra de Ronda, qui s'abaissait insensiblement vers la mer, et dont les teintes sombres contrastaient avec l'éclat de la plaine qui miroitait au soleil.

La Méditerranée s'étend à l'extrémité de cette plaine comme une longue bande d'azur, au-dessus de laquelle s'élève un petit point sombre.

C'est le rocher de Gibraltar.

Plus haut encore, à l'horizon, se dessinent vaguement les montagnes qui bordent la côte d'Afrique entre Tanger et Ceuta. Après Gaucin, la route côtoie les plus effroyables précipices; les rochers sont entassés pêle-mêle sur les rochers; il est probable que, dans des temps éloignés, un tremblement de terre a bouleversé la contrée.

A mesure que nous descendions, la végétation nous annonçait que nous approchions de la plaine; les aloès, surmontés de leur longue tige droite, bordaient la route, et, autour des maisons, d'énormes cactus étendaient leurs raquettes chargées de fruits d'un rouge violacé. Le Guadairo, que nous avions traversé plusieurs fois depuis Ronda, tantôt à gué, tantôt sur de vieux ponts moresques, sillonne de son mince filet d'eau une plaine brûlante plantée d'orangers et de citronniers. Le climat est presque tropical, et la végétation fait pressentir le voisinage de l'Afrique.

Nous arrivâmes le soir à San Roque, assez à temps pour apercevoir encore très-distinctement le rocher de Gibraltar, dont l'énorme masse noire, dorée par les derniers rayons du soleil couchant, s'élevait au-dessus de la mer comme le dos d'un monstre fantastique.

San Roque est une ville toute moderne, dont la construction ne remonte qu'au commencement du siècle dernier, à l'époque où les Anglais enlevèrent Gibraltar aux Espagnols; c'est la ville d'Espagne la plus rapprochée du fameux rocher, dont deux lieues à peine la séparent; quelques familles anglaises viennent s'y installer l'été pour y chercher une fraîcheur relative. San Roque se ressent du voisinage de Gibraltar : les *cottages*, avec leurs portes bâtardes et leurs fenêtres à guillotine, pourraient faire supposer au premier abord qu'on est dans quelque ville d'Angleterre, si un ciel d'azur et un

soleil africain ne donnaient à cette hypothèse le plus éclatant démenti

A peu de distance de San Roque, dans la direction du sud, nous rencontrâmes une étroite et longue bande de sable, presque au niveau de la mer, qu'on appelle *le terrain neutre*, et qui sépare le territoire britannique du territoire espagnol; nous franchîmes bientôt les lignes anglaises, et un instant après nous étions à Gibraltar, où nous devions nous reposer quelques jours.

Nous laisserons de côté le formidable rocher qui, depuis plus d'un siècle et demi, appartient à l'Angleterre, au grand désespoir de tout bon Espagnol, et nous nous embarquerons pour Algéciras dans un *falucho* aux longues voiles latines, qui fendra rapidement les flots bleus de la baie.

Algésiras était appelée, par les Arabes, Jezirah-al-Khadrá, — l'île verte, — nom qui ne lui convient plus aujourd'hui, car la verdure n'abonde ni dans la ville ni dans les environs; c'est néanmoins une assez jolie ville, qui n'a pas, comme San Roque, perdu le caractère espagnol; cependant Gibraltar n'est guère qu'à deux lieues; quand le ciel est pur, on aperçoit distinctement les maisons de la ville, bâties au pied de l'énorme roc, et le soir nous entendîmes le coup de canon qui annonçait la fermeture du port.

Après avoir suivi une route très-accidentée, nous arrivâmes à Tarifa; aucune ville d'Europe n'est aussi rapprochée de l'Afrique, et nous apercevions distinctement les montagnes aux cimes anguleuses qui bordent la côte du Maroc. La ville, qui doit son nom au More *Tarif*, fut au moyen âge le théâtre des exploits du fameux Guzman, qui la défendit contre les infidèles, et mérita ainsi d'être appelé *el Bueno*, surnom qui signifie le Brave, et non pas le *Bon*, comme on l'a souvent imprimé.

Les *Tarifeñas* sont renommées entre les autres Andalouses pour leur beauté, et elles nous parurent dignes de leur réputation; elles ont conservé l'usage de sortir voilées à la mode arabe, *tapadas;* leur mantille, en cachant la moitié de la figure, ne laisse voir qu'un œil noir aux longs cils veloutés.

Après Tarifa nous traversâmes une contrée aride et désolée jusqu'à la petite ville de Vejer; les habitants, qui passent dans le pays pour être quelque peu épais, sont appelés les *tardios*, ou tardifs, ce qui, assure-t-on, les met en fureur; voici comment on explique l'origine du surnom : on voit à Vejer un rocher sillonné de taches jaunâtres; comme ce rocher gênait les habitants, ils voulurent l'abattre, et, faute d'autres projectiles, ils employèrent des œufs; tous les œufs du pays étant épuisés, la moitié des travailleurs se rendit au village voisin pour en chercher d'autres, et comme ils avaient tardé, on les reçut en criant : « *Llegad, tardios!* Arrivez, tardifs! » Ils perdirent leur peine; mais les *tardios* assurent que les traces des œufs sont toujours visibles sur le rocher.

Il n'est guère de ville en Andalousie qui n'ait sa petite légende de ce genre, accompagnée de quelque sobriquet plus ou moins grotesque; les environs de Cadiz sont particulièrement riches en ce genre : ainsi les habitants de Medina Sidonia sont appelés *Zorros*, les Renards, et ceux de Conil *Desechados*, ce qui signifie quelque chose comme *dédaignés* ou *abandonnés*.

Fernan Caballero, le célèbre romancier, a peint d'une manière charmante, dans ses écrits si populaires en Espagne, ce côté pittoresque des mœurs andalouses.

Chiclana, où nous arrivâmes après avoir traversé Conil, est une jolie petite ville située sur une hauteur, à peu de distance de l'Océan. De gracieuses *casas de recreo*, aux murs blancs et aux volets verts, annoncent le voisinage d'une grande ville : c'est là, en effet, que les habitants de Cadiz viennent l'été chercher un peu d'ombre. Les *Chiclaneros* ont aussi leur sobriquet tout comme leurs voisins : on les a surnommés *Ataja-Primos*, parce qu'un soir deux cousins se promenant au bord de la rivière, virent la lune qui se réflétait dans l'eau et voulurent s'en emparer; mais ils avaient beau courir, la lune ne bougeait pas; l'un des deux dit alors à l'autre : « *Dá vuelta, adelánte, y atájala, primo!* » Fais le tour vivement, et *barre lui le chemin, cousin!* Telle est l'origine du surnom *Ataja-Primos*, et, si peu vraisemblable qu'elle soit, la plaisanterie paraît, dit-on, de très-mauvais goût aux *Chiclaneros*. Heureusement, ils ont pour se consoler le souvenir du grand Montès, *el Chiclanero*, le César et le Napoléon de la Tauromachie, l'honneur et la gloire de Chiclana, le plus célèbre de ses enfants. Chiclana est encore célèbre pour ses *alcarrazas*, excellentes pour rafraîchir l'eau :

Para alcarrazas Chiclana,

dit le refrain populaire.

Quelques heures seulement nous séparaient de Cadiz; nous ne tardâmes pas à quitter la terre ferme pour entrer dans la *Isla de Leon*, l'île de Léon, pleine de marais salants où de nombreux *salineros*, à demi-nus et hâlés comme des Africains, travaillaient en plein soleil; bientôt nous traversâmes la petite ville de San Fernando, célèbre par son observatoire, et une heure après, nous arrivions à Cadiz.

Ch. DAVILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Barranco dans la *Sierra de Ronda*. — Dessin de Gustave Doré.